

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

LE JOUR DE LA SAINT-SYLVESTRE.

Il y avait une fois dans une forêt centenaire, il y a de cela bien longtemps, un garde forestier nommé Sylvestre. Sa cabane, située loin de toute habitation, était complètement isolée au milieu des troncs nouveaux des plus vieux arbres. L'intérieur de cette cabane n'était cependant pas sans joies. Les quatre enfants du forestier, croissant sous l'aile d'une mère tendre et vigilante, animaient le foyer de leurs ébats; toute la famille avait été élevée dans la forêt: Sylvestre, aussi bien que Marguerite, sa compagne; *Primevère* et *Pâquerette*, leurs filles; Pas-de-Loupet, Œil-de-Lynx, leurs garçons. Aussi, ce qui se trouvait en dehors du domaine boisé leur était-il tout à fait inconnu. Le seigneur de ce domaine avait fait élever Sylvestre et sa femme dans l'étroite enceinte de son château. Il s'était également montré le protecteur des enfants jusqu'à leur adolescence, et bien qu'il les eût alors renvoyés chez leurs parents, il leur permettait de temps à autre de pénétrer dans les lieux où leur enfance s'était écoulée. En retour des bienfaits dont cet excellent seigneur avait comblé le forestier et ses enfants, il n'exigeait d'eux tous qu'une seule chose: c'était de ne point franchir les limites de la forêt sans sa permission.

Chaque fois que bourgeonnaient les hêtres, Sylvestre allait rendre compte de ses travaux à son seigneur; et celui-ci, à chaque renouvellement de la lune, ne manquait pas de se diriger vers la demeure de son serviteur. Parfois il s'arrêtait près de la fenêtre de la cabane, et contemplait la ménagère occupée de soins domestiques; il la blâmait ou la louait, selon qu'elle se montrait active ou négligente; puis il emmenait les enfants dans son jardin; et ceux-ci, au retour, ne se laissaient point d'en raconter les merveilles. En écoutant ces récits, Sylvestre et

Marguerite éprouvaient un vif désir de se retrouver dans le jardin du maître, jardin que depuis tant d'années ils n'avaient pu revoir, et dans lequel leurs enfants jouissaient encore des délices, dont eux ne conservaient qu'un vague souvenir. La volonté du seigneur ne leur permettait pas d'espérer que leurs désirs seraient jamais accomplis ; Marguerite se résignait, mais Sylvestre ne pouvait parvenir à dompter son ardente curiosité. Pour la calmer, il avait recours au travail et redoublait d'activité. Il abattait sans examen, à violents coups de hache, des arbres qui devaient vivre longtemps encore ; il tirait sans repos ni trêve à travers la feuillée, et ne s'arrêtait qu'après avoir été réprimandé par son seigneur, qui s'inquiétait paternellement des causes de cette sauvage énergie. Alors Sylvestre recouvrait quelque peu de tranquillité ; sa conduite redevenait régulière ; mais cet état n'était pas de longue durée ; l'hiver venait toujours ressusciter chez lui ses ardents désirs de pénétrer dans le lieu défendu.

Ce fut en cette rigoureuse saison que le forestier se prit un jour à rôder autour de l'habitation de son maître, il contemplait les hautes murailles du parc.

“ Là derrière, se dit-il, est le séjour enchanté où se passa ma jeunesse, où mes parents vécurent avant moi, où mes enfants ont été après moi, et il faut que je reste ici au milieu de la glace et des neiges, tandis que de l'autre côté règne un printemps éternel ! J'ai trop expié quelques années de bonheur par les longues misères qu'il m'a fallu endurer depuis : ne pouvoir sortir de la forêt ! prendre racine à la même place, et cela uniquement parce que telle est la volonté du maître ! ”

Quel fut son étonnement, en détournant enfin les yeux de ces jardins tant regrettés, de voir se dérouler au loin une magnifique perspective ! De superbes plaines s'étendaient devant lui, une douce lumière les colorait, tout verdissait dans ces champs, sur ces prairies coupées par mille cours d'eau. Des tours, des maisons, des toitures étincelant sous les rayons du soleil couchant, bordaient l'horizon. Sylvestre ne pouvait détacher ses regards de ce brillant spectacle. Des désirs fougueux l'emportaient vers cette terre de délices ; le sentiment habituel du devoir le retenait seul, quand son maître parut à ses côtés. Sa figure était empreinte de gravité, mais aussi d'une tendre compassion. “ Pars, Sylvestre, dit-il, pars ; j'ai lu dans ton cœur, tu es possédé par le désir de voyager. Je ne m'y oppose point, ce jour est propice ; va, bon serviteur.

— Seigneur, répondit Sylvestre ému de cette bonté, je ne désire point vous quitter. Laissez-moi partager les récréations de mes enfants, laissez-moi entrer une heure dans votre jardin, afin que je me ranime sous son feuillage. ” Le seigneur, secouant sa tête vénérable, reprit : “ Que feras-tu dans mon jardin ? l'hiver y règne.

—Maître, dit Sylvestre, je vois cependant les arbres en fleurs balancer leurs rameaux sur la crête des murs ?

—Sylvestre, tu ne vois que des cimes couvertes de givre, rien de plus. Ta saison est passée; mais console-toi, elle reviendra. En attendant, sache que l'hiver est maintenant pour toi sous tous les climats."

Sylvestre, stupéfait, s'approcha d'une ouverture qui se trouvait à la muraille, et permettait à son œil avide de pénétrer dans le paradis créé par son imagination. Le seigneur n'avait que trop raison! D'arides broussailles, un sol gercé par la gelée, des sources pétrifiées étaient les seuls objets visibles. Toutefois, au milieu de cette désolation, les enfants de Sylvestre jouaient; dès qu'ils aperçurent leur père, ils se mirent à crier: "Viens avec nous; vois-tu comme la grenade s'épanouit! et les belles tulipes! et les beaux oiseaux! Vois comme ils sautent de branche en branche." Une de ses filles lui lança une belle branche de jasmin. La fleur vécut un moment encore entre les mains de Sylvestre, mais bientôt ce ne fut plus qu'une tige desséchée: il se détourna plus triste qu'il n'avait été avant de revoir ces lieux où sa jeunesse s'était écoulée si heureuse. Son seigneur lui renouvela l'offre de la liberté; le forestier ne résista plus, et déjà il s'éloignait, mais son maître l'arrêta, et, frappant du pied le sol qui s'ouvrit, il en fit sortir des monceaux d'or et d'argent:

"Remplis ton havresac, dit-il à Sylvestre, tu auras besoin de cela dans les lieux que tu vas visiter."

Sylvestre, ébloui par la vue de ces pièces brillantes, s'empressa d'obéir à son maître, qui reprit:

"Es-tu sûr de retrouver ton chemin lorsque tu voudras me rejoindre? Il est facile de sortir d'ici, mais il ne l'est pas toujours de reprendre le vrai sentier qui y ramène.

—Je pense pouvoir revenir sans difficulté, dit Sylvestre en regardant le soleil.

—Les astres ne luiront pas toujours sur ta route, répliqua le seigneur, il vaut mieux te faire accompagner par un guide fidèle. Viens ici, *Vigilant.*"

A ce nom un chien de chasse de haute taille, au regard vif et intelligent s'élança auprès du forestier, et après avoir fait quelques joyeuses évolutions, se coucha tranquillement aux pieds de son nouveau maître.

"*Vigilant* t'accompagnera, continua le seigneur; tu peux te fier à lui, il est obéissant et son flair est sûr; si jamais il te quitte, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi seul. Va-t'en, maintenant, Sylvestre, et ne manque pas de prendre congé de ta famille."

Sylvestre se dirigea vers sa cabane, Marguerite était sur le seuil; il

lui fit part de son projet de sortir de la forêt, du désir ardent qu'il avait de connaître d'autres lieux, et de la permission que lui avait donnée son maître. Puis il lui demanda en souriant si elle n'avait pas quelque envie de l'accompagner. Marguerite avait le cœur bien gros. "Ah! murmura-t-elle, j'irais bien volontiers! Qu'il doit faire bon au dehors! combien cela doit être beau! Mais, mon ami, je ne puis laisser nos enfants seuls. Ne me blâme pas de te laisser partir sans moi; cette séparation m'est bien pénible. Abrège-s-en la durée, reviens vers nous le plus tôt possible, je t'en prie!"

Sylvestre promit que son absence serait de courte durée. Il serra la main de Marguerite, embrassa ses enfants, et fit un signe à son chien. Vigilant, devinant l'intention de son maître, se mit en quête d'un sentier, et, une fois sur la bonne voie, il courut en avant.

Le guide semblait avoir communiqué sa vitesse au forestier, les arbres fuyaient rapidement, et la ligne droite qu'ils avaient à parcourir et qui paraissait longue de plusieurs lieues, fut bientôt derrière eux; la lisière de la forêt fut atteinte, le fossé limitrophe franchi, et les rayons du soleil couchant devaient encore les clochers de la ville quand le voyageur et son fidèle guide l'aperçurent.

Les premiers pas de Sylvestre sur cette terre nouvelle furent marqués par une surprise désagréable. Le printemps, qui de loin lui avait semblé orner ces campagnes, n'était qu'une illusion. Les champs étaient dépouillés, les prairies desséchées; la terre était couverte d'épines et de ronces. Des nuages chargés de neige s'amoncelaient à l'horizon, une teinte grise et sombre enveloppait la ville et la plaine.

En serait-il donc de même ici que chez nous? se demandait Sylvestre tout en pressant le pas pour arriver à la ville avant la tombée complète de la nuit. Mais la distance à parcourir était bien plus longue qu'elle ne le paraissait; à chaque borne la route déroulait de nouveaux plis, et il faisait nuit noire lorsque enfin Sylvestre passa sous la porte, qu'éclairaient quelques lanternes. Une vive surprise s'empara dès lors de lui. Les rues, longues et larges, étaient bordées de chaque côté par des palais, dont l'extérieur faisait honte au château du seigneur de la forêt; les places publiques étaient ornées de belles statues et illuminées magnifiquement. Combien ce spectacle inattendu saisit l'imagination de Sylvestre! Son étonnement fut porté au comble en voyant circuler dans ces rues, sur ces places, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et en entendant retentir des chants d'allégresse dans les maisons. "Eh! on mène joyeuse vie ici, se dit Sylvestre; quel dommage que ma femme et mes enfants n'y soient pas avec moi! j'y passerais le reste de mes jours!" Une troupe de gens en gaieté passa près de lui en chantant: "*C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre! Vivat!*"

Vivat!—Comment! qu'est-ce?" s'écria Sylvestre. Mais sa question ne fut pas entendue, et Vigilant n'avait pas le don de la parole. A quelques pas plus loin, Sylvestre vit une maison dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, le fracas des verres qui se choquaient attira son attention; une voix sonore fit entendre ces paroles: "*Vive la joie, cette étincelle divine! vive la joie!*" puis les cris de: "*Vive Sylvestre! c'est aujourd'hui sa fête!*" retentirent de plus belle.

Ces élans de joie et les louanges que l'on donnait à son nom engagèrent le forestier à entrer, et à prendre place au milieu des chanteurs et des buveurs. L'hôte apporta du vin et demanda de l'argent. "Mais, je suis Sylvestre lui-même, celui à la santé duquel vous buvez tous, répliqua le naïf forestier; je ne veux que vous faire raison." L'hôte rit beaucoup de cette réponse, qui lui sembla très-facétieuse, et il donna à entendre que Sylvestre, par cela même, devait payer plus qu'un autre. Alors le forestier jeta sur la table une pièce d'argent dont il refusa de prendre la monnaie. Cette générosité fut bientôt connue dans toute la salle, et au cri de: "*Sylvestre est ici!*" un grand nombre de convives se rassemblèrent autour de l'étranger, qui s'évertuait à remercier de l'honneur que l'on faisait à son arrivée. Les gens riaient aux éclats, et continuaient à complimenter Sylvestre et à boire à ses dépens.

Le forestier dépensa ainsi une grande quantité de pièces de monnaie, se disant à lui-même: "Je vois bien que l'on a besoin de cette brillante monnaie contenue dans mon havresac et qu'elle en sort facilement; mais il faut bien répondre aux politesses de ces bonnes gens."

Tout à coup une querelle s'éleva dans un coin de la salle et menaçait bientôt de devenir générale. Sylvestre, étourdi et tant soit peu effrayé du tumulte infernal qui allait toujours croissant, se laissa entraîner vers la porte par Vigilant, qui le tirait par le bord de sa tunique, et tous deux se trouvèrent dans la rue; mais le jus de la treille était une boisson nouvelle pour le forestier; elle l'agitait étrangement, et éveillait en lui le désir de connaître les choses qui l'environnaient; il s'approchait de toutes les fenêtres éclairées; par l'une d'elles il aperçut un homme, qui, les bras croisés, le visage empreint de désespoir, parcourait son appartement d'un pas rapide. Sylvestre examina attentivement cet individu, qui s'écriait: "Je suis le plus malheureux des hommes! Pourquoi n'ai-je pas cessé d'exister? c'est aujourd'hui que je devais payer, et *Sylvestre* me laisse dans l'embarras. Je suis perdu!"

Le forestier fut en une seconde dans la chambre de ce malheureux; mais Vigilant ne le suivit point, il resta dehors. "Je suis Sylvestre, dit-il avec émotion, je veux te tirer de peine, pauvre homme. Puis-je te venir en aide avec de l'or?" A ces mots, l'homme désespéré regarda Sylvestre avec stupéfaction; mais, voyant les pièces d'or et d'argent

que le forestier tirait à poignées de son havresac, il se jeta à son cou, l'embrassa, et s'écria en faisant mille extravagances : "Sauveur de ma vie ! tu me retires du précipice ! Des créanciers impitoyables m'eussent demain dépouillé. Tu apparais comme un Dieu à mon secours !" Le forestier eut de la peine à se débarrasser des étreintes passionnées de cet homme, et sortit tout étonné de ses discours.

"Sois béni, noble seigneur, se disait-il en poursuivant son chemin ; sois béni de m'avoir donné le moyen de faire quelque bien durant cette nuit qui m'appartient." Vigilant secouait la tête ; il fit un saut de l'autre côté de la rue, et Sylvestre, qui sentait son havresac encore bien lourd, marchait près des maisons, examinant soigneusement à travers les vitraux ce qui s'y passait. Partout il vit soit des appartements vides, soit de joyeuses sociétés qui buvaient à sa santé, ou des hommes endormis, ou des malades gémissants. A l'un de ces derniers il offrit une poignée d'or. Le malade refusa, disant : "A quoi bon ce métal ? rends-moi la santé." Et, comme Sylvestre demeurait interdit, il lui ferma brusquement la fenêtre au nez. "Cette monnaie, observa le forestier, ne peut pas être utile à tout le monde ; je vois qu'en certain cas il faut avoir recours à autre chose."

Bientôt, cependant, une nouvelle occasion de rendre service s'offrit. Des volets de plomb attirèrent l'attention de Sylvestre. Par une fente à la jointure de l'un d'eux il aperçut, dans une pauvre chambre, au milieu de coffres de fer, un homme sec et pâle assis devant un bureau. Cet homme était sourd aux bruits joyeux du dehors, perdu qu'il était dans des calculs sans fin. "Hélas soupira-t-il en laissant tomber sa plume, il en est ainsi, je n'y pourrai rien changer. C'est le premier Sylvestre qui me laisse, moi, pauvre misérable, en arrière. Aujourd'hui je ne puis compléter ce paquet, que j'ai coutume de serrer chaque année à la même époque. Eh bien, ce sera mon dernier jour ; c'est le clou de mon cercueil, demain je serai mort de ce malheur !"

Le forestier ne comprit rien à ce langage, sinon que celui qui le tenait était poussé au désespoir par le manque d'une certaine somme. Il frappa à la porte d'une main vigoureuse. "Qui est là ? cria d'une voix tremblante le calculateur ; je n'ouvre à personne.—J'apporte de l'argent, pauvre homme," dit Sylvestre d'un ton compatissant ; et il fit sonner la monnaie. La porte s'ouvrit rapidement, et l'homme aux calculs faillit tomber à la renverse en voyant les piles d'or que Sylvestre lui présentait. "Pourrais-je savoir qui vous êtes ? demanda-t-il avec surprise en se frottant le front.

—Je suis Sylvestre, répondit gravement le forestier ; et puisque je me trouve dans la ville justement ce soir dans la nuit qui m'appartient, je ne te laisserai point dans l'embarras."

L'homme secouru si généreusement sourit d'une manière étrange, se frappa de nouveau le front en jetant un regard oblique sur son bienfaiteur, tira promptement l'or à lui, et répondit : " C'est bien, mon ami, je vous remercie de cœur ; je souhaite..."

—Remerciez l'excellent seigneur de la forêt, interrompit Sylvestre, c'est à lui que vous êtes obligé ; le connaissez-vous ?

Comment ne le connaîtrais-je point ? reprit l'homme d'un air doux et humble. Je vous prie de lui faire mes très-humble remerciements." Puis il ouvrit la porte en faisant le salut d'adieu, et Sylvestre s'éloigna, ne se rendant pas bien compte de la valeur de l'action qu'il venait d'accomplir. Il était aussi muet que son chien Vigilant, qui l'avait attendu dehors, et il continua sa route, perdu dans ses pensées, jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il se trouvait dans une petite rue, où de rares lumières apparaissaient derrière de sombres vitraux.

"Tiens, se dit-il, il y a donc aussi dans cette belle ville des cabanes qui ne valent pas mieux que la mienne."

Vigilant s'arrêta court devant l'une d'elles, et désigna la fenêtre avec sa tête. Sylvestre vit une pièce délabrée où trois personnes pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

"Ainsi, Ludovic, tu vas donc nous quitter ? disait d'une voix plaintive une jeune et charmante fille.

—Il le faut bien, répondit du même ton un jeune homme dont les yeux étaient pleins de larmes.

—Oui, certainement, il le faut, ajouta une vieille femme, qui les tenait tous deux embrassés. Je t'aime, mon enfant ; je connais ton mérite, et à toi plutôt qu'à tout autre j'aurais donné ma fille ; que veux-tu ? cela ne devait pas être. Si ta maladie ne t'avait enlevé tes économies, vous auriez pu vous marier ; mais, puisque vous ne possédez rien ni l'un ni l'autre, il y faut renoncer. Vous seriez malheureux encore en vous unissant. Pars donc, Ludovic, aie toujours Dieu présent à la pensée ; ne t'inquiète pas de nous, bien sûr nous nous tirerons d'affaire.—Ah ! quel triste jour de Saint-Sylvestre !" reprirent en gémissant les deux fiancés. Sylvestre, qui était aux écoutes, ouvrit la fenêtre d'une forte secousse et s'écria : " Ne blasphémez point ; je suis Sylvestre : la nuit vaut mieux que le jour." Et il répandit dans la chambre une pluie de pièces d'argent. Tous trois s'élançèrent vers lui avec une exclamation de bonheur et de reconnaissance : " Seigneur, c'est trop ! c'est trop !" Mais Sylvestre était déjà loin, et Vigilant galopait gaiement à ses côtés.

"Je crois avoir bien fait ici, se dit le forestier ; c'est dommage que ces deux autres gens m'aient enlevé tant d'argent, car je crois que ceux-ci méritaient davantage."

Mais il se sentait fatigué, et bien que Vigilant fit mine de vouloir continuer son chemin, il n'en tint compte, et entra dans une auberge pour se rafraîchir. Là, comme partout, on accabla son nom de louanges, et, comme il remerciait poliment de l'honneur qu'on lui faisait, tout le monde se tut, le regarda et sourit.

— Vous êtes un joyeux compère, dit au forestier un de ses voisins ; trinquons en l'honneur de l'année nouvelle.

— Nous avons encore le temps, dit Sylvestre en riant, et il trinqua de bonne grâce.

— Pas si longtemps, reprit l'autre : dans cinq quarts d'heure elle sera arrivée.

— Comment comptez-vous donc ? demanda gravement Sylvestre ; chez nous l'année commence avec le printemps, et vous, vous la faites venir avec les flocons de neige.

— Justement, dit le voisin, et c'est aussi très-sage ; on remet volontiers tous les ennuis d'une année à la fin : le mélancolique automne, l'hiver glacé. Nous avons arrangé cela, comme dans la vie humaine. Elle commence dans la nuit de l'ignorance et s'éteint, après un court éclat, dans les ténèbres du tombeau.

— Avec votre permission, cela est faux, interrompit Sylvestre. Le commencement de la vie est joyeux, je le sais bien, et la fin l'est aussi ; ce n'est qu'au milieu que se trouve la peine. Demandez plutôt au seigneur de la forêt !

— Au seigneur de la forêt ! Qui est-il ? Et qui es-tu, toi qui critiques notre calendrier ? demanda l'interlocuteur de Sylvestre en se levant impétueusement. Cinquante voix répétèrent comme un écho cette apostrophe : " Qu'est-ce que le seigneur de la forêt ? Nous ne le connaissons point ; mais il nous faut chasser ce fou qui attaque notre calendrier et ne veut pas nous laisser commencer l'année quand il nous plaît ! "

Sylvestre essaya inutilement de représenter à ces gens, échauffés par le vin, qu'il n'avait eu aucune intention de les offenser, et qu'ils avaient bien mauvaise grâce à chercher querelle à un homme qu'ils venaient de fêter si amicalement ; les buveurs n'en continuèrent pas moins à crier à tort et à travers : la tête tourna à Sylvestre, et loin de céder aux avertissements de Vigilant, qui cherchait à l'entraîner dehors, il frappa ce fidèle animal. Vigilant, effrayé, prit la fuite. Les adversaires du forestier se réunirent pour le jeter à la porte. Sylvestre, furieux, saisit son arquebuse et s'appêta à tirer sur les gens qui l'entouraient, comme sur des loups. Un cri d'épouvante retentit ; Sylvestre tout à coup laissa retomber son arme : par la porte restée entr'ouverte il venait de voir son vénérable seigneur, qui, l'air triste et sombre, le menaçait du doigt.

Cette apparition n'eut que la durée d'un éclair; mais le cœur de Sylvestre était calmé. En signe de paix, il tendit la main à ses adversaires confondus. La contradiction et le mouvement hostile du forestier avaient excité leur fureur, son mouvement fraternel les apaisa soudain. Une fête de réconciliation commença alors: on se fit des souhaits mutuels, on porta la santé de chacun; les fifres, les trompettes du nouvel an accompagnèrent les joyeux refrains, et ce que Sylvestre connaissait du monde tourbillonna dans son cerveau indécis. Sa main prodigue versa le reste de son trésor dans le tablier de l'hôte et dans les mains de ses compagnons de plaisir. "Reste avec nous! s'écriaient-ils tous; qu'iras-tu faire dans la triste forêt? C'est ici qu'est la joie, et nous pouvons te faire une couche de fleurs aussi belles que celles que tu as vues dans le jardin de ton maître." Sylvestre consentit en balbutiant, et ordonna à l'aubergiste de le porter sur un lit de roses. Celui-ci obéit, et le naïf enfant de la nature, après une journée de jouissances fatigantes et désordonnées, s'endormit sur des fleurs aux couleurs éclatantes pour se réveiller en proie au repentir et à la honte.

Le jour était serein, mais le front de Sylvestre était loin de l'être. Le souvenir de l'emploi qu'il avait fait de son temps pesait sur son cœur; puis sa femme, ses enfants, qu'il avait quittés pour satisfaire une vaine curiosité, lui vinrent à l'esprit, et, mécontent de lui-même, il se leva précipitamment, en jetant un regard sombre sur ces murailles inconnues, sur ces fleurs, si différentes de celles que produisait le jardin de son maître. Elles étaient fabriquées artistement, et d'un brillant coloris, mais il leur manquait la vie, la fraîcheur, la senteur balsamique, et l'épine se montrait sous la feuille brisée. L'âme de Sylvestre se remplit d'un chagrin profond: le découragement s'y joignit lorsqu'il remarqua l'absence de Vigilant et se ressouvint de la brutalité avec laquelle il l'avait repoussé loin de lui. Il résolut de se mettre à la recherche de son chien, et, prenant son havresac vide et son arquebuse, il sortit de la maison. Personne ne chercha à le retenir; il avait payé son tribut et on n'avait plus que faire de lui.

Il se mit donc à parcourir les rues. A chaque pas il rencontrait des gens dont le visage était pâle et bouleversé. Parmi eux, Sylvestre en reconnut qu'il avait vus la veille être les plus ardents au plaisir; aucun cependant ne lui rendit son fraternel salut, et ce Sylvestre, dont toute la ville hier célébrait la fête et chantait les louanges, était aujourd'hui complètement oublié de cette même ville.

Pendant qu'il errait ainsi de côté et d'autre, épiant en vain la trace de Vigilant, cherchant avec aussi peu de succès une sortie à ce labyrinthe de maisons, d'édifices de toutes formes, il arriva près d'une maison devant laquelle un rassemblement considérable s'était formé.

On venait d'y rapporter le corps d'un homme qui s'était suicidé. Les assistants maudissaient sa mémoire : "Voyez, disaient-ils, voyez le mauvais époux, le mauvais père, le misérable a englouti cette nuit tout son avoir au jeu ; puis il s'est tué." Sylvestre en crut à peine ses yeux en reconnaissant dans cette figure inanimée l'homme qu'il avait cru avoir tiré du danger, le premier à qui il avait porté secours la veille en lui donnant l'or à pleines mains. "Hélas ! se dit-il en soupirant, je croyais pourtant avoir bien fait."

Sylvestre s'éloignait de ce triste spectacle, lorsqu'il se rencontra nez à nez avec l'opiniâtre calculateur auquel il s'était montré si secourable quelques heures auparavant. "Je vous salue, lui dit Sylvestre avec bonhomie ; comment avez-vous reposé ? J'ai une prière à vous faire.— Qui êtes-vous ? reprit durement celui-ci ; je ne vous connais point ; laissez-moi continuer mon chemin."

Sylvestre lui rappela la scène de la veille et le pria de lui aider à trouver son chemin hors de la ville et la route de la forêt où demeurait le bon seigneur.

"Que sais-je de tout cela ? grommela l'homme sec. Vous et votre maître, vous méritez une cellule dans la maison des fous. Je ne vous connais ni l'un ni l'autre, qui que vous soyez." Sur cela il s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, tant il avait hâte d'être délivré de cette rencontre importune. Cette ingratitude mit Sylvestre en colère, et il allait se mettre à la poursuite de ce misérable, lorsqu'il se sentit retenu par les épaules ; un homme à la mine respectable et distinguée regardait le forestier avec bonté : "Laisse-le courir, lui dit-il d'un ton doux et calme ; par le fait cet avare ne connaît point ton seigneur, et si hier il te l'a fait accroire, c'est qu'il voulait te tromper afin d'avoir ton argent ; il te prend pour un fou parce que tu t'es montré généreux, et il craint que la justice ne le force à regorger ce qu'il a obtenu de ton inexpérience. J'ai écouté votre conversation, laisse cet homme ; il a des millions dans ses caisses, et ce que tu lui as donné n'a servi qu'à augmenter bien modiquement la source de son martyre."

Sylvestre, de plus en plus surpris, soupira profondément : "Hélas ! combien je me suis trompé ! Je croyais faire du bien, malheur à moi si mon maître me demande compte de la richesse qu'il m'a confié !" Le bon vieillard sourit : "Calme-toi, répliqua-t-il, le maître sage a confié ces semences fatales à tes mains inexpérimentées pour savoir dans quelles terres elles germeraient : elles produisent parfois de magnifiques récoltes. Le sol où elles ne fructifient pas n'était déjà qu'une lande stérile ou un roc inutile." Le forestier tressaillit : "Toi qui parles si bien, le connais-tu le maître de la forêt ?—Je le connais, reprit le vieillard fixant sur Sylvestre son œil clair et inspiré. Beaucoup vivent dans

son intimité, beaucoup ne le comprennent qu'à demi; lui, au contraire, nous connaît tous, nous aime tous, nous juge tous, et pardonne toujours au repentir."

Sylvestre fut touché de l'aspect sous lequel on lui représentait son bon seigneur, et il se reprocha d'avoir pu un instant nourrir la pensée de l'abandonner. "S'il pardonne à tous, dit-il, sans doute il voudra bien aussi me pardonner. Si je savais seulement retrouver le chemin qui conduit jusqu'à lui! si je trouvais mon précieux Vigilant!

—C'est près de moi qu'il s'est réfugié, reprit le vieillard. Si c'est sérieusement que tu veux t'en retourner, il te guidera." Sylvestre jeta un cri de joie et suivit le vieillard, qui se dirigeait vers sa demeure. Au détour d'une rue, ils aperçurent un cortège de gens en habits de fête, précédé d'un couple de fiancés simplement parés, mais dont le front rayonnait de bonheur. "Regardez! s'écria Sylvestre, voici Ludovic et sa fiancée! Pauvres bonnes gens, si du moins la mauvaise graine pouvait les rendre heureux!—Cela sera, répondit le vieillard. La vertu et la foi les accompagneront de l'autel à leur humble logis, et au milieu des innombrables engagements contractés en ce jour, leur serment se trouvera vrai et inébranlable. Ils tiendront jusqu'à la fin la promesse d'un amour pur et dévoué. Ici la semence que tu as répandue portera des fruits au centuple." Sylvestre saisit la main du vieillard et la pressa sur sa poitrine, puis sa pensée retourna vers Marguerite et ses charmants enfants.

"Voici mon habitation," dit à Sylvestre le vieillard en s'arrêtant devant une maison d'apparence simple et modeste, dont il ouvrit la porte. Vigilant s'élança tout aussitôt vers son maître en lui témoignant par ses bonds, par ses caresses, la joie qu'il avait de le retrouver. Sylvestre, tout en le flattant de la main, lui demanda s'il voudrait bien le ramener au foyer domestique. Vigilant remua la tête et se dirigea vers la porte, témoignant ainsi de sa bonne volonté. Alors le vieillard, posant ses mains sur la tête de Sylvestre, lui dit: "Suis ton conducteur, rentre dans ta maison, dans *la paix*, et dis à ton maître que je ne désire rien autre chose que d'être appelé près de lui."

Sylvestre s'éloigna au plus vite de la ville. Au commencement la route était assez animée. Des groupes d'hommes et de femmes l'arrêtèrent en lui demandant où il allait, et sur sa réponse qu'il allait dans la forêt, plusieurs lui dirent: "Quelle folie! retourne sur tes pas; nous avons eu, nous aussi, la fantaisie de visiter la forêt, mais vraiment la ville est plus belle et on s'y amuse davantage; aussi nous y retournons, viens avec nous." Sylvestre fit un signe négatif et poursuivit sa route. Mais un peu plus loin, il rencontra d'autres individus qui le prirent familièrement sous le bras, le firent rebrousser

chemin et l'entraînèrent assez loin avec eux. Vigilant ne voyant plus son maître se mit à aboyer avec force. Cet appel de son fidèle conducteur rendit le forestier à lui-même et le fit s'échapper des mains de ceux qui voulaient le détourner de ses devoirs. "Que le ciel te conduise, lui crièrent-ils d'un ton railleur en le voyant courir pour rattrapper Vigilant. Salue de notre part ta femme et tes enfants, et reviens vers nous dans un an ! pas plus tôt, mais à cette époque tu reviendras ! nous t'attendrons !

— Ah ! quels gens grossiers et moqueurs !" se dit Sylvestre indigné, et il continua de marcher vers la forêt qu'il voyait s'étendre au loin devant lui. Bientôt il en foula le sol, et se retrouva dans sa cabane, au milieu de sa famille qui l'attendait. Marguerite avait mis des gâteaux au four ; de belles fleurs tapissaient la cabane, et le bon seigneur était là, approuvant par son doux sourire les transports de joie de ses serviteurs.

"Je sais tout, dit-il à Sylvestre, qui voulait se justifier. Sois en repos ; je ne blâme pas l'emploi que tu as fait du trésor que je t'avais confié, tes intentions étaient bonnes, et d'ailleurs tu as rendu heureuses trois créatures qui méritaient de l'être, c'est avoir fait beaucoup de bien ; puis tu me ramènes un serviteur fidèle, qui, à l'avenir, ne sera plus troublé par des désirs inquiets et inconstants. Sois père de famille courageux et dévoué, tes fautes te sont pardonnées."

Sylvestre, profondément touché de cette indulgence, promit qu'il ne quitterait plus jamais sa maison et qu'il se conformerait en tout aux volontés de son seigneur ; puis serrant affectueusement la main de sa femme : "Ma chère Marguerite, lui dit-il, tu peux me croire, le bonheur n'est pas au loin ; on ne le trouve qu'au sein de la famille et dans l'accomplissement de ses devoirs."

PENSÉES.

. On s'irrite moins en raison de l'offense reçue qu'en raison de l'idée que l'on s'est formée de soi.

. Le style n'est pas comme la pensée, cosmopolite ; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui.—CHATEAUBRIAND.

. Il ne faut jamais parler de soi ni en bien ni en mal, disait Aristote ; celui qui se vante est un orgueilleux et celui qui se rabaisse est un sot.

. Les révolutions, comme les fleuves, grossissent dans leur cours.
—LAMARTINE.

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 15, 182, 228, 346 et 446.)

Rentrée par le corridor de la chapelle dans le cachot, je me hâtai de quitter ma veste d'homme et de me revêtir sur ma chemise seule de l'habit de pénitent noir, dont le capuchon rabattu sur mon visage me déroba à tous les regards.

Je revins ensuite à la chapelle, je rétablis vite le barreau de la fenêtre à sa place, pour qu'on ne s'aperçut pas qu'il avait été déplacé ; puis je me mis à genoux la tête entre mes mains devant l'autel, comme un mourant qui a passé la nuit dans les larmes en pensant à ses péchés.

Hélas ! je ne pensais qu'à la nuit de larmes que je venais de finir avec Hyeronimo, et à peine à la mort que j'allais subir pour lui et pour le brave *bargello*, afin que les innocents ne payassent pas pour le coupable. J'entendais déjà derrière moi la foule des pénitents noirs et blancs et les frères de la Sainte-Mort qui se pressaient derrière la grille de la chapelle, et qui murmuraient à demi-voix les prières des agonisants.

Le *bargello* et sa femme étaient là pleurant ; ils ne s'étonnaient pas de mon absence, pensant que ma jeunesse et ma pitié pour le prisonnier me retenaient dans ma tour ; ne voulant pas me condamner si jeune à un tel spectacle, au contraire, ils bénissaient le bon Dieu.

Les sbires entrèrent. Les cloches de tous les clochers retentirent. Je me sentais toute froide, mais ferme encore sur mes jambes ; je me remis dans leurs mains comme un agneau qu'on mène à la boucherie ; ils me firent sortir au milieu des sanglots du *piccinino*, du *bargello* et de sa femme ; je leur serrai la main comme pour les remercier de leur service et de leur douleur.

Les rudes mains des sbires me séparèrent violemment et me poussèrent dans la rue. Elle était pleine de monde en deuil que les cloches, annonçant le supplice, et la prière des morts, avaient réveillé et rassemblé dès le matin : un cordon de sbires les tenaient à distance ; les pénitents, en longues files, m'entouraient et me suivaient : un petit enfant, à côté du père Hilario, marchait devant moi et tendait une bourse aux spectateurs pour les parents du meurtrier.

On marchait lentement, à cause du vieux moine, mon confesseur, qui me faisait des exhortations à l'oreille que je n'entendais pas, et qui s'ar-

rétait de moment en moment pour me faire baiser le crucifix. Je promenais, du fond de mon capuchon, mes yeux sur cette foule, ne craignant qu'une chose, d'y rencontrer mon père aveugle et ma tante, et de me trahir en tombant d'émotion devant eux, avant d'être arrivée à la place de l'exécution.

Mais je ne vis rien que les visages irrités des sbires et les visages attendris et pieux de la foule. Plus nous approchions et plus elle était épaisse. En passant sur la grande place, devant la façade du palais du duc, voisin des remparts où j'allais mourir, je vis une femme, une belle femme, qui tenait un mouchoir sur ses yeux, agenouillée sur son balcon, et qui rentra précipitamment dans l'ombre de son palais, comme pour ne pas voir le meurtrier pour lequel elle priait Dieu. Mais, en l'absence de son mari, elle n'avait pas le droit de faire grâce !

On me fit monter précipitamment les marches qui conduisaient au rempart, et on me plaça seule avec le père Hilario et le bourreau contre le parapet du Cerchio, afin que les balles qui m'auraient frappée n'allasent pas tuer un innocent hors des murs, de l'autre côté du fleuve. Un peloton d'une douzaine de sbires, commandés par un officier et armés de leurs carabines, chargèrent leurs armes devant moi, et se rangèrent, leur fusil en joue, pour attendre le commandement de tirer.

Eh bien ! monsieur, dans ce silence de tout un peuple qui retient son haleine en attendant la voix qui doit commander la mort d'un homme, vous me croirez si vous voulez, mais je ne crois pas avoir pâli ; la joie de l'idée qu'en mourant je mourrais pour lui me possédait seule, et j'attendais le commandement de feu avec plus d'impatience que de peur !

— Soldats ! s'écria d'une voix de commandement l'officier, préparez vos armes !

Les soldats me mirent en joue ; à ce moment, le bourreau, qui était derrière moi, un peu à l'abri par un angle du mur, se jeta tout à coup sur moi, et, m'arrachant d'une main rapide et violente le capuchon et la robe de pénitent jusqu'à la ceinture, me découvrit presque nue aux yeux des soldats et de la foule. Ma chemise entr'ouverte laissa mon sein à demi-nu, et mes cheveux, dont le cordon avait été détaché par le geste du bourreau, roulèrent sur mes épaules.

Je crus que j'allais mourir de honte en me voyant ainsi demi-nue devant cette bande de soldats étonnés, ils restaient suspendus comme devant un miracle, car mes mains liées derrière le dos m'empêchaient de recouvrir ma poitrine et mon visage.

Ah ! mon Dieu, la mort n'est pas si terrible que ce que je souffris dans cette minute ! Un silence de stupeur empêchait de respirer toute la foule.

Un cri partit en ce moment du côté de l'escalier qui menait au rem,

part. Un homme s'élança en fendant le rang des soldats. Arrêtez ! arrêtez ! c'est moi ! et il tomba inanimé à mes pieds : le ciel s'obscurcit, la tête me tourna et je me sentis évanouir dans les bras de mon époux. Nous mourûmes tous deux sans nous sentir mourir !

C'était Hyeronimo, qui entendant les cloches du supplice, et en ne me voyant pas arriver sur ses pas sous l'arche du pont, s'était défié enfin de quelque chose, était rentré dans Lucques, avait volé à la porte de la prison, et, apprenant là par le *piccinino* que les sbires me menaient mourir à sa place, avait volé comme le vent sur mes traces, et venait réclamer à grands cris son droit de mort, s'il était encore temps.

Depuis ce moment, je ne vis plus rien, j'étais dans un autre monde. Quand je m'éveillai, j'étais dans un vrai paradis, au milieu d'un appartement tout d'or, de peintures, de glaces et de statues, qui toutes semblaient me regarder, entourée des belles suivantes de la duchesse, qui me faisaient respirer un flacon d'odeur délicieuse, et en présence d'une jeune et admirablement belle femme qui pleurait d'attendrissement près de mon chevet.

Cette belle femme, comme je l'ai su depuis, c'était la duchesse de Lucques elle-même, la souveraine, et bien la souveraine en vérité, de beauté, de bonté et de pitié pour ses sujets. Mais que puis-je dire ? J'étais vivante, mais j'étais comme dans un rêve. On dit qu'elle m'interrogea, que je lui répondis, qu'elle fut attendrie, qu'elle envoya d'urgence un ordre, non pas de faire grâce, mais de suspendre l'exécution jusqu'au retour de son mari et de ramener Hyeronimo comme meurtrier dans son cachot.

Pour moi, elle me confia à la grande maîtresse du palais, pour qu'elle me fît recevoir au couvent des Madeleines à Lucques, jusqu'au jour où mon père et ma tante viendraient m'y chercher pour me conduire au châtaignier.

Ah ! que de bénédictions nous lui donnâmes, quand ce jour fut arrivé et quand la femme du *bargello*, sauvée de tous soupçons par ma ruse revint avec eux me reprendre, huit jours après au couvent, pour rentrer ensemble dans notre demeure. Le petit Zampogna, joyeux comme nous, marchait plus vite qu'à l'ordinaire en remontant la montagne, comme s'il avait l'espoir d'y retrouver aussi son jeune maître Hyeronimo.

Hélas ! il n'y était pas, il dut rester tout seul maintenant dans son cachot, les fers aux pieds et aux mains, pendant environ six semaines, jusqu'à ce que les chasses impériales en Bohême fussent closes, et que le duc fût rentré dans ses États pour écouter le rapport de son ministre sur l'affaire ; elle préoccupait tellement tout le duché depuis que les sbires avaient été sur le point de fusiller une jeune *sposa* pour son amant, qu'on ne parlait plus d'autre chose.

Pendant ce temps, le père Hilario avait réussi à prouver au docteur Bernabo la scélérateuse de Calamayo pour favoriser le libertinage du capitaine des sbires, et la fausseté des pièces qu'il avait inventées pour nous dépouiller de nos pauvres biens pièce à pièce. Cela parut louche au prince et à ses conseillers, et on décida, qu'en attendant de plus amples renseignements sur le meurtre provoqué du capitaine, que mon père et ma tante ren'raient dans la propriété de la maison, de la vigne et du châtaignier, et que la peine de mort d'Hyeronimo serait convertie (encore était-ce pour ne pas démentir les sbires) en deux ans de galères. Or, comme l'Etat de Lucques n'avait pas de marine, un traité avec la Toscane obligeait l'Etat toscan à recevoir les condamnés de Lucques dans les galères de Livourne.

Le père Hilario nous informait toutes les semaines, en remontant au monastère, de toutes ces circonstances. Que de grâces nous rendîmes à la Providence, quand il nous apprit la commutation de peine !

— Celui-là que je portais dans mon sein, s'écria-t-elle en étendant sa belle main gauche sur le berceau, allait donc avoir un père !

Elle ramena le coin de son tablier sur ses yeux pour les essuyer, et elle se tut.

— Hélas ! oui, me dit la tante ; elle était enceinte, la pauvre enfant, enceinte d'une nuit de larmes.

Ils se turent tous, et Fior d'Aliza, sans rabaisser son tablier, se leva de table et alla derrière la porte donner le sein à son enfant.

— Et maintenant, monsieur, reprit la tante en filant sa quenouille, je vais vous dire comment cela se passa, grâce à la Providence et à la bonne duchesse. Elle ne se doutait pas que Fior d'Aliza portait dans son sein un gage d'amour et d'agonie, mais l'amour est plus fort que la mort, écrit le livre qui est là sur la fenêtre, dit-elle en montrant l'*Imitation de Jésus-Christ* ; elle savait seulement par l'évêque et par les moines que Fior d'Aliza avait été mariée et qu'elle ne consentirait jamais à laisser son mari se consumer seul dans la honte et dans la peine à Livourne, sans aller lui porter les consolations que la loi italienne autorise les femmes à porter à leur mari captif à la grille de leur cabanon ou dans les rigueurs de leurs chaînes, au milieu de leurs rudes travaux.

Elle craignit pour elle, à cause de sa jeunesse et de son extrême beauté qui nous avait déjà fait tant de mal, les dangers et les propos des mauvaises gens qui hantent les grandes villes ; elle lui envoya par le père Hilario une lettre de recommandation pour la supérieure des sœurs de charité de Saint-Pierre aux Liens, couvent de Livourne. Ces saintes femmes s'occupent spécialement de la guérison des galériens dans leurs maladies. Elle lui demandait de permettre que la pauvre montagnarde eût un asile dans sa maison pendant la nuit pour y recueillir sa misère, en

lui permettant d'en sortir le jour pour voir son mari meurtrier condamné à mort, grâcié et commué en deux ans de peine, enchaîné dans les galères du port de Livourne.

Mais la voilà qui rentre et qui va finir elle-même le récit.

Fior d'Aliza reprit la place qu'elle avait laissée, et continua en regardant sa tante :

— Je partis à pied avec cette lettre, et en promettant à mon père et à ma tante de revenir ainsi de Livourne tous les samedis pour leur rapporter tout ce qui serait nécessaire à leur vie, et pour passer avec eux le dimanche à la cabane, seul jour de la semaine où les galériens ne sortent pas pour travailler dans le port ou pour balayer les grandes rues de Livourne.

Ah ! que de larmes nous versâmes en nous séparant au pied de la montagne ! N'est-ce pas, ma tante et mon père ? Mais enfin ce n'étaient plus des larmes mortelles, et nous avions l'espoir de nous revoir toutes les semaines, et de ramener enfin Hyeronimo libre et heureux auprès de nous.

Je marchai du lever du soleil ju-qu'à son coucher, mon *mezaro* rabattu et refermé sur mon visage pour que les passants ne m'embarrassent pas de leurs rires et de leurs mauvais propos sur la route, pensant en eux-mêmes, en me voyant si jeune et si seule, que j'étais une de ces filles mal famées de Lucques qui vont chercher à Pise et à Livourne les bonnes fortunes de leurs charmes, auprès des matelots étrangers.

Il était nuit quand j'arrivai à la ville, je me glissai à travers la porte à la faveur d'un groupe de familles connues des gardes de la douane qui rentraient, avant les portes fermées, dans la ville, sans être vue au visage, ni fouillée, ni interrogée ; j'en rendis grâce à la Madone dont la statue dans une niche, sous la voûte de la porte, était éclairée par une petite lampe.

Je demandai un peu plus loin l'adresse de la supérieure des religieuses qui soignaient les galériens. On me prit pour la sœur d'un galérien et on me l'indiqua avec bonté. Je sonnai : la sœur portière ne voulait pas m'ouvrir si tard ; mais, à la vue de mon visage innocent, qu'elle entrevit à travers mon *mezaro*, quand je fus obligée de l'écarter pour chercher la lettre de la duchesse, elle me fit entrer et porta la lettre à sa supérieure.

La supérieure était une femme âgée et sévère, qui, après avoir lu la lettre, descendit au parloir pour me voir et m'interroger. Quand elle m'eût regardée un moment et interrogée sur mon état de grossesse, qui rendait ma présence au couvent suspecte et inconvenante, sa figure se rembrunit :

— Non, dit-elle, mon enfant, la duchesse n'y a pas pensé ! Nous ne

pouvons vous recevoir dans une sainte maison comme la nôtre ; le monde est si méchant ! et il en gloserait à la honte de la religion. Mais, pour répondre autant qu'il est en nous à la protection de la duchesse, voici, me dit-elle en me montrant du geste un hangar dans la cour, un lieu à la fois ouvert et renfermé le soir dans notre enceinte. Les gros chiens du couvent, qui sont bons, sont enchaînés le jour et rôdent la nuit pour nous protéger ; on le nettoiera, on le garnira d'un lit et d'une paille propre et fraîche, on y mettra une porte, et vous pourrez vous y retirer tous les soirs, pourvu que vous soyez rentrée avant l'*Ave Maria*, et que vous n'en sortiez qu'après l'*Ave Maria* du matin ; j'aurai soin que la sœur portière vous y porte tous les jours la soupe des galériens malades, et tous les soirs un pain blanc avec les haricots à l'huile et les olives de leur souper. J'irai moi-même vous visiter souvent dans cette cahutte et vous porter les consolations et les encouragements que votre figure honnête commence à m'inspirer. Vous pourrez même entendre notre messe de la porte de la chapelle, ici à gauche, par la lucarne des serviteurs du monastère.

Cela dit, elle parut s'attendrir, elle m'embrassa, elle essuya mon front tout trempé de la sueur du chemin avec mon *mezaro*, et chargea la sœur portière de faire enchaîner les chiens pour qu'ils ne me mordissent pas pendant cette première nuit en voyant une étrangère.

Mais l'ordre était superflu ; c'était un gros chien et une chienne qui n'étaient pas du tout méchants, ils parurent tout de suite comprendre que je n'étais pas plus méchante qu'eux ; ils flairèrent, sans gronder seulement, mes pieds nus, et en léchèrent la poussière, tellement que je priai la portière de ne pas les enchaîner, mais de me les laisser pour compagnie dans la nuit.

Cela fut ainsi ; je m'étendis tout habillée sur la paille, je m'endorinis comme une marmotte des hautes montagnes que j'avais, quand j'étais petite, au châtaignier, qu'Hyeronimo avait apprivoisée et qui ne s'éveillait qu'au printemps.

Le lendemain, il n'était pas jour encore que je me revêtis de mon costume de la prison de Lucques pour aller à Livourne voir mon pauvre Hyeronimo. J'avais apporté sa zampogne, afin qu'on me prit pour un des *zampognero* des Maremmes qui viennent jouer dans les rues de Livourne pour consoler les pauvres galériens. Les sentinelles me laissèrent librement passer la grille de l'arsenal et entrer dans la cour intérieure des galériens.

On ne leur refuse pas chez nous, monsieur, en Italie, l'innocent plaisir d'écouter les airs de leurs montagnes, et de causer, tout le temps qu'ils ne travaillent pas, librement avec leurs parents, leur femme, leur fiancée, s'ils en ont, à travers les barreaux de fer de leurs cages qui prennent jour sur

leurs cours, ni même de s'entrelacer leurs doigts dans les doigts de celles qu'ils aimaient pendant qu'ils étaient libres.

Il dormait encore ; je m'étendis sur les dalles de la cour, sous le rebord de sa loge, qu'on m'avait indiquée en entrant, et je jouai l'air que nous avions inventé ensemble, au gros châtaignier, avant notre malheur. J'entendis un bruit ; il bondit de sa couche et s'élança vers les barreaux.

— Fior d'Aliza, est-ce-toi ? s'écria-t-il.

La zampogne m'échappa des mains, et sa bouche fut sur ma joue.

Ce que nous dîmes, monsieur, et ce que nous ne dîmes pas, je n'en sais rien ; le vent même ne le pourrait pas dire, car il n'aurait pu passer entre ma bouche et la sienne. Nous restâmes une partie de la matinée à parler tout bas ou à nous taire en nous regardant. Je lui demandai pardon de l'avoir voulu tromper, et je lui promis de ne pas le quitter, excepté la nuit, pour l'aider à porter ses chaînes.

Les autres galériens, punis pour des fautes légères, avaient horreur de s'approcher de lui. Les sbires de Lucques, dont il passait pour avoir tué le chef par trahison, l'avaient recommandé aux sbires des galériens comme un monstre de méchanceté. De sorte que ses compagnons, par flatterie pour les gardiens, affectaient la répugnance et l'horreur pour lui, afin de se faire bien venir d'eux.

Les samedis de tous les mois, j'allais, comme je l'avais promis à mon père et à ma tante, au châtaignier pour leur porter des nouvelles de leur enfant, et lui rapporter des châtaignes, et leur porter à eux la nourriture et les petites gouttes de rosolio que j'avais gagnées pour Hyeronimo et pour eux, et je revenais la nuit, sans peur et sans honte, à Livourne, passer la journée dans la cour, auprès de la loge de mon *sposo*, l'écoutant gémir de la fièvre, et veillant quand il dormait.

Que de mois, monsieur, nous passâmes ainsi : lui, toujours plus languissant, moi, toujours vaillante !

Un soir, cependant, le chagrin me saisit tellement dans la nuit, que les douleurs me prirent. La concierge du couvent alla chercher la sage-femme ; mais quand elle arriva j'avais un bel enfant sur mon sein. Le même soir je me levai et je le portai embrasser à son père. Huit jours après, je le portai à mon père et à ma tante. Ah ! quelle joie ce fut dans la maison ! le père Hilario le baptisa et lui donna le nom de Beppo, qui veut dire "joie dans les larmes."

De ce jour, j'eus deux soucis au lieu d'un, et je l'emportai partout avec moi pour le faire sourire à son père en le tenant sur le rebord extérieur de la loge ; quelquefois même il passait ses petites mains à travers la grille et jouait avec les chaînes d'Hyeronimo ; je l'endormais, je l'allaitais, je riais avec lui.

Cela ranimait le pauvre Hyeronimo ; il le regardait, il me regardait, il

revenait à la santé en jouissant de notre vue. J'avais oublié nos malheurs, et quand je jouais dans la rue de la zampogne, l'enfant paraissait goûter la musique, et les jeunes mères s'arrêtaient pour le contempler et pour m'entendre.

Enfin, monsieur, nos deux figures amenaient trop de foule dans la rue, et la supérieure me fit venir pour me dire que l'enfant et moi nous étions trop beaux à présent pour rester plus longtemps à Livourne, que cela pourrait donner lieu à de nouveaux bruits, bien qu'il n'y eût rien à me reprocher que l'enfant, dont tout le monde ne connaissait pas l'origine ; que Hyeronimo n'avait plus que six semaines pour achever sa peine, après quoi il pourrait revenir en liberté rejoindre, dans notre montagne, sa femme, son fils, sa mère et son oncle, et qu'il convenait que je disparusse immédiatement de Livourne, où ma jeunesse et ma figure faisaient trop de bruit et de scandale.

Je la remerciai de ses bontés, j'embrassai les deux chiens, mes fidèles gardiens à la cour ; je dis adieu en pleurant à Hyeronimo, et je partis en sanglotant, avant le soir, pour la cabane, avec mon enfant sur le dos ; je laissai ma zampogne à Hyeronimo pour le délasser de mon absence. Il y a justement demain six semaines qu'il doit être libre des galères ; peut-être, monsieur, le voilà qui débouche sur le pont de Lucques où j'ai tant pleuré un jour.

Elle prêta l'oreille du côté du pont.

Après être restée un moment l'oreille tendue du côté du pont, comme si elle devinait le pas de son amant et de son époux, un faible grincement de zampogne se confondit avec le vent, semblable au bourdonnement d'un moucheron, le soir, au soleil couchant, s'éteignit, se reprit, se grossit, et finissant par ne plus laisser de doute, monta rapidement par la montagne et finit par remplir l'oreille de Fior d'Aliza.

— Ah ! c'est lui, j'ai reconnu l'air, s'écria-t-elle, et, pâissant comme si elle allait tomber à terre, ramassant l'enfant dans le berceau, elle le prit dans son sein, l'embrassa, et, s'échappant avec lui vers la porte, courut avec la rapidité de la pierre lancée de haut, au devant d'Hyeronimo !.....

Nous la perdîmes de vue en un clin d'œil, et je restai seul avec les vieillards.

.....

J'aurais voulu assister à cette scène de retour et de l'amour dans cette solitude ; puis, je réfléchis que le bonheur suprême a ses mystères comme les extrêmes douleurs que rien ne doit profaner à de tels moments et à de tels retours que l'œil de Dieu ; que je générerais involontairement, malgré moi, l'échange de sentiments et de pensées qui allaient précipiter ce beau jeune homme des bras de sa *sposa* aux bras de son oncle et de sa mère.

dans des paroles et dans des silences que ma présence intimiderait et qui ne retrouveraient plus jamais l'occasion de se rencontrer dans la vie.

Je fis un signe à mon chien et nous disparûmes.

Je remontai seul encore au grand châtaignier ; les dernières feuilles tombaient humides sous le beau vent d'équinoxe qui résonnait par bouffées dans la montagne, comme l'orgue de la Toussaint dans la cathédrale des couvents lointains.

Fior d'Aliza jouait avec son enfant sous le rayon du soleil qui tombait de l'arbre dépouillé, à travers les rameaux. Le père et la tante écorçaient les châtaignes que les premières gelées avaient fait fendre sous les feuilles jaunies, et l'heureux Hyeronimo relevait avec de la terre légèrement mouillée le bourrelet de glaise durcie que l'été avait desséché sous le coup de hache des bûcherons, quand il avait donné sa vie pour la vie de l'arbre.

Le bonheur était incrusté sur toutes les figures, comme si aucun accident de la vie ne pouvait jamais l'altérer. Seulement le père Hilario ne pouvait plus sortir du couvent à cause de ses infirmités croissantes, et la reconnaissante famille lui préparait un panier de châtaignes choisies, que Hyeronimo et Fior d'Aliza devaient lui porter, le lendemain, au monastère, en souvenir du salut qu'ils lui devaient.

J'entrai avec eux dans leurs cabanes ; tout y était propre, vivant, joyeux, même le petit chien à trois pattes qui me reconnut et me fit fête, parce qu'il se souvenait de m'avoir vu le soir du retour de son jeune maître. Les caresses de ce pauvre animal m'attestèrent une fois de plus combien il prend part aux douleurs et aux joies de l'homme.

Je me rafraîchis avec eux. Jamais Fior d'Aliza n'avait été plus belle ; elle portait son enfant comme une vierge de Raphaël, ignorant comment ce fruit d'innocence lui était venu dans une nuit de mort ! Elle le regardait sans cesse comme pour voir si c'était un miracle ou un vrai enfant des hommes ! puis, reconnaissant dans ses yeux la couleur des siens, et sur ses lèvres le rire gai et tendre d'Hyeronimo, elle le rapprochait de son visage et le baisait avec cette sorte d'ivresse que l'enfant à la mamelle donne à sa mère.

— Que le bon Dieu bénisse à jamais cet arbre, cette maison et cette famille, dis-je tout bas en me retirant ; ils sont heureux, et que le bonheur se perpétue d'âge en âge et de génération en génération !

Entretiens de LAMARTINE.

LES ALARMES DE L'ÉPISCOPAT.

(Voir pages 160, 336 et 458.)

V

LA PROPAGANDE.

Voilà donc quel est parmi nous le progrès des doctrines irrégieuses. Que n'aurais-je pas à dire maintenant, monseigneur, sur leurs moyens d'action et sur toute leur propagande ? Pour moi, ce qui me surprend, c'est que ce pays ne soit pas encore plus entraîné.

Car leurs moyens d'action sont immenses : c'est d'abord, avec ces écoles, ces ligues et ces cours autorisés, une multitude toujours croissante de livres savants ou non, où les doctrines rationalistes, matérialistes et athées, sont enseignés : joignez à cela toutes ces publications périodiques, la plupart créées depuis trois ou quatre ans, comme si un mot d'ordre avait été donné, telles que la *Libre pensée* ou la *Pensée nouvelle*, la *Libre Conscience*, la *Morale indépendante*, etc., etc. ; et enfin l'*Athée* dont on nous annonçait dernièrement l'apparition ; sans parler de toutes ces feuilles légères, de tous ces petits journaux qui volent partout, et secondent si efficacement contre la religion et contre tous les principes de l'ordre moral, l'action puissante des grands journaux et des grandes revues. *

* Le *Moniteur universel*, le journal officiel de l'Empire, tant l'étourderie sur tout cela est extrême, nomme, lui aussi, et avec agrément, le singe "ancien congénéré de l'homme, son aïeul peut-être." (2 mai 1864.)

Et ailleurs il donne à la France des leçons de haute morale comme celles-ci : "L'homme n'est pas une intelligence servie par des organes, comme on l'a dit en style prétentieux, mais un *organisme qui s'est élevé par degrés* jusqu'aux plus fiers sommets de la pensée."

Et un peu plus bas : "La véritable histoire du genre humain, qu'il faut distinguer des légendes, atteste que le ventre fut le précurseur du cerveau. Nos premiers pères, ces anthropophages vénérés, avaient la tête bien petite, leurs crânes fossiles en font foi. *La digestion a précédé la pensée, et de longtemps, il y a des centaines de siècles, entre ces deux ordres de phénomènes.* (4 août 1867.)

"Le travail invisible d'un morceau de graisse phosphorée dans une boîte osseuse coûte encore plus cher au corps humain ; la pensée est une sécrétion dévorante ; on s'affame aussi bien à suivre un raisonnement qu'à courir un lièvre dans la plaine. Le corps s'use plutôt à distiller quelques idées neuves qu'à charrier des pierres ou à fendre du bois." (29 septembre.)

Quand on voit ces doctrines abjectes, honorées d'un tel patronage, élevées dans les plus hautes chaires de l'enseignement, décorées par la fortune, comment ne pas se demander : Est-ce avec de telles bassesses qu'on préparera nos jeunes et vaillantes générations aux luttes de l'avenir ?

C'est ensuite la spéculation donnant la main à la propagande irrégieuse : toutes les plumsaines productions de ce siècle-ci et du siècle dernier — les *Romans et Contes* de Diderot, par exemple, y compris le plus infâme de tous ; et puis la *Vie éternelle* du P. Enfantin et autres écrits saint-simoniens, — réédités, et livrés à vils prix, sous des noms merveilleusement faits pour tromper le peuple ; c'est-à-dire l'impiété, l'irrégion, le matérialisme, l'athéisme et l'immoralité la plus honteuse, mis en circulation dans les villes, dans les campagnes, et jusque dans les plus petits hameaux.

En dehors de ces entreprises de librairie, le colportage seul — c'est un rapport officiel de la commission du colportage qui le constate expressément, — le colportage, il y a quelques années était tel que, “ sur neuf millions de livres vendus au public des villes, villages et campagnes, par la voie du colportage, les huit neuvièmes de ces livres, c'est-à-dire huit millions, étaient, avant 1862, plus ou moins des livres immoraux.”

C'est encore, pour répandre tous ces livres et ces doctrines, l'active et ardente propagande des sociétés, que, sous des noms divers, on forme et autorise à Paris et dans les provinces pour fonder des *Bibliothèques populaires*, *Bibliothèques utiles*, *Bibliothèques communales*, *Bibliothèques des écoles*, etc., etc. Or, nous avons vu par la pétition des notables de Saint-Etienne, au Sénat, dans quel esprit ces bibliothèques peuvent être composées et quel péril se trouve là. Les bibliothèques de St. Etienne avaient été formées par l'autorité municipale, et cependant elles contenaient des livres tels que la *Vie de Jésus*, par Renan, la *Révolution sociale*, de Proudhon, les *Mystères de Paris*, d'E. Sue, etc. etc. *

* Voici la liste de ces livres telle qu'elle a été lue au Sénat :

Voltaire : *Dictionnaire Philosophique, Zadig, Candide*, etc. ;

J.-J. Rousseau : *Confessions* ;

Proudhon : *La Révolution sociale, Confession d'un Révolutionnaire* ;

Fourier : *Le Nouveau-Monde, Egarement de la raison* ;

Considérant : *Œuvres diverses* ;

Cantagrel : *Œuvres diverses* ;

Michelet : *La Sorcière, le Prêtre, la Femme et la Famille* ;

Laroque : *Examen critique* ;

Jenny d'Héricourt : *La Femme affranchie* ;

L'abbé *** : *Le Maudit, Le Moine, La Religieuse, le Jésuite* ;

Renan : *Vie de Jésus, les Apôtres* ;

Pezzan : *Pluralité des existences* ;

Lanfray : *Histoire des Papes* ;

Gagneur : *La Croisade noire* ;

Jean Reynaud : *Philosophie religieuse* ;

Rabelais : *Œuvres complètes* ;

Boucher : *Les Jésuites* ;

D'Argand : *Histoire de la liberté religieuse* ;

Georges Sand : *Mademoiselle de la Quintinie* et quatorze autres volumes,

Voilà les livres, impies, immoraux, révolutionnaires, qu'on vous fait mettre aux mains des jeunes gens, des jeunes filles, des ouvriers, du peuple. Tout cela du reste était parfaitement conforme aux principes professés par ces messieurs dans le récent congrès de Berne. Un membre ayant dit qu'il fallait écarter des bibliothèques populaires les mauvais livres : " Ah ! lui fut-il répondu, vous voulez tenir le peuple en lisières. Non, " les ouvriers ne veulent plus de lisières." C'est-à-dire que Dieu, la morale, la pudeur, tous les respects, tous les principes sont des lisières dont il faut se délivrer.—Je le répète, monseigneur, le débordement des mauvaises doctrines les plus radicales et des livres qui les propagent, est immense ; et pour les répandre, la propagande et la spéculation sont organisées comme elles ne l'ont jamais été. Et sur cet abîme qui se creuse sous nos pas et qui menace de tout engloutir, nous marchons les yeux fermés !

Mais comment ne pas voir, dans cet état des esprits et des choses, le mal que fait le mouvement fébrile et désordonné imprimé à l'enseignement par M. Duruy ? M. Duruy inonde la France d'écoles, de cours, et de bibliothèques, sans aucune garantie sérieuse. Indépendamment des cours appelés libres, et qu'il autorise ou refuse comme il l'entend, sans autre contrôle que le sien. M. Duruy se vante d'avoir fondé déjà 30,000 écoles d'adultes dans les villes et dans les villages, et aux cours d'adultes ainsi qu'aux écoles communales, il est en train d'annexer des bibliothèques, et il peuple également de bibliothèques les salles d'études de tous les lycées ; et c'est lui, lui-même, directement, qui s'est fait le distributeur des livres ; il nous apprend qu'il en a distribué de cette façon 70,000 l'année dernière.

Eh bien ! les doctrines, l'esprit, les livres de M. Duruy étant ce qu'ils sont, comment ne pas s'inquiéter d'une telle centralisation dans les mains de M. Duruy, et de ces vastes distributions de livres choisis et donnés par lui seul ?

Dans les bibliothèques même des lycées, placées aux salles d'études des élèves, j'ai trouvé et signalé plus d'un ouvrage incontestablement dangereux pour les jeunes gens. De par M. Duruy, de tels livres sont, chaque jour, entre les mains des 70,000 enfants qu'élève l'Université, et l'on s'étonne de nos inquiétudes !

Quelle garantie avons-nous que les cours d'adultes, dans les villages, ne répéteront pas ce qui se dit dans les conférences autorisées ? Aucune.

parmi lesquels *Indiana, Lélia, Jacques, le Compagnon du Tour de France* ;

Eugène Sue : *Le Juif-Errant, les Mystères de Paris* ;

Balzac : *Tous ses romans* ;

Allan Kardec : *Œuvres spirituelles* ;

Pelletan : *La Nouvelle Babylone*.

—Et s'ils le font, quel péril n'y aura-il pas là pour des auditeurs évidemment incapables de contrôler l'enseignement du maître ! Et si des jours mauvais se lèvent, tous ces cours ne deviendront-ils pas immédiatement des clubs, tout organisés à l'avance pour les passions révolutionnaires ?

A tout ce mouvement des cours, des conférences, des bibliothèques, si dangereux entre les mains de l'omnipotence ministérielle, ajoutez la vaste organisation de cette société puissante, à la fois secrète et publique, partout, répandue, que vous avez si bien nommée, Monseigneur, *le comité directeur de la révolution* et de l'impiété. La franc-maçonnerie s'est dit immédiatement : "Vollà notre affaire : les écoles, les conférences, les cours libres, les bibliothèques, prétextes et moyens excellents : nous aurons l'air de faire la guerre à l'ignorance, et nous la ferons au christianisme.*" Et aussitôt, elle s'est jetée tout entière dans ce mouvement ; elle y pousse avec ardeur ses adeptes, ceux qui savent où on les mène, et ceux qui ne le savent pas.—L'enseignement, je le répète, voilà le prétexte et le moyen ; la destruction de la religion et de toute morale connue et respectée jusqu'ici, pour établir en place "une morale et une justice à bases nouvelles," voilà le but.

Et en quelque mois, cette Ligue franc-maçonne de l'enseignement, a couvert la France de groupes qui lui sont affiliés ; elle vient de s'établir dans 76 départements ; et le F*.*.* Jean Macé a pu dire : "Nous ne sommes plus une société, mais une confédération de sociétés...., et nous finirons en France par devenir une armée." — Armée, à coup sûr, qu'aucun ministre de l'instruction publique ne tiendra facilement en lisières.

Il est donc vrai, Monseigneur, la guerre contre la religion chrétienne, la guerre contre Dieu, contre l'âme, contre la vertu, contre tout ce qui jusqu'à ce jour, s'était nommé les vérités fondamentales, le sens moral, les principes de l'ordre ; la guerre encore contre tout cela est organisée en France depuis quelques années, et se fait, avec un ensemble, une suite et des appuis qu'elle n'a jamais eus. Pour peu que cette situation se prolonge, les plus effroyables catastrophes sont inévitables. Je ne me lasse pas de le redire : le mal grandit chaque jour, et je l'ajoute, trop à l'insu des catholiques.

Nous sommes occupés dans nos diocèses, dans les paroisses, aux œuvres multiples du ministère, absorbés par le soin des âmes, et ce qui est en dehors de notre action directe échappe trop souvent à nos regards.—Il

* C'est ce qui est déclaré expressément dans un discours prononcé par le F*.*.* Cuchotte, dans la loge *le Val d'Amour*, à Dole, lors de sa réception : "Nous aussi, nous attendons notre Messie," celui qui, etc., celui qui, etc., celui qui, etc., ce Messie véritable de l'esprit et de la raison, *l'Instruction universelle*.—*Le Monde maçonnique*, juin 1866.

est certain qu'une grande partie des prêtres français ne se doutent même pas, au fond de leurs presbytères, de la façon formidable dont est attaquée la religion, par la mauvaise presse, les mauvais livres, l'enseignement corrompé ; tout cela organisé, coalisé, favorisé par une agitation incessante, et profitant à la fois, contre la religion, de la liberté légale et de l'action ministérielle.

Evidemment, ces périls nouveaux nous imposent à tous de nouveaux et grands devoirs.

VI

Je dois enfin conclure :

Ainsi, bien loin d'exagérer les faits, je n'en avais dit précédemment et je n'en dis encore que la moindre partie : puisqu'on a nié, j'ai dû insister ; les faits que je n'avais pas produits, j'ai dû les produire, et j'en produirai d'autres, s'il le faut.

Ils prouvent avec la dernière évidence :

Que sous prétexte d'*Écoles professionnelles des jeunes filles*, on répand à Paris parmi les jeunes apprenties la morale indépendante et on fait des libres-penseuses ;

Sous prétexte de *Ligue de l'enseignement*, on transforme en instituteurs toute la secte des francs-maçons ;

Sous prétexte de *Bibliothèques des bons livres*, on met à bon marché l'irréligion et l'immoralité ;

Sous prétexte de *Conférences d'enseignement supérieur*, on multiplie les chaires d'athéisme et l'on ouvre des cours de bavardage impie ;

Et sous prétexte enfin de *liberté scientifique*, on laisse le matérialisme envahir les grandes écoles de l'Etat.*

Si vous joignez à cette démoralisation par la parole, la démoralisation par le plaisir et la démoralisation par l'agiotage, sans parler de la démoralisation dont la politique est depuis tant d'années l'école toujours ouverte, en vérité je cherche comment les esprits, les mœurs, les vertus,

* Nous lisons encore dans le *Siècle* du 2 avril :

“ L'un des honorables professeurs de la Faculté de médecine, contre l'enseignement duquel ont été portées ces accusations de “ matérialisme ” qui occupent le Sénat transformé en concile, M. Sée, a été avant hier l'objet d'une chaleureuse ovation à son cours à l'École de médecine. Le grand amphithéâtre était comble ; et lorsque le professeur est monté en chaire, il a été salué par des salves d'applaudissements longtemps prolongées. M. Sée, ému de ces témoignages de sympathie de la jeunesse généreuse qui se pressait autour de sa chaire, a prononcé, avant de reprendre son cours, quelques paroles empreintes d'une dignité, d'une fermeté, et en même temps d'une modération que nous ne saurions trop louer.”

D'autres professeurs, parmi lesquels les journaux nomment MM. Vulpian, Broca, ont reçu des ovations semblables.

les caractères, pourraient ne pas fléchir, ne pas s'écrouler sous de tels poids, lourds à toute heure, mais devenus depuis huit ou dix ans de plus en plus accablants, redoutables.

Et avouerai-je ce qui m'effraie plus encore ici que l'étendue même du mal ? c'est sa multiple origine. Je le dirai sans détour : il y a pour semer ou laisser semer l'immoralité, des accords et des connivences étranges. Je ne me sens assuré d'aucun côté ; je ne parviens pas à distinguer les auteurs des complices. La loyauté de ma conscience, la sévérité de mon devoir, m'obligent à lutter de tous les côtés à la fois, en m'exposant aussi à recevoir de tous les côtés aussi les coups, les reproches et les calomnies.

Tous mes vénérés collègues subissent les mêmes contradictions, parce qu'ils affrontent les mêmes périls.

Tantôt on nous présente comme des adversaires du pouvoir et tantôt comme des ennemis de la liberté.

La liberté :

Je voudrais savoir si la liberté de l'enseignement public autorisé est la liberté d'enseigner : qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a pas d'âme, pas de libre arbitre, pas de responsabilité morale, pas de distinction entre le bien et le mal, que l'homme est un singe perfectionné, la vertu une chimère, et autres doctrines semblables ; et cela à tout le monde et à tous les âges ? Je voudrais savoir si la liberté de dépraver la jeunesse et le pays par l'enseignement est chez nous de droit public ; et si le gouvernement n'a ici aucun devoir, aucune responsabilité.

J'entendais ces jours-ci, au Corps législatif, M. Jules Simon, nous dire, avec un aplomb étrange, et la plus odieuse sophistique, que Dieu et la vérité n'ont pas besoin d'être défendus.

Non certes ! Dieu et la vérité n'ont pas besoin d'être défendus. Que prétendez-vous nous apprendre là ? Ce qui a besoin d'être défendu, et contre vous, ce sont les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles, les ouvriers, les ouvrières, les paysans, les ignorants, le peuple ; ce sont ces pères et mères de famille de nos populeux faubourgs de Paris, auxquels vous faites la cour, ce sont nos pauvres habitants des campagnes, sans défense et sans défiance contre vos entreprises, et à qui vous voulez enlever la religion, le Christianisme, la vérité ! Voilà ceux qui ont besoin d'être défendus contre les sophistes, contre les impies, contre les livres et contre les enseignements d'irrégion et d'immoralité, contre ce matérialisme enfin dont M. Rouher a si exactement défini la nature, et qui, si on ne défendait les faibles, les enfants et le peuple contre vous, ferait des Français une nation sans liberté, sans responsabilité, sans magistrature possible, sans aucune règle morale, sans foi ni loi.

Et ici se représente la question : comment des doctrines qui tendent là

sont-elles autorisées à se produire dans des écoles, dans des conférences et dans des cours privilégiés ?

Mais on se retourne, et on me dit : En parlant de la sorte, vous attaquez l'autorité.—Non, je l'avertis.

Il ne s'agit certes, ici, d'aucune attaque systématique et de parti pris. C'est plus clair que le jour. Nous ne sommes que trop attristés d'avoir à rencontrer le pouvoir sur nos pas en un tel chemin ! Mais enfin, il faut voir les choses comme elles sont : quelle est aujourd'hui la vraie situation, et pouvons-nous faire que ce qui est ne soit pas ?

Toutes les Facultés, toutes les Ecoles supérieures, les commissions d'examen, les cours publics, tous les programmes, toutes les thèses, tous les diplômes, ne sont-ils pas placés dans une seule main, la main de l'Etat ?

Mais de là ne résulte-t-il pas que, quand les mauvaises mœurs et les mauvaises doctrines circulent et épouvantent, on remonte nécessairement à la source, et on s'attaque et on doit s'attaquer, à qui ? A l'Etat, à l'action de l'Etat. L'Etat étant tout, il est responsable de tout. Qui signe les déclarations ? l'Etat. Qui approuve les ligues, les associations ? l'Etat. Qui autorise les cours, les professeurs, les bibliothèques, les écoles ? l'Etat. Sous diverses formes, sous divers costumes, sous diverses figures, je ne me heurte jamais et nulle part qu'à un seul et même être, partout présent, le pouvoir central, le ministre et ses agents, l'Etat. Et on prétendrait qu'il n'y a ici de responsabilité pour personne !

Mais enfin, me dit-on, que demandez-vous, précisément ? — Le voici précisément ; c'est très simple : Est-ce que les cours libres autorisés ne doivent pas être surveillés ? Sans contredit. Qui les surveille ?

Ces milliers de cours, au fond de nos villages, ne doivent-ils pas être soumis à un contrôle ? sans contredit. Où est ce contrôle ?

Il a été question, l'année dernière, au Sénat, d'un projet de loi ou d'un décret, prévoyant " par qui les catalogues des bibliothèques populaires " pourront être *purgés* " des mauvais livres : Où est ce décret ?

Il y avait un article V de la loi de 1850, sur l'approbation des livres classiques, article certes plus nécessaire aujourd'hui qu'en aucun temps : pourquoi les évêques, pourquoi le Sénat, pourquoi le conseil impérial mieux informé, n'en réclameraient-ils pas l'exécution pure et simple ?

Je l'ai dit, et nul jusqu'à présent ne m'a contredit. Sur le terrain de l'enseignement, toutes les phrases sur la liberté des opinions, sont des sophismes coupables. Nul maître, chargé d'enseigner, d'élever la jeunesse, n'a le droit de semer l'ivraie, d'introduire ses erreurs, d'imposer ses livres, et d'être un professeur d'irréligion.

Quoi, dans un tel péril public, quand ce n'est plus seulement telle dynastie, ou telle forme politique qui est menacée, mais la société même,

et toute entière, jusqu'en ses derniers fondements, pouvons-nous à la veille d'un tel lendemain, être rassurés jusqu'à marcher les yeux fermés ? N'avons-nous donc plus d'autre devoir à remplir que la confiance aveugle, ou une résignation imbécile ?

Est-ce possible, dans l'état de choses que les faits cités par moi révèlent, et j'en pourrais encore citer bien d'autres ! Je le ferai, s'il le faut.

Est-ce possible, monseigneur, quand je viens, ces jours-ci encore, de lire dans un journal universitaire, apologiste officieux, j'allais dire officiel, de M. Duruy, la *Revue de l'Instruction publique*, — dont l'anti-christianisme depuis quelque temps ne se voile plus et éclate à l'aise — des aveux tel que celui-ci ? Ce journal, et c'est à peu près la seule réponse qu'il ait faite à mon dernier écrit sur la *Femme chrétienne et française*, ne craint pas de déclarer avec l'assurance la plus complète, que tout ce j'ai cité des écrits de M. Duruy, tout, même la manière de voir de M. Duruy sur la Bible, sont des lieux communs dans l'Université. — “ Soyez en bien convaincu, monseigneur, me dit cet écrivain, tout ce que vous avez pris la peine de relever dans les écrits de M. Duruy, ne lui est nullement propre : il a enregistré ce qui, dans l'Université, est passé à l'état de vérité de sens commun.*”

S'il en était ainsi, je le dis nettement, les évêques n'auraient plus qu'une chose à faire, qu'une chose à dire aux parents chrétiens, qui tiennent à conserver la foi dans leurs familles : retirez vos enfants de l'Université.

Mais, grâce à Dieu, et quoi qu'en dise la *Revue de l'Instruction publique*, cela n'est pas encore prouvé, mais ce qui est évident, c'est que désormais les évêques et les pères de famille ont ici de grands devoirs à remplir. Et si le pays a quelque chose à voir dans ses affaires, celle-ci en est une, et de premier ordre !

Veuillez agréer, monseigneur, l'hommage de tous mes plus dévoués respects.

† FÉLIX, ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

FIN.

PENSÉES.

. Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce.

. La mémoire est souvent la qualité de la sottise : elle appartient généralement aux esprits lourds qu'elle rend plus pesans par le bagage dont elle les surcharge.

* *Revue de l'instruction publique*, No. du 13 février 1868.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT.

“ Le petit neveu de Mme Récamier, le fils d'un savant célèbre, M. Charles Lenormant, le studieux continuateur de Champollion, dont nous avons déjà parlé dans cette feuille, M. François Lenormant, publie le premier volume d'un ouvrage qui, à part sa valeur scientifique, est un présent du plus haut prix pour les croyants et les écrivains de la chrétienté. C'est un jalon solide, ou, mieux, une borne militaire sur le chemin de la vraie science. L'auteur ne met dans son érudition aucun faste. On sent l'homme qui, pétri en naissant dans l'étude, en sait plus qu'il n'en dit, que ce que peuvent s'assimiler le commun des lecteurs. Personne ne songera à le suspecter quand il écrit à sa première page que l'apparition de l'homme sur la terre est récente. “ L'antiquité que certains peuples, comme les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens et les Chinois, se sont complaisamment attribuée, est entièrement fabuleuse.” Si un écrivain du clergé séculier ou régulier, un croyant d'une communion quelconque, faisait cette affirmation, le rationalisme n'en tiendrait aucun compte, mais les premiers érudits du temps présent ne pourraient renier M. François Lenormant pour un des leurs. Celui-ci a pu, en restant un membre avoué de leur famille, un savant classé, et que l'académie des sciences revendiquera avant peu, a pu, sans se compromettre, faire dans sa préface cette profession de foi : “ Je suis chrétien et je le proclame hautement. Et par cela même que je suis chrétien, je me regarde comme étant plus complètement dans les sens et dans l'esprit de la science, que ceux qui ont le malheur de ne pas posséder la foi. En histoire, je suis de l'école de Bossuet. Je vois dans l'humanité le développement d'un plan providentiel qui se suit à travers tous les siècles et toutes les vicissitudes des sociétés. J'y reconnais les desseins de Dieu, respectant la liberté des hommes et faisant invinciblement son œuvre par leurs mains libres, presque toujours à leur insu et souvent malgré eux. Pour moi, conclut l'auteur, l'histoire ancienne est la préparation à l'histoire moderne, la conséquence du sacrifice divin du Golgotha.”

“ Voilà qui est contrariant pour les libres penseurs, pour les contempteurs du surnaturel. M. Lenormant, ses réserves faites, leur tend la main tant qu'il peut scientifiquement. Sa foi ne s'effraie, dit-il, d'aucune des découvertes de la critique, quand elles sont vraies, et il stipule les droits de la liberté dans la science. Il tourne si peu le dos aux érudits

qu'il fait d'eux tous ses coopérateurs, qu'il base ses doctrines et asseoit ses récits sur leurs données, qu'il accepte comme siennes, qu'ils soient juifs, gentils ou tout simplement matérialistes.

“ Pour l'Égypte, il s'appuie sur les travaux des Champollion, des Rougé, des savants allemands et anglais. Ce sont les écrits des Rawinson, des Hénicks, des Oppert qui lui ont fourni les éléments de la reconstruction des annales de l'Assyrie et de Babylone. C'est au juif M. Oppert qu'il a emprunté les traductions des inscriptions historiques se rapportant au roi de Ninive. Mais il a tout collationné sur les monuments originaux, son érudition n'est donc pas de seconde main. Les Barnouf, les Spiegel, M. Oppert encore, l'ont initié aux antiquités, aux doctrines, aux institutions de la Perse. Des savants français, parmi lesquels figurent M. le duc de Luynes et M. de Saulcy, ont été en partie ses guides en ce qui concerne la Phénicie.

“ C'est le fruit d'immenses études, de toutes les études de ce siècle que nous donne M. François Lenormant dans l'ouvrage dont je n'ai pas encore donné le titre hardi à la fois et modeste : *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*. “ Mon livre, dit-il, est le résumé des maîtres de la science, des conquêtes de l'érudition européenne, depuis cinquante ans, dans le champ des antiquités orientales.”

“ Il y a cinquante ans, on ne connaissait guère de l'ancien monde que les Romains et les Grecs. On consentait à ignorer ce qui s'était passé en dehors de la Grèce et de l'Italie. On savait que de grands centres de civilisation, de vastes monarchies avaient existé entre le Nil et l'Indus, mais on était disposé à croire que la fiction occupait une grande place dans les récits de la Bible et dans les pages d'Hérodote. Les choses ont bien changé. Les musées de l'Europe nous révèlent aujourd'hui les moindres détails de la civilisation la plus antique du monde. Des monuments sont sortis du sol où ils étaient enfouis, depuis plus de deux mille ans. Des anciens peuples, nous connaissons tout, leurs arts, leur culture, leurs mœurs. Les catacombes de la Phénicie commencent à rendre leurs trésors, qu'on va placer à côté de ceux de l'Assyrie. De hardis explorateurs nous mettent sous les yeux les vestiges des peuples qui se pressaient sur l'étroit territoire de l'Asie mineure. Cypre apparaît avec son écriture étrange, la Lycie avec sa langue à part, ses inscriptions, ses monnaies, la Phrygie avec ses grands bas-reliefs sculptés sur des rochers et des tombeaux. L'Europe, dit M. François Lenormant, achève de prendre possession des âges disparus. On connaissait à peine, au commencement de ce siècle, les noms de quelques souverains séparés les uns des autres par de longs intervalles ; maintenant nous connaissons, à bien peu de chose près, toute la série des monarques qui régnèrent sur l'Égypte pendant plus de 4,000 ans.

“ Dans l'histoire des Assyriens figure leur alphabet comme celui découvert par Champollion dans l'histoire de l'Égypte. Tous les voiles sont déchirés. Ce que ne soupçonnait pas la science il y a cinquante ans, grâce au livre de M. Lenormant, pourra être mis sous les yeux d'un étudiant de septième.

“ Le savoir des érudits est désormais à la portée de tout le monde, et bien des savants viendront chercher fortune dans le *Manuel* comme les ignorants. Vous n'avez qu'à ouvrir la page 348 de ce tome premier, qui vient de paraître, pour avoir la clef des hiéroglyphes. C'est bien plus facile à saisir que l'alphabet chinois. Les signes figuratifs consistent souvent dans la figure même de l'objet matériel que l'on veut désigner. Le soleil est exprimé par un cercle avec un point au milieu, la lune par un croissant ou plutôt un sourcil. Des figures d'hommes, de femmes et d'enfants, de bœuf, d'oie, signifient les objets qu'ils représentent. L'alphabet assyrien est syllabique généralement, c'est-à-dire qu'un seul signe équivaut à deux de nos lettres, *ba-bi-bu*. Les signes babyloniens, ninivites et médiques offrent entre eux la plus grande similitude.

“ L'historien archéologue chez M. Lenormant, comme on l'a déjà pu voir, s'élève, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, aux contemplations métaphysiques. Dans l'Assyrie comme en Égypte l'auteur constate que, sous l'écorce d'un polythéisme grossier et au-delà des superstitions populaires, on retrouve la notion fondamentale de l'unité divine, dernier vestige de la révélation primitive. Les phénomènes de la nature n'étaient que des manifestations du grand tout. Les différences entre les religions consistaient dans la diversité des personnages secondaires. Les Égyptiens sont surtout frappés par les péripéties successives de la course du soleil ; les Chaldéo-Assyriens, adonnés à l'astronomie, trouvent dans l'ensemble du système sidéral, et surtout planétaire, la révélation de l'Être divin. Les Assyriens adorent même un dieu par excellence, sous le nom d'Ilou. L'argument employé par les rationalistes contre nous, nous le rétorquons contre eux : ils prétendent que le christianisme n'est pas une religion neuve, que le judaïsme n'est pas seul à croire à un seul Dieu ; nous leur répondrons que le genre humain a puisé à la source unique que nous montre la Bible et qu'on en trouve la preuve en tout lieu, au fond du monde. M. Lenormant en apporte des preuves à pleines mains. Il est à la fois historien, archéologue et controversiste chrétien. Tous ceux qui aiment la vraie science et n'en veulent pas d'autre attendront impatiemment son second volume.”

DU MATÉRIALISME MÉDICAL

ET DE SON INANITÉ.

Notre civilisation peut être comparée, non sans justesse, à un de ces magnifiques fruits dont la seule vue séduit, attire, excite l'appétit, mais dont la pulpe pourrie est habitée par les vers. Or, la cause essentielle de cette corruption, de cette pourriture, on ne saurait la trouver ailleurs que dans le matérialisme abject qui a envahi le classe élevée de la société, à cette doctrine funèbre, sinistre, qui justifie tous les vices, tous les crimes, et dont il découle en première analyse que Dieu n'existe pas, que l'âme humaine, simple attribut de la matière, est périssable comme elle, que l'univers est le fruit du hasard et la vertu un vain nom. Oui, répétons-le bien haut, c'est le matérialisme qui, s'attaquant au noble sang de la France, de l'ancienne reine des nations, de la fille aînée de Dieu, l'a profondément atteinte dans sa vitalité ; c'est lui qui peuple nos prisons, nos bagnes, nos colonies pénitentiaires et qui trop souvent, hélas ! jette encore dans les mains du bourreau, en dépit de l'indulgence des juges ou des circonstances atténuantes, des coupables qui ne peuvent inspirer aucune pitié, des " scélérats cyniques, parce qu'ils sont athées."

Pour conjurer le cataclysme qui menace cette vieille société française jadis le modèle des autres ; qui marche encore, en apparence, sans tituber, mais qui porte en son sein de tels germes de mort, à quels moyens recourir ? Avec une philosophie sceptique, une littérature immorale, un théâtre sans pudeur et l'influence toujours croissante de l'esprit mercantile, quels efforts peuvent tenter les vrais enfants de Dieu — car il en reste encore quelques-uns — pour le salut d'une nation aveuglée, séduite ? Se borneront-ils à jouer le rôle de ce Jésus, fils d'Ananus, dont parle *Josèphe*, qui, après avoir prédit pendant plus de quatre ans, au milieu de la risée publique, la ruine de Jérusalem, en vit faire le siège par Titus et périt, peu de jours avant la catastrophe, frappé par un projectile romain ?

A Dieu ne plaise que notre position soit aussi désespérée ! Arrivés sur le bord d'un précipice, la Providence ne nous permettra pas d'y tomber ; elle nous ouvrira inopinément une de ses portes de salut, et la civilisation française, œuvre de tant de siècles, ne périra pas ; mais, en attendant que la Providence pense à nous sauver, prophètes de malheur, ne nous bornons pas à dénoncer le mal en nous croisant les bras : au contraire, combattons-le sans cesse, et ne nous laissons pas décourager par notre petit

nombre : la victoire ne sourit pas invariablement aux armées les plus fortes en apparence et les plus nombreuses. La force morale étant de notre côté, faisons jusqu'au dernier soupir, une guerre acharnée, impitoyable au matérialisme partout où il se montrera ; flétrissons-le sans tenir compte d'aucun de nos intérêts temporels, quels que soient la forme, le déguisement qu'il choisisse pour arriver plus vite à ses fins subversives, car il aime à se cacher sous les manteaux les plus respectables. En un mot, cherchons à écraser l'infâme, dussions-nous périr à l'œuvre.

Il est une science, noble entre toutes les autres, et sans contredit immense et complexe s'il en fut jamais, car aucune des connaissances de l'esprit humain ne lui est étrangère ; je veux parler de la médecine. Par l'hygiène appuyée sur la physique et la chimie, et en s'occupant des meilleures conditions de vie et de santé des peuples, elle touche à l'économie politique et sociale ; par la physiologie basée sur les saines doctrines philosophiques, après avoir étudié le corps de l'homme, le jeu et les fonctions de ses organes, dans ce qu'ils ont de sensible et d'appréciable, elle s'élève jusqu'à la méditation des actes de la volonté, des phénomènes intellectuels et moraux, et écartant un petit coin du voile qui couvre l'œuvre sublime et mystérieuse de la *mixtion psycho-matérielle*, sur laquelle repose la formation de tous les êtres de l'univers, elle établit, mieux qu'aucune autre, par les plus solides inductions, l'existence de l'âme et son immortalité.

Abstraction faite de la théologie, qui n'a d'ailleurs rien de commun avec elle, la médecine est, de toutes les sciences, celle qui mène le plus promptement et le plus sûrement à Dieu ; elle le trouve, le sent, l'admire, en quelque sorte, elle comprend la nécessité de son intervention, l'absurdité de l'athéisme et de la doctrine du hasard, qu'il a enfantée. Pourtant, chose étrange ! c'est de la médecine que l'athéisme et le matérialisme du dix-neuvième siècle semblent vouloir faire leur principal moyen de propagande ; ils font mine d'endosser sa robe, si longtemps respectée, et dont le prestige, quoiqu'on en dise, ne s'est pas encore tout à fait évanoui, pour se ménager un meilleur accueil que par le passé ; ils la menacent ainsi dans sa considération séculaire, dans sa vieille réputation d'honneur et de probité ; ils la diffament en la présentant partout comme l'ennemie naturelle de Dieu, dont elle a pénétré tous les secrets, comme le grand pilier du scepticisme et de l'irréligion.

Récapitulant les principales accusations portées contre la médecine, Monfalcon, de Lyon, l'un des médecins les plus distingués qu'ait produits cette ville où fleurirent dans tous les temps les sciences médicales, Monfalcon, dis-je, s'écriait avec indignation : « De toutes les calamités lancées contre les médecins, il n'en est pas de plus odieuse et de plus répandue que celle d'athéisme. Les gens de l'art, dit-on partout, con-

tractent dès leurs premières études une immoralité profonde ; c'est dans les tissus inanimés des cadavres qu'ils puisent les éléments de leur matérialisme ; c'est en se livrant à des recherches particulières à certaines sciences occultes qu'ils se forment des opinions secrètes sur les causes premières et sur l'origine des idées religieuses ; abandonnés à tous les excès d'une imagination dérégulée, ils croient, le scalpel à la main, trouver dans nos organes le siège de nos idées, de nos diverses facultés, et la cause de tous nos penchants ; plusieurs de leurs auteurs ont fait profession, dans leurs ouvrages, de l'athéisme le plus déclaré ; plusieurs d'entre eux figurent dans l'histoire des superstitions qui ont déshonoré la raison humaine ; enfin, la médecine, considérée en elle-même, fournit des preuves qui égarent l'esprit et pervertissent le cœur."

Il faut croire que ces accusations ne sont pas nouvelles, puisque depuis près de trois cents ans les médecins n'ont pas cessé de protester contre elles. En 1644, Thomas Brown, fameux médecin et antiquaire anglais, publia dans ce but son ouvrage intitulé : *De la Religion du médecin*, dont il existe un grand nombre d'éditions, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne et en France, et qui a été annoté par plusieurs professeurs distingués. Un peu plus tard, en 1663, Lussault, de Paris, publia son *Apologie pour les médecins contre ceux qui les accusent d'athéisme* ; vient ensuite, en 1736, le plaidoyer de Boehmer, l'un des professeurs les plus éminents de l'université de Wittemberg, et qui avait pour titre : *De l'Union de l'âme et du corps et des principes médicaux qui en découlent*.

En 1738, Stengel d'Au-bourg livra à la publicité sa dissertation intitulée : *Les médecins vengés des jugements iniques qu'on porte contre eux*. En 1739, Mathias, de Göttingue, traita le même sujet dans un volumineux in-4o, sur lequel je n'ai pu me procurer aucune notion, mais où il doit probablement épuiser la matière.

De nos jours, Balme, médecin très distingué de Lyon, et Brachet, professeur à l'école de médecine de la même ville, auteur de plusieurs ouvrages justement estimés, ont soutenu la même thèse ; l'ouvrage du premier a pour titre : *Réclamations en faveur des médecins accusés d'irreligion* (Lyon 1824). Celui de Brachet n'est autre chose que son discours inaugural à l'académie des sciences de Lyon ; il est intitulé *Réfutation de l'accusation d'athéisme portée contre les médecins*.

Enfin, en septembre 1846, la lecture au congrès scientifique de France, séant à Marseille, d'une *nouvelle nomenclature des fonctions organiques*, ayant fourni matière, fort injustement d'ailleurs, à de nouvelles calomnies contre le corps médical, je les réfutai moi-même dans un mémoire intitulé : *De la spiritualité de l'âme, ou de l'impuissance de la médecine à fonder et à soutenir le matérialisme*. Dans ce travail,

qui fut lu d'abord dans le sein de la société de médecine, imprimé ensuite à 800 exemplaires, je faisais bien remarquer en débutant que je l'avais écrit en dehors de tout esprit de secte et en me renfermant strictement dans ma spécialité de médecin ; que je ne croyais pas qu'on pût me prouver le contraire, que je ne redoutais rien de la controverse, et que je regrettais seulement que le défaut d'espace ne m'eût pas permis de rapporter et de développer *in extenso* les nombreux arguments physiologiques et pathologiques que je possédais contre le matérialisme médical.

Depuis cette époque des événements déplorables, des incidents fâcheux sont venus aggraver la position de la médecine française et donner plus de prise à ses ennemis ; des manifestations faites à Liège, à Paris, et dont elle ne saurait pourtant endosser la responsabilité, ont été données comme l'expression de ses croyances, de ses sentiments, et cette opinion paraissant gagner journellement du terrain, je me suis demandé si l'heure des grands combats n'était pas venue. Vous m'avez encouragé, et je vous en remercie.

Je viens donc protester avec toute l'énergie dont je suis capable, contre l'absurde proverbe : *Ubi tres medici duo athei*, (là où se trouvent trois médecins, il y a deux athées,) et constater que les grands princes de l'art n'ont pas professé l'athéisme dans leurs écrits, et ce en invoquant leur propre témoignage.

DR. E. BERTULUS.

LA RELIGION DE L'AVENIR.

(Voir page 432.)

III.

La seconde des forces mortes dans le catholicisme, toujours suivant M. Taine, " c'est la possession d'une métaphysique complète, formulée et fixée." Cela signifie simplement que le dogme est fini, et que la théologie entamée par la science, sinon ruinée par elle, nous fait, à l'heure qu'il est, des adieux furtifs, comme une pauvre reine qui s'enfuit déguisée du milieu de ses peuples quand ils ne veulent plus d'elle.

" Le catholicisme sera obligé d'abandonner son bagage alexandrin comme son bagage féodal. Il ne le jettera pas à la mer, car il est conservateur, mais il le laissera couler à fond de cale ; je veux dire qu'il en parlera peu, qu'il cessera de les étaler, qu'il produira à la lumière d'autres parties de lui-même."

Et cela, pour quelles raisons ? “ C’est que, reprend le critique, le catholicisme est en guerre ouverte, sinon avec les sciences, du moins avec leur esprit, leur méthode, leur philosophie... Il répugne invinciblement à la doctrine qui soumet toute affirmation au contrôle des expériences répétées et des analogies environnantes ; qui pose en principe l’immuabilité des lois physiques et morales, qui réduit les entités à n’être que des signes commandés pour noter les faits généraux.”

Enfin, et troisièmement, sur quelle autorité fonde-t-il son espérance de la fin prochaine du dogme ? sur l’autorité et sur le grand nombre de ceux qui ne croient plus ; “ On peut affirmer, dit-il, que, même dans les pays catholiques, la plupart des gens du monde, orthodoxes des lèvres, mais au fond demi-ariens, demi-unitaires, un peu déistes, un peu sceptiques, assez négligents, théologiens plus que faibles, trouveraient, s’ils s’examinaient à fond, un notable intervalle entre leur catholicisme et les pratiques du moyen âge, ou les entités de Sainte-Sophie et du Sérapion *.”

Dans cette triple assertion de M. Taine, il y a trois erreurs, et rien n’est plus ruineux que le principe qu’il pose, que le fait qu’il proclame et que l’autorité qu’il invoque.

Son principe est celui du naturalisme dont il s’est déclaré le champion à outrance : il n’y a de certitude que dans l’étroit domaine de l’observation. Or la théologie, science de spéculations n’ayant pas ses arguments basés sur l’expérience, est considérée comme nulle à ses yeux. † Mais cela est-il vrai ? N’y a-t-il vraiment qu’une science, qu’une méthode ? L’expérience est-elle le seul moyen de connaître ; et l’observation devra-t-elle nous faire oublier la raison ? Devrons-nous rejeter tout ce qui ne se voit pas, tout ce qui ne se manipule pas, et le monde s’arrête-t-il où s’arrêtent les sens ? Une pareille négation du spiritualisme ne nous mène-t-elle point à la doctrine abjecte qui dans l’univers ne connaît que la matière, et dans la science que le chiffre ? C’est, comme on l’a remarqué, le matérialisme scientifiquement constitué, rendant le plus étrange des cultes à la plus sèche des sciences, et transformant l’athéisme en religion, par un de ces coups d’audace qui ne sont pas toujours des coups de génie.

* *L’Italie et la Vie italienne, Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1866, p. 298.

† M. Renan a dit même :

“ La théologie n’a aucun argument basé sur l’expérience, les lois intentionnelles sont toutes en défaut. Loin de révéler Dieu, la nature est immorale, parce que le bien et le mal sont indifférents, et qu’en outre jamais intervention divine et miracle sensible n’est venu démontrer Dieu.”

Voyez à l’encontre les discours du R. P. Monsabré sur les miracles.

Mais, en second lieu, que faut-il penser de la question de fait, et où donc M. Taine a-t-il vu que l'Eglise abandonne aujourd'hui une partie de son dogme, en attendant que le reste fasse naufrage bientôt. Il y a dix-neuf siècles que le Maître a prédit qu'un point, un iota, ne serait pas effacé de sa loi inaltérable jusqu'à l'accomplissement général des choses. Or toutes les révolutions d'idées qui se sont faites n'ont pu donner le plus petit démenti à cet oracle. Par exemple, quel est donc le *bagage alexandrin* que M. Taine se promet de voir couler à fond de cale, sinon la foi d'Athanase, le symbole de Nicée et de Constantinople, que nous chantons à l'église et que les mères s'opiniâtrent à redire chaque jour à côté des berceaux ? Qu'est-ce donc également que ce *bagage féodal* que nous laissons dans l'ombre, sinon la grande doctrine de l'école de saint Anselme et de saint Thomas d'Aquin, dont le culte, loin de s'affaiblir, menacerait plutôt de devenir une superstition chez certains docteurs de notre temps ? C'est bien la première fois que les ennemis de l'Eglise l'accusent de transiger en matière semblable, et ceux-là me semblent du moins plus fondés en prétextes qui lui reprochent chaque jour son esprit stationnaire et son incorrigible immobilité. Jamais, en effet, l'Eglise n'a tenu plus haut et plus ferme qu'aujourd'hui le drapeau catholique et le drapeau chrétien. Jamais, depuis Arius, la divinité de Jésus n'a vu se lever, contre de plus téméraires négations, une plus unanime et plus ardente défense. Jamais l'autorité infaillible du Saint-Siège ne s'est affirmée avec plus de sûreté d'elle-même. La dernière Encyclique, et antérieurement la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, resteront dans l'histoire comme les deux actes peut-être les plus audacieux de cette puissance doctrinale qui ne perd rien, qui n'abdique rien, et ne transige avec rien de ce qui ressemble à l'erreur ou au déguisement.

Maintenant, veut-on savoir quelle est l'autorité qu'allègue cette statistique comme preuve de la déchéance de notre théologie ? C'est justement ce qu'il y a de moins théologique au monde et de moins logique, l'opinion, l'exemple, les habitudes de "la plupart des gens du monde, orthodoxes des lèvres, mais au fond demi-ariens, demi-unitaires, un peu déistes, un peu sceptiques, assez négligents, théologiens plus que faibles," lesquels, en effet, "trouveraient un intervalle notable entre leur catholicisme et les pratiques du moyen âge ou les entités de Sainte-Sophie et du *Sérapion*." C'est le Sérapion, sans doute, que veut dire M. Taine, quoique je ne voie pas au juste ce que l'école annexée au temple de Sérapis peut avoir eu de commun avec les catéchèses de Pantenus, de Clément d'Alexandrie, de Didyme et d'Origène. Mais ce qui est bien plus hasardé que les mots, ce sont les allégations qu'ils recouvrent. Car vraiment, que peut faire ici

dans une question de doctrine, la tiédeur de ceux-ci, l'indifférence de ceux-là, le scepticisme des autres ? Quand il s'agit uniquement de la théologie de l'Eglise catholique, par quelle monstrueuse nouveauté de sophisme vient-on nous alléguer la foi subjective et plus que tiède des uns, l'opinion légère des autres, et les rêves fantaisistes des dissidents même qui ont juré sa perte ? Enfin, quand bien même la détection des chrétiens de notre âge serait aussi générale qu'on se plaît à le dire, l'argument ne vaudrait rien contre la substance et l'autorité de la doctrine, laquelle ne tient pas aux hommes, mais est descendue de Dieu et subsiste par lui.

Nous n'avons donc point changé, et je me hâte d'ajouter que nous ne changerons point. Que les systèmes humains, que les formes sociales se modifient, se transforment, afin de s'accommoder aux exigences des temps, je le conçois. Je conçois que l'on change de place le flambeau qui n'éclaire qu'un coin de nos maisons, au lieu que le soleil demeure fixe, pendant que le globe lui présente successivement tous les points de sa surface, afin qu'il les baigne de sa lumière. Et pour quelle raison en serait-il autrement ? Quelle est la face des choses que la religion ne puisse éclairer, vivifier, aujourd'hui comme toujours ? Quel est le problème dont elle n'a pas la solution, le besoin dont elle n'a pas l'apaisement, le progrès dont elle n'a pas le sens ?

Ecclesia Dei insensibilis, disaient les Pères. Le *Credo* que nous chantons, c'est celui que les martyrs chantaient aux Catacombes. Et puisque je viens de nommer les Catacombes, pourquoi M. Taine, qui vient de parcourir tant de lieux de l'Italie, qui vient d'inventer tant de choses de la *vie italienne*, n'est-il pas descendu dans ces lieux souterrains où le sang des confesseurs a écrit un symbole qui est encore le nôtre. Il en aurait retrouvé tous les articles empreints dans ce tuf glorieux ; il aurait constaté que nous n'avons rien perdu, que nous n'avons rien changé de l'héritage doctrinal qu'ils nous ont transmis. * Et si ces grands ancêtres de la foi catholique l'ont payé de leur sang, comment M. Taine peut-il croire que, pour la conserver intacte, immortelle, nous serions moins solides en présence des sophistes que nos pères l'ont été en face des bourreaux ?

IV

Voilà donc deux forces mortes, le rit et la doctrine, qui se trouvent en réalité être des forces vivantes. Après cela, M. Taine veut bien reconnaître qu'il y a dans le catholicisme deux autres forces qui sur-

* Voyez l'excellent petit livre de M. l'abbé Jules Didiot, professeur de philosophie à Verdun : *La Théologie des Catacombes*. C'est tout le dogme catholique retrouvé à ses sources et remis en lumière par une science irréfutable.

vivent, mais d'une vie toute humaine, relative et indépendante, ainsi qu'il ne tarde pas à le faire entendre. La première de ces puissances est son autorité ou sa monarchie ; la seconde est le mysticisme qui lui gagne les cœurs par le sentiment et les imaginations par la poésie.

Il faut prendre, dans le texte même, une idée exacte de ces pièges du sophisme et de ces artifices du langage :

“ En premier lieu, écrit donc M. Taine, le catholicisme possède une
 “ église monarchique savamment organisée, la plus puissante machine
 “ administrative qui fût jamais, recrutée par en haut, subsistante par
 “ elle-même, soustraite à l'intervention des laïques, sorte de gendar-
 “ merie morale qui fonctionne à côté des gouvernements pour main-
 “ tenir l'obéissance et l'ordre. A ce titre, et comme en outre par son
 “ fond il est ascétique, c'est-à-dire hostile au plaisir sensible, il peut
 “ être considéré comme un frein excellent contre l'esprit de révolte et
 “ les convoitises sensuelles. C'est pourquoi toute société menacée par
 “ une théorie comme le socialisme ou par des passions avides comme
 “ celles de la démocratie contemporaine, tout gouvernement absolu
 “ ou fortement centralisé, le soutient pour s'appuyer sur lui. Plus
 “ le déclassement des hommes est universel et rapide, plus les appétits
 “ et les ambitions s'exaltent, plus le tourbillonnement par lequel les
 “ couches d'en bas tâchent de déplacer les couches d'en haut est
 “ désordonné et alarmant, plus aussi l'Eglise semble salutaire et pro-
 “ tectrice. Plus un peuple est disciplinable comme la France ; enclin
 “ ou obligé, comme la France et l'Autriche, à remettre sa conduite aux
 “ mains d'une autorité extérieure, plus il est catholique. . . . Si la
 “ France continue d'être ce qu'elle est depuis soixante ans et ce qu'elle
 “ paraît être par essence, une caserne administrative, exempte de vol
 “ et bien tenue, le catholicisme peut y subsister indéfiniment *.”

Est-ce assez d'insolence, mais aussi est-ce assez de paradoxes, de mensonges historiques et de contradictions ? Quoi ! d'après M. Taine, l'autorité de l'Eglise n'est qu'une puissance humaine, et cependant ce serait cette gendarmerie, cette police des âmes qui serait “ le frein le meilleur contre l'esprit de révolte et les convoitises sensuelles ?” Il serait constaté que “ plus les appétits et les ambitions s'exaltent, plus l'Eglise semble salutaire et protectrice.” Et cette répression de l'homme ne serait venue que de l'homme ? Il serait à la fois action et réaction ; et inventant cette loi, il aurait précisément institué ce qui répugne davantage à ses passions, à celles de son orgueil et de ses sens, à la liberté et à la volupté ? *Credat Judæus Apella, non ego !*

De plus ce serait, selon lui, l'Etat qui soutiendrait et ferait vivre l'Eglise. Mais s'il y a un fait qui domine dans l'histoire tous les

* *Revue des Deux-Mondes*, loc. cit. p. 298.

dissentiments de peuples et de races, n'est-ce pas précisément la lutte de l'Etat contre cette puissance rivale dont M. Taine prétend faire une force complice ? Singulière complicité, étrange connivence qui depuis S. Athanase, S. Ambroise, S. Chrysostome et S. Basile, depuis Thomas Becket, S. Jean Népomucène, Jean Fisher, Thomas Morus, jusqu'à Mgr. Drost archevêque de Cologne, Mgr. Franzoni archevêque de Turin, tout le clergé de Pologne, tout le clergé d'Irlande, n'a cessé de soulever, contre les violences ou les empiètements des empires, l'ardente protestation de l'éloquence et du sang, en faisant des prétendus protégés de l'Etat des exilés, des prisonniers et des martyrs ! A cela rien n'est changé, et certes ce n'est guère de nos jours que le bras des puissants est aux gages de l'Eglise. M. Taine qui revient de l'Italie le sait bien.

Enfin le catholicisme est le fauteur naturel et juré du despotisme. On le prétend du moins ; et s'il m'en souvient bien, ce que l'on dit aujourd'hui de la solidarité naturelle qui existe entre le despotisme et le catholicisme, il n'y a pas vingt ans que nous l'entendions dire de l'alliance nécessaire et de la parenté qui devait exister entre le catholicisme et le socialisme ? Est-ce inadvertance ou contradiction, et qui donc a raison des journaux d'alors ou des revues d'aujourd'hui ?

Ni les uns ni les autres, répondrai-je avec un éloquent catholique de nos jours. " Le christianisme est fait pour survivre à tous les pouvoirs, tous plus ou moins fragiles, plus ou moins éphémères, quand même ils dureraient quatorze siècles comme a duré la royauté française. Il est ici-bas, non pas pour progresser, pour se transformer, pour marcher avec le genre humain, comme le disent les courtisans de l'orgueilleuse humanité, mais pour montrer la voie, pour tendre la main à cette orgueilleuse, pour la guider, la relever dans cette marche où elle trébuche bien plus souvent qu'elle n'avance.

" Il a été dès son premier jour ce qu'il sera toujours : la vérité toute entière, la vérité infaillible, immuable, incomparable. Les vérités humaines, les vérités relatives et véritables de l'ordre politique et social ne sont rien que par un rayon de sa vie. Mais il ne se laisse pas plus confondre avec elles que le soleil ne se laisse confondre avec ces lumières factices et éphémères qu'il nous est donné d'allumer et d'éteindre au gré de nos besoins et de nos caprices *.

V

" La seconde force vive du catholicisme, déclare enfin M. Taine, est le *mysticisme*. Par Jésus et la Vierge, par la théorie et les sacrements de l'amour, le catholicisme offre un aliment aux imaginations tendres

* M. de Montalembert, lettre citée par l'*Ère Nouvelle*, 26 octobre 1848.

et rêveuses, aux âmes malheureuses ou passionnées. C'est de ce côté-seulement qu'il se développe depuis deux siècles par le culte de la Vierge et du Sacré Cœur, tout récemment par la proclamation du dernier dogme, celui de l'Immaculée Conception... Voilà une poésie féminine et sentimentale. Joignez-y celle du culte; à tous les tourments du siècle, à l'époque des grandes dissolutions de doctrine, ces deux poésies recueillent les esprits découragés, exaltés ou malades *.

C'est ainsi que M. Taine poursuit dans une longue page l'exposé de ce qu'il nomme le mysticisme catholique. Le malheur est précisément qu'il n'y a rien de moins catholique que ce mysticisme hybride qui n'est, selon M. Taine, qu'une foi sans fondement, une espérance sans but, un amour sans objet.

Qu'il y ait deux mysticismes, qu'il y ait un mysticisme faux et de fantaisie qui n'est qu'une poésie et un rêve du cœur, je ne puis le dissimuler; et ce n'est pas un des moindres regrets de la sainte Eglise que de voir ces pauvres esprits qui mettent leurs songeries à la place de la foi et l'imagination au lieu de la raison. Oui, il y a des hommes et surtout beaucoup de femmes qui s'abusent sur ce point. Il y a une piété fade qui dédaigne le pain de la forte doctrine pour se nourrir des vapeurs de la religiosité. Il y a une prédication vouée à toutes les ardeurs d'un sentimentalisme verbeux, dont se fût indignée la science de Bossuet, la raison de Pascal et le bon sens de Bourdaloue. Il y a telle dévotion qui se repaît de visions et qu'il faudrait ramener à vivre du cathéchisme. J'avoue encore que, chez d'autres, le culte a tout envahi; le christianisme de poésie s'est partagé l'empire avec le christianisme de sentiment; ils règnent sur bien des âmes.

“ C'est chez ces pauvres âmes, disait dans un discours Mgr. Mermillod, c'est chez ces pauvres âmes une tristesse pour le cœur, un péril pour la volonté, une mélancolie qui les tourmente. Les spectacles dont ils se repaissent ne rapportent ni bonnes pensées ni sentiments forts. Elles reviennent à leurs devoirs plus découragées, à leurs tentations plus faibles. Elles puisent dans ces contemplations une religiosité, un sentimentalisme qui énerve ou tue les plus nobles facultés. †”

Il tuerait le mysticisme, si le mysticisme n'était, comme le prétend M. Taine, que l'émotion donnée à la fibre sensible; et s'il ne reposait avant tout sur la foi, l'action, le sacrifice. Voilà son fondement dans l'Eglise catholique. Voilà le vrai sens de ce mot si misérablement défiguré dans le siècle. C'était dans ce sens complet qu'au moyen âge

* M. Taine, loc. cit. p. 299.

† Mgr, Mermillod à l'inauguration d'une église catholique à Genève.

la mystique et la dialectique étaient regardées comme sœurs et s'avancèrent ensemble ; la raison servant de guide et tenant le flambeau de la foi, le sentiment la soulevant et prêtant à la raison les ailes de l'amour.

Le mysticisme de M. Taine ne tient pas compte de la foi, mais tient-il davantage compte de l'espérance ? C'est un rêve, dit-il, une aspiration sans but que ces vagues désirs vers l'immortalité ; et, cela supposé, il en déduit que l'espérance étant sans objet, comme sans certitude, n'est pas seulement chose creuse, mais chose douloureuse. C'est là son mysticisme, mais est-ce bien le nôtre ? Il dit bien notre mal, mais il ne dit pas le remède ; il dit bien la soif dont nous sommes consumés, il ne dit pas les sources où nous l'étancherons ; il ne dit pas ces immenses compensations de l'avenir, dont l'entrevue lointaine est déjà le baume et le prix des peines du présent. Voilà pourtant le seul vrai, le seul bon catholicisme. Celui-là ne rêve pas, il espère ; il ne doute pas, il attend ; il sait le sens et le terme de ces nobles instincts qui les sollicitent d'en haut en le faisant souffrir ; mais ce terme sera atteint. Si l'humanité souffre c'est parce qu'elle veut grandir à la hauteur des cieux. Sa maladie, sa fièvre est une fièvre de croissance. L'humanité actuelle c'est cette mère dont le Seigneur dit dans son Evangile qu'elle endure le travail d'un pénible enfantement, mais qui n'aura pas même souvenir de ses douleurs quand elle aura donné naissance à l'homme parfait qui est l'homme céleste. C'est S. Paul qui explique dans ce beau sens général la parole divine : " Toute la création est dans le gémissement jusqu'à ce qu'elle produise en elle le Christ Dieu.

Mais qu'est-ce que " l'homme charnel, " comme disait le même Apôtre, peut comprendre à ces choses ? Lorsque, dans le grossier jargon positiviste, la vie intellectuelle n'est plus que *la vie cérébrale*, ainsi qu'on le va voir, comment les hauts désirs qui réclament le ciel ne seraient-ils pas les rêves d'une imagination exaltée jusqu'au délire ? Aussi bien M. Taine se hâte-il de conclure que ceux-là sont plus heureux qui ne songent à rien de semblable, et jouissent du présent sans souci de cet avenir. Nous sommes donc blessés par le christianisme, nous sommes une race morbide inférieure aux anciens, lesquels étaient plus sages et plus heureux que nous. Voilà leur conclusion. De là dans l'histoire une réaction païenne fort remarquable aujourd'hui et que je veux signaler comme un des signes du temps. Elle nous est venue de l'Allemagne, la jeune France l'a adoptée, et à l'heure qu'il est, cette théorie nouvelle se forme hardiment dans les systèmes de l'école et le chant des poètes.

VI

M. Taine l'expose ainsi :

“ Depuis la chute de la civilisation antique un grand dérangement s'est fait dans la machine humaine. L'équilibre primitif des *racés saines*, tel que l'entretenait la vie gymnastique, a disparu. L'homme est devenu plus sensible, et l'énorme augmentation du bien-être n'a fait qu'accroître son mécontentement, ses exigences et ses prétentions. Plus il a, plus il souhaite ; non-seulement ses désirs dépassent sa puissance, mais encore la vague aspiration de son cœur l'emporte au delà des convoitises de ses sens, des rêves de son imagination et des curiosités de son esprit. C'est l'*au delà* qu'il désire ; et le tumulte fiévreux des capitales, les excitations de la littérature, l'exagération de la vie sédentaire, artificielle et cérébrale, ne font qu'irriter la souffrance de son désir inassouvi. Depuis quatre-vingts ans la musique et la poésie s'emploient à étaler la maladie du siècle ; et l'encombrement des connaissances, la surcharge du travail, l'immensité de l'effort que comporte la science et la démocratie moderne semblent plutôt faits pour exaspérer la plaie que pour la guérir *.”

“ Voyez ces charmantes petites maisons de Pompéï, écrivait M. Renan dans un sentiment pareil, comme cela est gai, achevé... Partout le repos et la joie, partout des images de bonheur et de plaisir ! Or, cela ne nous suffit plus : nous ne concevons plus la vie sans tristesse. Pénétrés que nous sommes de nos idées surnaturelles et de notre soif d'infini, cet art si délimité, cette morale si simple, ce système de vie si bien arrêté de toutes parts nous semble un réalisme borné †.”

“ Que nous manquait-il donc ? se demande M. Quinet également saisi du douloureux contraste. Pourvu que la terre vînt à sourire au lever du soleil, quel besoin avait l'homme d'en demander davantage ? C'est là qu'il avait attaché son âme et ses désirs.... Pour le réveiller sur les roses, il fallut que le christianisme vînt déchaîner en lui une ambition sans limites. Depuis cette heure, il a regardé la terre avec dédain. Les plaisirs mêmes des souverains de l'Olympe lui ont paru indignes de ses convoitises. Ces prodigieuses contradictions dont parle Pascal, sont entrées dans son cœur. Que sont le nectar et l'ambrosie pour celui qui a soif de la vie de l'esprit ? La vallée de Tempé est devenue une vallée de larmes. Par un contrat héroïque, l'homme a conquis l'infini au prix de l'infinie douleur ‡.”

Oui, voilà bien l'état de l'homme depuis le christianisme, et le jour

* M. Taine, *l'Italie et la Vie italienne*, loc. cit.

† M. Renan, *Des Religions de l'antiquité*, *Revue des Deux-Mondes.*, mai, 1853.

‡ M. E. Quinet, *Du Génie des religions*, p. 341.

Du notre Dieu élevé de terre sur une croix, prenant l'humanité entre ses bras sanglants, la retourna avec lui vers les choses éternelles, il lui ouvrit au cœur une brèche que rien de créé ne comblera jamais. Mais si c'est notre tourment, n'est-ce pas notre grandeur ? Au lieu d'être une décadence n'est-ce pas un progrès ? Ah ! sans doute s'il était vrai que l'homme puisse être heureux rien qu'à se couronner des roses d'Anacréon et à se bercer au son de la lyre de Sapho ; si, même du temps de Platon ou de Virgile, il n'avait jamais regardé cet *au delà* qui nous inquiète ; si même du temps d'Horace il ne s'était demandé "comment il se fait que personne n'est content de son sort," je comprends et j'avoue que les sociétés païennes devaient être en effet plus heureuses que les nôtres, qu'elles étaient des races saines trouvant le rassasiement à tous leurs appétits, et n'en ayant aucun qui dépassât le monde.

Mais c'est chose impossible que cette indifférence. Quand même cet infirme état de nature pure eût été celui des hommes dans l'antiquité, il nous en faut un autre. Dieu nous a octroyé la vie surnaturelle, il faut en tenir compte dans l'analyse des âmes et de leurs besoins :

Une grande espérance a traversé la terre,
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Or c'est précisément ce que ne veut point la critique de ces modernes païens. Je me souviens qu'un jour, étant aux Pyrénées, on me fit voir un aigle enfermé dans une cage, à qui ses gardiens avaient crevé les yeux, parce que, à chaque fois qu'il les retournait vers son soleil et ses montagnes, il s'agitait dans de telles convulsions de désespoir qu'il y brisait son aile. On le rendit tranquille en le rendant aveugle. Le moderne naturalisme voudrait bien nous en faire autant, pour nous guérir de ce mysticisme obstiné qui appelle le ciel, et nous accoutumer à notre néant. Il y perdra sa peine. Le mysticisme chrétien vit de foi et d'espérance, et j'ajoute en finissant qu'il s'alimente d'un solide et généreux amour. C'est un amour réel : Dieu n'est-il pas une réalité ? C'est un amour viril qui n'abaisse point, mais relève ; qui n'énerve point, mais retrempe ; qui ne verse pas de vaines larmes, mais marche généreusement au combat, et quelquefois au martyre.

Et qu'est-ce au contraire que M. Taine y a vu ? "Un quiétisme charmant, une séduction de poésie mondaine et coquette, le rêve amollissant, la délicieuse angoisse de l'amour idéal." Il n'a vu de la Vierge que "la dignité infinie répandue sur la personne de Marie, et l'autel où pourront s'épancher délicieusement toutes les délicatesses de l'adoration." Il n'a pas vu la mère de douleur, debout sur le Calvaire dans l'attitude sublime de la victime et du sacrificateur. Il n'a vu

dans le culte du Sacré Cœur de Jésus que "l'étalage de symboles attendrissants et corporels," et il n'a pas voulu voir autour de ce symbole la couronne d'épines, emblème des sacrifices que commande l'amour de Dieu et dont vit ce pauvre monde, comme il vit de ces fluides qui le pénètrent et l'animent sans qu'il les aperçoive. Ah ! que cette critique est ignorante et injuste ! mais qu'elle est ingrate aussi, et que nous serions à plaindre si le bienfait qu'elle méconnaît venait à manquer au monde ! Le jour où le mysticisme vrai, qui est le saint amour, déserterait la terre, il se passerait alors dans le monde moral quelque chose d'analogue à ce qui surviendrait dans le monde physique si le soleil s'éteignait ou s'éloignait de nous. Le globe se refroidirait, le chaos se referait, les ténèbres reprendraient leur empire, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, vertus privées et sociales, conscience, bonté, bonheur, mœurs, lois, institutions, tout cela périrait, et il n'y aurait plus rien qui pût espérer de vivre là où il n'y aurait plus rien de divin à aimer.

VII

Mais, grâces soient à Dieu, tout ce qu'on a dit mort est encore vivant, tout ce qu'on a réputé humain, subordonné, périssable dans l'Eglise, est souverain, divin, et conséquemment immortel. C'est donc bien vainement que l'obligeance de M. Taine conseille au catholicisme, dans l'intérêt de son avenir, "d'atténuer ses rites, de laisser tomber sa métaphysique, de serrer sa hiérarchie administrative et de développer ses doctrines sentimentales." En vain l'exhorte-t-il dans sa bonté touchante à ne plus parler désormais qu'aux gouvernements et aux femmes, à devenir répressif et mystique, à faire des ligues et fonder des *Sacrés-Cœurs*, à être un parti de politiques et d'âmes malades *." Le catholicisme prétend n'avoir que faire de ces paternels conseils. Ce qu'on nomme sa *métaphysique*, son dogme révélé et sa théologie, modifiable dans les formules, demeure dans son fond immuable, comme étant la vérité de Dieu. Ce qu'on a appelé sa forme *monarchique*, c'est-à-dire sa constitution et sa hiérarchie, demeure indépendante afin de demeurer souveraine et immortelle. Enfin le *mysticisme*, dégagé des abus dont l'homme a pu le charger, n'est plus que le règne béni de la foi et de l'espérance dans les âmes d'ici-bas, continué par le règne béatifique de l'amour dans un monde meilleur.

Mais si l'Eglise doit vivre et vivre perpétuellement, ce n'est pas pour les raisons qu'en donne M. Taine. Ce n'est pas parce que : "toujours la difficulté de gouverner des démocraties lui fournira des

* M. Taine, Ibid, p. 300.

partisans, toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues, toujours l'antiquité de la possession lui amènera des fidèles." Ce sont des considérations secondaires que celles-là. L'Eglise vit de vérité, de sainteté et d'espérance : voilà l'éternel aliment que lui demanderont les âmes qui ne consentent pas à expirer de faim.

Que M. Taine se rassure donc sur l'issue de la crise dont il dit qu'est menacée la religion de son baptême. Quoi qu'il pense, le nouveau protestantisme prussien de Schleiermacher et de Bunsen ne prévaudra pas plus contre nous que celui de Luther et de Calvin. Et Macauley qu'il cite a pu dire en effet que " le catholicisme subsistera dans l'Amérique du Nord, par exemple, lorsque des touristes partis de l'Australie viendront, sur les ruines de Paris et de Londres, dessiner les arches démantelées de London-Bridge ou les murs écroulés du Panthéon."

L'abbé LOUIS BAUNARD.

Fin.

HAMLET EN OPÉRA.

Hamlet en opéra ! Si la nature des choses oriait quand on lui fait violence, on eût entendu un cri s'échapper de quelque part. Pourquoi la pensée de mettre Hamlet en musique irrite-t-elle le sens commun ? Il n'est pas sans intérêt de le dire en quelques mots.

La musique est expansive, non pas par accident, mais par nature, et même par essence. Son essence est une expansion. A ce point de vue, elle présente avec les larmes une magnifique ressemblance. La musique est une expansion, un débordement, un transport. Elle participe de la flamme ; elle participe de l'encens, et son poids l'attire au ciel. Elle a l'amour pour caractère et la joie pour patrie. Sa tristesse, qui est quelquefois immense, ne fait pas exception à cette dernière loi.

Les Psaumes de la pénitence peuvent se chanter, parce que la douleur qu'ils expriment se détache sur un immense fond de joie. Leur tristesse implore la joie, la pressent et la produit. Le *Credo* peut se chanter, parce qu'il n'est pas seulement l'exposé d'une doctrine ; il raconte le sujet de la joie ; il proclame la Bonne Nouvelle comme étant une vérité.

Or, qu'est-ce qu'Hamlet ? Hamlet, c'est l'effort de la concentration ; c'est le chef-d'œuvre de la tristesse ; c'est la tristesse qui, au lieu de se hâter vers la joie, se replie sur elle-même, lourde, terne, suffocante et

dévorante. Hamlet, c'est le silence dans ce qu'il a de plus pitoyable ; c'est la dureté du cœur dans ce qu'elle a de plus invinciblement noir. C'est un charbon qui s'éteint, et qui ne veut pas devenir diamant. La parole elle-même abandonne Hamlet pour le livrer sans défense aux cruautés de sa rêverie.

Si cet homme sourd et à peu près muet répugne déjà à la parole, à quel degré sera-t-il incapable de la musique ?

On a dit quelquefois qu'Hamlet est essentiellement homme. On a calomnié l'homme.

Placé entre le ciel et l'enfer, l'homme, dans sa nature ordinaire, dans sa manifestation habituelle, a des ouvertures et des aspirations, des fraîcheurs et des lumières, des jeunesse et des espérances qui aident l'attraction supérieure, et que le poète anglais a durement refusées à son triste héros. Il l'a confiné dans les régions basses, qui semblent profondes parce qu'elles sont étouffées. Hamlet est contraint dans le monde des vivants. Il n'est à l'aise qu'avec les morts. Ses aspirations le conduisent au milieu des tombeaux, non pour prier, mais pour rêver. Essayez par la pensée de le voir à genoux dans les cimetières, qu'il affectionne ; vous essayerez en vain. On ne pourrait le voir que debout, dans l'attitude orgueilleuse d'une stérile interrogation. Cet homme questionne toujours, mais sa question froide reste et doit rester sans réponse. Si l'on pouvait concevoir Hamlet à genoux, on pourrait concevoir le chant sur ses lèvres ; car, en ce cas, sa douleur aspirerait vers une consolation, et son âme irait en haut. Mais parce qu'il est condamné à être toujours debout, Hamlet est condamné à ne pas chanter, et l'arrêt qui le condamne est juste en vérité.

On a écrit des volumes sur Hamlet, des volumes sur Shakespeare ; on a toujours senti que le dernier mot n'était pas dit, et il ne pouvait pas l'être. Cette porte ne pouvait être ouverte que par la clef qui ouvre tout.

Il faut avoir la notion de l'enfer, telle que le christianisme, qui possède les secrets de tous les abîmes, peut seul la donner, pour connaître le vrai nom de Shakespeare.

Tous ses drames ne sont qu'un drame, et l'attrait de l'abîme d'en bas est la force qui met en mouvement ce drame unique et entier. Il reste les débris d'une gigantesque nature ; mais cette nature a perdu ses droits sur la joie et sur la musique.

Où donc irait-il chercher l'harmonie ou les larmes, ce mystifié hautain et sec, autour de qui les morts semblent encore vivants, et les vivants semblent déjà morts ?

Dans sa vie intérieure, il parodie le recueillement ; dans sa vie extérieure, la justice : dans l'une et l'autre, la profondeur. Mais on

ne trompe pas l'œil clairvoyant de l'amour. Hamlet n'a pas de droits sur la musique, et la musique le sait bien, elle qui est faite pour consoler.

Si Hamlet ne chante pas, qui donc chantera dans ce drame ? Sera-ce la reine ? Il ne lui est pas même permis d'y songer. Le repentir peut chanter, mais non pas le remords ! Entre le repentir et le remords, la distance est infinie, car le repentir espère et le remords n'espère pas. Le repentir croit au pardon ; le remords croit à la perte irréparable, et chacun d'eux est entraîné dans la direction qu'il choisit. Celui qui, au lieu de se livrer au repentir, se livre au remords, refuse le pardon à un homme, et cet homme, c'est lui-même. Celui qui refuse un pardon demandé semble livrer son prochain au remords, et celui qui pardonne le livre au repentir.

L'antiquité est avide de remords ; c'est pourquoi elle chantait peu. Le repentir est une mélodie qui célèbre la gloire de Dieu sous la figure de la miséricorde.

Si Hamlet et la reine sont voués au silence, est-ce Orphélia, qui chantera ? Encore moins, s'il est possible. Il ne lui reste pas ce qu'il faut de pureté pour produire une harmonie. Orphélia est froide comme la folie et corrompue comme la tristesse. Si Hamlet était le type du jeune homme, Orphélia serait le type de la jeune fille ; mais c'est le contraire qui est vrai. Le cœur héroïque et le cœur virginal sont ignorés du monde d'en bas ; dans ce drame ténébreux, l'homme est mollassé, et la femme flétrie.

Shakespeare a du goût pour le désespoir et du goût pour l'obscénité. Le désespoir est son travail, l'obscénité son repos. Il se délasse dans l'obscénité qui remplit ses petites scènes, des violences du désespoir qui remplit ses grandes scènes.

Quelques paroles sublimes, quelques scènes profondément humaines sont égarées entre ces deux monstres et vite étouffées par eux.

Parmi les plus irréconciliables ennemis qui soient au monde, il faut citer la musique et la grossièreté. Celle-ci n'a pas figuré dans l'opéra. L'opéra, qui a tant de défauts, n'a jamais été grossier.

Le désespoir et l'obscénité ne se ressemblent pas en apparence, et ne s'appellent pas logiquement ; mais ils s'appellent en fait, parce qu'ils sont deux émanations d'en bas.

Peu d'œuvres, sur cette terre, ont eu autant qu'Hamlet, la puissance d'éveiller l'écho.

Il y a quelque chose de géant et de royal dans la nature de Shakespeare. Mais comme l'orgueilleux d'autrefois, il marche à quatre pattes et son œil est fixé à terre. Or les oiseaux chantent, mais les quadrupèdes ne chantent pas.

ORIGÈNE.

(Voir page 373.)

I

Avec Origène, l'historien de l'école chrétienne d'Alexandrie arrive à l'apogée de son sujet, et peut-être aussi de son talent. Erudition immense, doctrine sûre, critique infallible, exposition large et lucide, toutes les qualités qu'il avait montrées dans ses précédentes études, il les déploie plus pleines dans celle-ci, avec une sympathie qui donne à son style plus de chaleur et d'éloquence. Il est évidemment gagné lui-même avant de nous gagner à son héros. Le grand esprit, le grand cœur, le grand homme qu'était Origène ont exercé sur lui une séduction qui devient communicative sur ses lèvres ou sous sa plume. Dès lors, professeur et auditeurs, *agglutinés* au fascinant personnage, ne s'en pourront séparer jusque dans ses écarts, parce que, là même, si la foi les divise, la bonne foi de l'errant les rapproche encore, et ses talents et ses vertus, qui surnagent toujours chez lui à l'erreur, resserrent l'alliance dans le divorce même.

Voilà le triomphe de la doctrine et de la sympathie. La doctrine, appuyée sur la foi, repousse, avec M. l'abbé Freppel, toutes les fausses idées modernes de tolérance et de modération et ne voit, entre l'erreur et la vérité, aucun accommodement possible; mais la sympathie, éclairée par la critique, discerne les intentions, démêle dans un homme, dans une œuvre, le bien et le mal; et là où l'intention est pure, où le bien domine, si elle condamne encore, elle absout en condamnant.

Quelle différence, en effet, entre l'erreur accidentelle et involontaire, et l'erreur suivie et voulue! entre l'erreur naïvement mise au service du bien, et la vérité hypocritement mise au service du mal! entre ces grandes âmes que l'infirmité humaine a fait errer et tomber quelquefois dans une vie toute consacrée au bien de l'humanité, et ces âmes viles, ces malfaiteurs du genre humain, qui se sont fait arme de tout dans une lutte abominable, même du vrai contre le vrai, même du bien contre le bien! De celles-ci, d'un Celse ou d'un Voltaire, par exemple, la justice, l'intérêt public, la charité même, exigent qu'on mette sur le premier plan la face hideuse, laissant à la miséricorde ou à la pitié le soin d'en corriger l'impression par quelques traits moins répugnants, tandis que de celles-là, notamment d'un Origène, l'honneur commun

de l'espèce, la piété filiale, ordonnent de jeter un voile sur certaines nudités.

Ainsi fait M. l'abbé Freppel, avec un tact et une tendresse admirables ! Certes il ne tait aucun tort réel, aucune erreur formelle d'Origène ; mais si une porte s'ouvre à l'excuse et à l'explication, il s'y précipite content, et il excuse et explique. Il laisse parler les accusateurs, hommes quelquefois de génie et de sainteté ; mais il invite les défenseurs, souvent égaux en talent et en vertu, à plaider la cause de l'homme dont il est le patron plus que le juge. Il invite surtout l'accusé à s'expliquer lui-même ; et en rapprochant, en comparant les passages analogues pris en divers endroits de ses œuvres, il fait ressortir la pureté de sa conduite et l'orthodoxie de sa doctrine. Encore une fois, c'est le triomphe de la critique sympathique.

Mais aussi quel homme qu'Origène ! Elève ou maître, il est l'honneur de l'école d'Alexandrie. Elève, il en est le plus brillant produit ; maître, il en est l'expression la plus haute et la plus complète. En lui, accord parfait du caractère et du talent, de la vie et des œuvres. Fils d'un martyr, à défaut du martyr auquel il aspire, il se fait lui-même, par une interprétation fautive de l'Évangile, martyr de la chasteté ; et, désormais, longtemps laïque, enfin prêtre, il porte toutes les vertus chrétiennes à une perfection que l'imperfection seule de la doctrine a privée de l'auréole de la sainteté. Formé à toutes les connaissances humaines, au sortir presque de l'enfance, il devient bientôt l'homme le plus étonnant peut-être de toute l'histoire des lettres.

A vingt ans, il est le centre intellectuel de la savante cité d'Alexandrie, et bientôt toutes les villes célèbres, Rome, Antioche, les deux Césarée, Athènes, Nicomédie, Bosra, Tyr, se disputent ses enseignements, ou attirent l'infatigable chercheur, l'insatiable érudit, par leurs écoles et leurs bibliothèques. Arrivé à l'âge mûr, il remplit le monde de ses écrits, comme naguère de sa voix. Sept sténographes et sept copistes n'épuisent pas la fécondité de sa parole et de sa plume. Il a plus écrit, disait saint Jérôme, qu'un homme ne saurait lire.

A toutes les séductions de l'orateur et de l'écrivain, qu'on joigne ce que je ne sais quoi d'achevé, comme dit Bossuet, que le malheur ajoute à la vertu, la persécution au mérite, et même cet attrait de moins bon aloi qui est le privilège de certaines erreurs, et l'on comprendra qu'Origène ait attiré sur lui les regards de tous ses contemporains, et que sa mémoire fascine encore la postérité. Oui, certaines erreurs, erreurs toujours renaissantes comme les questions qui en sont l'objet, chassent l'oubli ou ravivent l'étude autour de certains noms. Être toujours, sur quelques points, à l'état de problème, être discuté, attaqué, vaut mieux qu'une admiration incontestée et convenue pour

pour vivre dans le souvenir passionné des hommes. Et n'est ce pas une des raisons pour lesquelles Fénelon sera toujours plus séduisant que Bossuet ?

Voilà l'homme dont M. l'abbé Freppel a entrepris de raconter et de juger la vie et les œuvres. Evidemment, pour éviter l'éblouissement et la confusion, il fallait de l'ordre dans cette vaste étude ; un ordre à la fois chronologique et logique, logique surtout, celui-ci étant particulièrement nécessaire à la juste appréciation des idées.

II

Dans Origène, il y a le professeur, le théologien et le philosophe, il y a l'exégète, il y a l'orateur et le moraliste, et enfin le polémiste et l'apologiste qui dominent tout le reste dans l'admiration de la postérité.

Professeur, il débute, pour vivre, par la grammaire et la littérature profane. Mais Clément, son maître, étant parti pour l'exil, il est, malgré ses dix-huit ans, désigné à l'Evêque Démétrius par l'estime générale ; et l'Evêque lui confie la direction de l'école des cathéchumènes. Il l'organise déjà sur le plan des futurs universités du treizième siècle ; c'est-à-dire qu'il groupe toutes les études profanes autour de la philosophie, donnée elle-même pour introduction à la théorie. Arts, lettres et sciences de la Grèce,—à l'exemple de l'Eglise et de la Providence, qui ne rejettent rien de ce qui peut être conservé, mais améliorent et perfectionnent ce qui en est susceptible,—il s'empare de toutes ces dépouilles du paganisme, de ces dépouilles de l'Egypte, comme il dit, pour les faire servir au triomphe du Verbe incarné. Il en nourrit et en pare l'intelligence et l'imagination de ses élèves, il forme et fortifie leur raison par l'étude des philosophes, dont il leur abandonne tous les livres, à l'exclusion des seuls athées, qu'il juge indignes d'être lus. Ainsi, dès le troisième siècle, il pose et résout déjà la question des classiques, comme nous dirions aujourd'hui, et il tranche au profit de la philosophie la controverse qui s'élève sans cesse autour de cette science aventureuse.

Il croit, comme on a toujours cru dans l'Eglise, que la sophistique seule gagne à la diminution des études philosophiques. Quant aux classiques païens, il faut bien avouer qu'il fournit, par l'exemple des erreurs où ils l'ont entraîné lui-même, un argument à ceux qui les voudraient écarter ou réduire. Il faut bien avouer qu'à l'époque d'Origène, époque encore à demi païenne, ces classiques étaient un trait d'union nécessaire entre les chrétiens et les philosophes qu'on voulait amener à la foi. Il faut avouer enfin qu'il n'y avait pas alors beaucoup d'autres instruments d'études ; mais qu'après tant de chefs-d'œuvre dont la littérature chrétienne s'est depuis enrichie, il convient

de faire entre les uns et les autres une répartition différente, et d'accorder une plus large part aux écrits des Pères dans l'instruction de la jeunesse.

De la philosophie spéculative, Origène passait à la morale ou à la science des devoirs, et, réfutant d'avance nos modernes apôtres de la morale indépendante, il leur donnait le dogme pour principe et pour base. Car, redisons-le, la philosophie n'était pour lui que le portique de la théologie, où aboutissaient tous les exercices du Discalée. Désormais, Ecriture sainte, dogme et morale évangéliques, tels étaient les seuls objets d'études; et si l'on faisait encore appel au savoir purement humain, c'était pour subordonner la nature à la grâce, pour soumettre l'ordre de science à l'ordre de foi, ou pour introduire la spéculation dans la foi elle-même, dont on convoitait l'intelligence en attendant la vision intuitive du ciel.

De l'enseignement profane d'Origène, nous n'avons qu'un souvenir dans les écrits de ses élèves ou de ses historiens; de son enseignement théologique, il nous reste des monuments dans ses ouvrages, encore si nombreux et si variés, quoique le temps n'en ait épargné que la moindre partie.

Ce fut chez lui une aspiration heureuse d'aller, avant de rien écrire, visiter cette Eglise romaine, qu'il appelle "la plus ancienne de toutes," non dans l'ordre des temps, mais ainsi qu'il l'entendait, dans l'ordre de la primauté. A Rome, il prit, sur certains points fondamentaux, leçon d'orthodoxie, et s'il ne s'y instruit pas de manière à se préserver dans la suite de toute erreur, au moins il s'y fortifia assez dans l'amour de l'unité catholique pour se garantir à jamais de toute révolte ou de toute hérésie formelle. Ce voyage d'Origène, venant après tant d'autres témoignages, nous montre dans l'Eglise romaine le centre de gravité du monde chrétien, et dans l'autorité du Pape, une suprématie spirituelle inégalement exercée selon les temps, mais toujours pleine et entière en elle-même.

A Rome, Origène trouva la lutte engagée entre l'orthodoxie chrétienne et les anti-trinitaires précurseurs; d'Anarius, et déjà résolue au profit de l'orthodoxie par les Papes Zéphirin et Calliste. Il s'y affermit lui-même dans la foi au dogme fondamental du christianisme, comme dans son esprit d'obéissance à la Papauté; car, pas plus que saint Hippolyte, il n'est l'auteur ni le complice de ce livre des *Philosophumena* dont le monde savant a retenti en ces dernières années, et dont M. l'abbé Freppel tranche la controverse en quelques leçons nécessairement un peu sèches, mais péremptoires et définitives. Aussi, à peine de retour à Alexandrie, c'est la doctrine romaine sur la Trinité qu'il défend dans ses *Commentaires sur saint Jean*, le premier ouvrage sorti de sa plume.

Dans le quatrième Évangile, en effet, dont, quinze siècles avant nos rationalistes modernes, il a bien vu et bien expliqué le caractère particulier et distinctif, il trouvait exprimé le dogme de la Trinité ; et, sans renoncer au secours des trois autres Évangiles, à l'authenticité desquels son érudition rend un si éclatant témoignage, aussi bien qu'à tous les livres du Nouveau-Testament, c'était par saint Jean qu'il établissait la consubstantialité et la distinction réelle des trois personnes divines. S'il a trop insisté sur la distinction personnelle du Père et du Fils et sur une certaine subordination de l'un à l'autre, il le faut attribuer aux entraînements de la polémique et des adversaires, aux vices d'une terminologie encore indécise et flottante avant Nicée, mais il n'y pas de raison de l'accuser, avec saint Jérôme parmi les anciens, avec Pétau et Huet parmi les modernes, d'un arianisme anticipé.

Moins saine est la doctrine du *Périarchon*, ou livre des *Principes*, qui est pourtant l'ouvrage culminant d'Origène philosophe et théologien. Cet ouvrage, il est vrai, ne nous est venu qu'à travers la version latine de Rufin, version avouée infidèle par le traducteur ; mais par cette version même, dont les tempéraments malheureux ont nui plus que servi à la mémoire d'Origène, et aussi par quelques autres documents, quelques fragments, par exemple, de saint Jérôme qui fournissent un moyen de contrôle, il est permis d'embrasser toutes les doctrines du célèbre cathéchiste.

Dans ce livre,—comme Clément, et bien mieux que Clément dans ses *Stromates*, avec plus d'ordre et d'enchaînement, plus d'élévation et de profondeur,—Origène a voulu donner une philosophie des dogmes, ou une somme théologique embrassant les principes de la foi, suivant les lois fondamentales de la pensée et du raisonnement. " C'est par là, disait très bien M. l'abbé Freppel que ce livre a fait époque dans l'histoire de l'éloquence chrétienne ; malgré ses défauts, il y occupe, relativement aux idées, la même place que la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, par rapport aux faits. D'un côté, c'est une philosophie de l'histoire au point de vue chrétien ; de l'autre, une philosophie des dogmes, éclaircie par le travail de la réflexion. Malheureusement le docteur alexandrin n'a pas déployé, au milieu de ses spéculations, l'esprit de sagesse et la sûreté de coup d'œil que l'Évêque d'Hippone devait porter dans l'analyse du plan divin."

Notons bien, toutefois, qu'à cette magnifique synthèse Origène prétendait donner uniquement pour base l'enseignement de l'Église, et ne construire, en dehors ou au delà des limites fixées par son autorité, que sur le terrain laissé libre aux investigations des hommes ; et encore, sur ces points libres, déclarait-il ne hasarder que de simples opinions, sur lesquelles il hésitait lui-même, bien loin de les imposer à la foi

d'autrui. Néanmoins, ces opinions, parce qu'elles lui étaient personnelles, lui devinrent aussi chères que le dogme avec lequel il les voulait concilier, et même le philosophe platonicien finit par primer le théologien catholique.

Rien n'est fatal comme un faux point de départ, qui jette dans toutes sortes de sentiers perdus. Parti d'une fausse théodicée, ou d'une fausse notion de la toute-puissance et de la bonté divine, Origène est entraîné à soutenir l'éternité de la création et la préexistence des âmes. Ne comprenant pas l'existence et l'activité de Dieu sans exercice, et oubliant l'exercice éternel et infini qu'elles trouvaient dans les processions divines, il affirme sans doute Dieu créateur, car il a toujours repoussé l'éternité de la matière, mais créateur nécessairement, c'est-à-dire éternellement, sinon du monde actuel, au moins d'une infinité de mondes antérieurs; et, comme M. Cousin l'a fait de nos jours, à la toute-puissance il sacrifie la liberté, et tombe, malgré lui, dans une sorte de panthéisme.

Ne comprenant pas davantage la bonté divine sans l'égalité des créatures, il est amené à soutenir l'égalité primitive de toutes les créatures raisonnables, et à chercher la cause de leur inégalité actuelle dans leur libre mouvement, d'où il conclut à leur préexistence dans un monde antérieur, à des épreuves successives, fixées pour les démons et les anges, pendantes encore pour les âmes humaines; c'est-à-dire qu'il se jette, sur les traces de Platon, dans une théorie aussi contraire aux saines notions de la philosophie qu'aux dogmes de la révélation, notamment au dogme du péché originel, qu'il s'efforce en vain de concilier avec elle, et au dogme de la rédemption, non moins incompatible avec l'idée de la préexistence nécessairement appliqué à l'âme de Jésus-Christ.

Cette même idée altère chez lui les rapports de la liberté et de la grâce, dont il maintient et détruit tour à tour la portée catholique; — le dogme de la résurrection de la chair, qu'il affirme avec sa foi, qu'il attaque avec sa philosophie, en insinuant l'anéantissement final de toute nature corporelle; — le dogme de l'éternité des récompenses et des peines, qu'il confesse par intervalle, qu'il réduit ensuite à une alternative éternelle de rechutes et de conversions, forcé qu'il est de donner aux épreuves antérieures à cette vie des correspondantes dans des épreuves postérieures, et qu'il cherche vainement à sauvegarder par une contradiction, en supposant une restauration finale, un rétablissement complet de toutes les créatures raisonnables dans leur état primitif.

III

Dans toutes ces théories, les gens un peu au courant de la pensée

contemporaine auront reconnu et cru relire un livre naguère trop célèbre, *Terre et Ciel*, de feu Jean Reynaud, si bien réfuté par Mgr. l'Evêque de Poitiers et par M. Martin, le savant doyen de la Faculté de Rennes. Sur cette vieille défroque, meilleure encore et plus solide que le vêtement d'emprunt, jetez le manteau à la mode de la cosmogonie, de l'astronomie, de la science, et vous aurez tout Jean Reynaud, dont pas une idée qui n'ait été prise à Origène, et réfutée d'avance par tous ceux qui s'élevèrent contre le docteur alexandrin. *Nil sub sole novum !*

De même, lorsque naguère, à propos d'un autre livre plus fameux encore, la *Vie de Jésus*, de M. Renan, nos Evêques renvoyaient à Origène et à Celse, ils faisaient sourire d'une orgueilleuse pitié tous les servants ignares de la science moderne, et pourtant ils renvoyaient à la source véritable de toute erreur et de toute réfutation dans la polémique soulevée autour de ce livre. Est-ce à Renan, est-ce à Celse, qu'Origène a dit : " Ne prends pas ton imagination pour la règle de la vérité, et ne mets pas en pièces les quatre Evangiles, pour t'en fabriquer un cinquième avec les seuls débris que la passion et l'intérêt te portent à épargner ? " C'est à Celse qu'Origène parlait ainsi, mais ce pourrait être aussi bien à M. Renan.

On nous parle d'exégèse comme d'une science toute nouvelle quinze ou seize cents ans après Origène, l'auteur des *Hexaples*, l'interprète de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, auxquels un pareil homme, plus versé qu'aucun de nos exégètes modernes dans des langues qui étaient les siennes ou celles de ses contemporains, vivant sur les lieux mêmes, au sein d'une tradition encore vivante, donne par son témoignage une si irréfragable autorité ; autorité rendue plus forte encore par les défauts mêmes de son exégèse, dont la tendance trop allégorique, dont le mysticisme et l'idéalisme exagérés diminuaient la part de l'élément historique et des réalités sensibles dans l'Ecriture.

Si donc avec un pareil système, faux au point de vue littéraire aussi bien que théologique, surtout appliqué aux langues orientales, voilant déjà trop la réalité sous la figure, Origène a maintenu tout l'ensemble de l'histoire et de la croyance chrétiennes, comment nos modernes exégètes viendront-ils à bout de le renverser avec leurs absurdes interprétations mystiques ou leurs fades pastorales ?

Oui, malgré tout, Origène exégète, Origène orateur et moraliste a laissé debout, dans son enseignement, tout le dogme, toute la morale du christianisme, et rationalistes et protestants ne sauraient abuser de son spiritualisme au point de ne pas voir en lui un témoin irrécusable de la tradition constante de l'Eglise sur la prière, sur la justification et sur les sacrements.

La valeur toujours actuelle d'Origène est plus évidente encore dans son *Traité contre Celse*, réfutation du *Discours véritable*, dont le philosophe païen avait fait en quelque sorte l'encyclopédie de toutes les objections possibles contre la religion chrétienne. Oui, si tout l'anti-christianisme est dans Voltaire, fond et forme, est dans Celse, et, par conséquent, toute réfutation du voltairianisme et de l'incrédulité de tous les temps est dans Origène, qui a si bien réfuté le *Discours véritable*. Sur les rapports de la polémique de Celse et de Voltaire, je n'ai rien à apprendre aux abonnés de l'*Univers*, qui ont lu textuellement, il y a quelques semaines, le savant et piquant parallèle qu'en a fait M. l'abbé Freppel.

Quant au *Traité contre Celse*, c'est non-seulement la plus savante défense du christianisme dans les trois premiers siècles ; c'est encore un arsenal où les apologistes de tous les âges trouveront des armes à opposer aux armes dès longtemps émoussées et rouillées que l'incrédulité s'efforce en vain d'aiguiser et de fournir. Sans négliger le côté juridique du débat qui avait tant préoccupé ses devanciers ; — côté, du reste, toujours vivant, car le rationaliste a toujours poussé l'Empire contre l'Eglise, — Origène s'est porté de préférence sur le terrain plus immuable des idées et des doctrines. En le voyant défendre le caractère historique du christianisme, la valeur démonstrative des faits surnaturels, prophéties et miracles, la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, sa doctrine et sa morale, on peut, remarque très bien M. l'abbé Freppel, se croire un instant transporté au milieu de nos discussions contemporaines. Lutte éternelle dont l'Eglise sera toujours victorieuse ! Chaque apologiste se passe en quelque sorte la parole du Sauveur et répète, à la foi consolée et raffermie : *Confidite, ego vici mundum !*

C'est ainsi que tout, dans l'ordre de la Providence, tourne au bien de l'Eglise, ses adversaires comme ses défenseurs, et que les erreurs mêmes de ceux-ci y servent encore, en montrant combien est nécessaire une autorité divinement établie pour veiller à la conservation de la vérité. Sans cette autorité divine, un Tertullien ou un Origène auraient été plus dangereux à la doctrine chrétienne qu'un Celse ou qu'un Porphyre. Qu'on ne nous parle plus des entraves mises par l'Eglise au libre vol du génie, et des bornes opposées par elle aux conquêtes de la science ! Elle n'arrête aucune spéculation vraie, aucune découverte fondée sur la réalité des choses, et ne met un frein qu'à l'illusion et à l'erreur. Qu'eût donc perdu Origène en ne s'écartant pas de son enseignement doctrinal ? Uniquement des théories aussi antiphilosophiques qu'antichrétiennes. Et, au contraire, que n'eût-il pas gagné en élan et en doctrine, s'il se fût attaché davantage à cette

force, s'il eût suivi plus fidèlement cette lumière ! Tout ce qu'il paraît avoir gagné en dehors de l'Église est perdu pour sa gloire, et aussi pour le trésor de la vérité, héritage commun de l'intelligence humaine.

Voilà le fruit de l'étude savante et critique des Pères. On ne saurait trop pousser à cette étude tous les esprits sérieux, ecclésiastiques ou laïques. Nul, plus que M. l'abbé Freppel, n'aura contribué à les ramener à cette source féconde de foi, de philosophie et d'éloquence. Après cet admirable travail sur Origène, le voilà bien préparé à comprendre et à expliquer des merveilles plus grandes encore. Il peut entrer de pied ferme dans l'âge d'or de l'éloquence chrétienne, et aborder les Jérôme et les Augustin, les Basile et les Chrysostôme.

U. MAYNARD.

[FIN.]

DISCOURS DE M. PRÉVOST-PARADOL.

Messieurs,

C'est le plus souvent en beaux vers que l'Académie française paye son tribut annuel à cette grande réunion de l'Institut, et cette séance même nous remettrait en mémoire la plus récente de nos pertes, si tant d'autres raisons ne nous défendaient d'ailleurs de l'oublier. Nous sommes tous tentés de chercher aujourd'hui des yeux ce spirituel confrère qui portait avec tant de vigueur le poids de sa longue vieillesse, si toutefois l'on peut appeler vieillesse le seul affaissement de notre enveloppe mortelle, lorsque l'esprit qui l'habite a conservé non-seulement l'activité et l'énergie de l'âge mûr, mais encore les vives passions et les charmantes illusions qui nous soutiennent au début de la vie.

Certes, M. Viennet ne nous eût point refusé, cette année, quelques-unes de ces fables qui ne prétendaient point sans doute égaler la poésie naïve et touchante ni la grâce intime du plus décourageant des modèles, mais auxquelles ne manquait pas du moins l'attrait d'une vivacité piquante, d'une malice ingénieuse et d'un tour vraiment français. Vous savez avec quelle honnêteté consciencieuse notre regrettable confrère a été mêlé en son temps aux luttes de la politique, et tout le monde sait mieux encore avec quelle passion il a, jusqu'à son dernier

jour, aimé et cultivé les lettres. C'est donc nous occuper de lui, en quelque sorte, et lui rendre un indirect hommage, que de nous demander s'il est vrai, comme on l'entend soutenir quelquefois de nos jours, que le développement de la politique soit contraire à la prospérité des lettres, et s'il faut chercher, en effet, dans cet envahissement de la politique la cause de la décadence littéraire qui se verrait, dit on, parmi nous.

Et d'abord, cette décadence est-elle si marquée qu'elle soit incontestable ? Question délicate, à laquelle il n'est pas aisé de répondre, car c'est juger d'un seul coup bien des œuvres et bien des hommes. Si pourtant je jette les yeux sur cet Institut, si je compte et si je pèse les noms qui l'honorent, il ne me semble point que, dans la première moitié de ce siècle, l'esprit français soit en perte, ni que la nation ait laissé sans accroissement sa gloire littéraire, ce noble héritage qui, plus inviolable que notre grandeur matérielle, est à l'abri de tout caprice du sort ; car, si nous pouvons malheureusement cesser d'y ajouter, aucune faute du moins n'est capable de nous le ravir.

Cet héritage s'est accru pendant la première moitié de ce siècle, surtout pendant les dernières années de la Restauration et les premières années du gouvernement de Juillet, et l'on ne peut certainement prétendre que la politique faisait alors silence pour venir en aide aux lettres. Si, d'autre part, on veut chercher plus près de nous des signes plus visibles de cet affaiblissement littéraire et s'en tenir aux vingt dernières années, comment éviter alors de reconnaître que c'est précisément pendant le silence de la politique que cette langueur des lettres aurait commencé ? Ce silence a-t-il été fécond ? La politique s'était retirée et avait laissé la place vide ; cette place, qui l'a prise ? Est-ce la passion des lettres ? Non, certes. Nous savons tous, messieurs, quelles passions moins hautes et moins pures se sont aussitôt donné carrière.

Comment expliquerait-on d'ailleurs cet antagonisme entre la politique et les lettres ? Il suffit d'un peu de réflexion pour voir qu'il existe, au contraire, entre la politique et les lettres un échange perpétuel et inévitable de secours et de services. La politique, qui est, après tout, l'art de n'employer que la moindre force nécessaire pour la conduite des affaires humaines, et d'agir sur la volonté par la puissance de la raison, n'est-elle pas amenée à emprunter sans cesse à l'art de parler et d'écrire les moyens de persuader, qui sont tous du ressort des lettres ? Et, par un juste retour, elle a enrichi le domaine des lettres de quelques-unes des plus grandes œuvres qui aient encore honoré l'esprit humain.

Ne relèvent-elles pas de la politique, les œuvres des philosophes qui

ont écrit sur les tendances des sociétés humaines et sur l'organisation des Etats ? Quel appauvrissement pour les lettres si vous en retranchez tant de méditations profondes et de démonstrations éloquentes ! La perte d'une partie des œuvres d'Aristote n'est-elle pas un deuil pour les lettres aussi bien que pour la science du gouvernement ? Platon renonce-t-il au charme élevé de sa parole quand il traite de la *République* et des *Lois*, et les conseils que Xénophon prête à Socrate, causant avec un jeune ambitieux, ont-ils moins de grâce et d'esprit que le reste de ses dialogues ? Quelle fête a été pour les amis des lettres la restitution de ce traité de Cicéron sur la *République*, qui a trouvé aussitôt dans notre pays et dans cet Institut un interprète digne de ce grand sujet et de ce grand homme ! Si nous considérons des temps plus rapprochés de nous, plus d'un nom illustre viendrait sur nos lèvres.

Les lettres françaises comptent à bon droit parmi leurs trésors la profonde justesse et le vif éclat de l'*Esprit des lois*. Plus près de nous encore, un des membres les plus regrettés de l'Académie a tracé de la démocratie américaine un tableau dont nous avons pu apprécier plus tard la fidélité frappante, et qui contenait en partie, mais en partie seulement, notre propre histoire. Ces grandes études sur les Etats, messieurs, appartiennent aux lettres au même titre que les plus belles pages d'un Buffon ou d'un Cuvier sur la nature. Et si l'on peut atteindre les plus hauts sommets de la gloire littéraire en comprenant et en écrivant, avec une éloquente clarté, les révolutions physiques de notre demeure terrestre, une gloire non moins élevée est promise à qui sait comprendre et décrire le spectacle plus agité encore, plus instructif et plus émouvant pour notre âme, de l'homme vivant en société, créant des lois et cherchant la justice.

L'histoire, qui est une des plus riches provinces de la république des lettres, ne doit-elle pas à la politique ses inspirations les plus heureuses et les succès les plus durables ? C'est en vain qu'on a parfois interdit à l'historien d'écrire pour prouver, et qu'on a voulu pousser son impartialité jusqu'à l'indifférence. La nature de l'esprit humain se refuse à cette mutilation volontaire, et les plus belles œuvres de l'histoire sont celles où le goût de la vérité subsiste à côté d'une passion noble. Hérodote a écrit pour célébrer la gloire de la race hellénique et la défaite des Barbares, Thucydide pour flétrir les ambitieux qui ont déchiré la Grèce, et les démagogues qui l'ont perdue, Tite-Live pour perpétuer la grandeur de Rome, et Tacite pour relever la dignité du genre humain.

On a souvent comparé de tels écrits à des monuments de bronze ; oui, c'est un bronze qui a passé par la flamme, car sa beauté et sa durée lui viennent de ce feu puissant qui est caché dans l'âme humaine

et qu'une émotion forte en fait jaillir. De nos jours même, messieurs, si vous avez couronné comme l'œuvre la plus éminente de notre littérature contemporaine une vaste et savante composition d'histoire, est-ce seulement à l'importance du sujet, à l'art simple de ce grand récit, à la clarté transparente du langage qu'il faut attribuer votre choix unanime ? Vous avez, en outre, été touchés de voir se dégager de la conclusion de cet éloquent ouvrage deux sentiments politiques qui en sont pour ainsi dire la morale, et qu'il doit contribuer à répandre : la passion de la grandeur française et l'amour éclairé de la liberté.

Mais la politique ne peut se contenter d'inspirer des traités théoriques sur l'art du gouvernement, et d'ennoblir l'histoire en lui donnant un but élevé ; elle a besoin de moyens plus directs pour agir sur les esprits, et ces moyens, loin d'être contraires ou seulement étrangers aux lettres, constituent deux genres de littérature, dont l'un est aussi ancien que les sociétés humaines, et dont l'autre, plus récent, s'est fait une place considérable dans le moderne. Le premier de ces moyens d'action est l'éloquence délibérative ; le second s'appelle d'un mot nouveau comme la chose qu'il représente, le journalisme. Vous me reprocheriez avec raison d'insister inutilement sur les œuvres immortelles dont l'éloquence politique, depuis que le genre humain en recueille les traces, a enrichi la littérature.

Certes les hommes ont délibéré avant d'écrire, et de même qu'un poète anglais a dit en vers touchants qu'un cimetière de campagne peut bien contenir un Cromwell resté inconnu et innocent, plus d'un Démosthène ignoré a dû emporter par l'éloquence, au sein de quelque forêt ou au bord de quelque fleuve, les déterminations de nos sauvages aïeux. Mais, pour nous en tenir à deux ou trois grands noms que ce genre de gloire a inscrits pour jamais dans les annales humaines, quelle place tiennent dans l'histoire des lettres un Périclès, un Démosthène, un Cicéron ! On dit encore le siècle de Périclès, tant a été profonde la trace de cet homme qui, sans autorité légale, sans soldats, sans titre, sans magistrature même, gouvernant uniquement et presque absolument au moyen de la parole, par une sorte de confusion admirable entre la raison éloquente et le pouvoir qui était bien digne de la cité de Minerve.

Cependant le nom de Démosthène brille peut-être, dans l'histoire commune de la politique et des lettres, d'un éclat plus vif encore ; car le malheur achève la gloire, et quoi de plus difficile d'ailleurs que d'arracher à une nation défaillante et menacée ce suprême effort qui lui permet du moins de mourir avec bonheur ? Certes, Démosthène était irréfutable, même au point de vue de la froide raison, car mieux vaut cent fois tenter la fortune, bien qu'avec des armes inégales, quand

l'inaction a les mêmes conséquences que la défaite et ne conduit pas vers une perte moins assurée ; mais c'est là une de ces vérités dures que le comble de l'art et du génie est de faire accepter par la foule, et Démosthène, qui a élevé de la sorte un peuple expirant au-dessus de lui-même, a mérité ainsi de devenir parmi les hommes le symbole vivant de l'éloquence.

C'est pour des raisons assez semblables que le nom de Cicéron a grandi d'âge en âge, et sa défaite, après tant de chefs-d'œuvres oratoires, rehausse encore sa renommée. Plus le monde vieillira, et plus la sympathie des honnêtes gens et des hommes éclairés sera vive pour ce grand et bon citoyen qui, après avoir châtié Catilina et lutté contre César, est tombé sous le vil accord d'Antoine et d'Octave. Je m'arrête, messieurs, car si j'allais chercher plus près de nous des exemples de cette union de la politique et des lettres dans l'éloquence j'en rencontrerais de si récents, ou, pour mieux dire, de si actuels, que le devoir de louer les présents autant qu'ils le méritent gênerait ma parole et reculerait les bornes déjà trop éloignées de ce discours.

Il est de la nature du journalisme de susciter plus de griefs et de créer plus de ressentiments que l'éloquence délibérative ; mais quand on a cité le glorieux pseudonyme de Junius, les noms de Swift et de Bolingbroke en Angleterre, et chez nous les noms de Châteaubriand et de Benjamin Constant, sans ajouter d'autres noms présents à toutes les mémoires, il est bien difficile de constater que ce soit un genre de littérature qui a, comme tous les genres, ses règles, ses modèles et ses chefs-d'œuvre même, bien qu'en général la durée leur fasse défaut. C'est qu'un journal, comme le mot l'indique, est surtout la chose du jour, et vise à produire un effet immédiat plutôt qu'à laisser un long souvenir.

Néanmoins, messieurs, je demande avec quelque confiance à quiconque s'est jamais mêlé d'écrire, si ce sont de médiocres qualités que la clarté, la concision et la force, et ce sont là les vraies conditions du journalisme. Si vous ajoutez à ces qualités littéraires la belle condition que Caton imposait à l'orateur en l'appelant *vir bonus dicendi peritus*, et si vous supposez que le publiciste est intègre, de bonne foi, indépendant à l'égard du pouvoir, ferme contre les passions injustes, et dédaigneux d'une popularité trop facile, n'aurez-vous point porté assez haut cet art indispensable aux sociétés modernes pour lui donner pleinement droit de cité dans les régions élevées de la littérature ? Mais, dira-t-on, ces conditions sont rarement atteintes. Soit ; mais dans combien d'autres genres littéraires la plupart de ceux qui les suivent ne restent-ils pas au-dessous des sévères conditions de leur art ?

L'éloquence du barreau, par exemple, est justement honorée, et

compte dans cet Institut d'illustres représentants ; quoi de pire cependant qu'un mauvais avocat ; j'entends un avocat devenu indifférent au juste et à l'injuste, prêt pour toutes les causes, parlant sans embarras contre l'évidence et capable de tout contre la saine raison et le bon droit ? Cette honteuse corruption d'un des plus nobles emplois de la parole humaine fait-elle déchoir le barreau dans l'estime publique, et porte-t-elle atteinte à l'éclat de ce grand art ? En aucune manière, et c'est juste. Il est vrai que le journalisme est plus entouré de la foule, que sa voix est plus retentissante, si bien qu'un mauvais journaliste attire plus d'attention et fait plus de bruit que cent mauvais avocats.

Mais, si le scandale est grand, il est court ; toutes ces feuilles à peine noircies, sont emportées par le fleuve du temps comme une écume légère : rarement il en surnage quelques-unes qui réveillent quelque grand souvenir ; le mauvais, le médiocre même, s'écoulent avec une incroyable vitesse, le bon ne leur survit guère, l'excellent seul est à peine compté.

C'est cependant cette multiplicité et cette brièveté des œuvres du journalisme qui servent quelquefois d'argument pour soutenir que, de ce côté du moins, la politique a fait tort à la littérature. Veut-on dire par là que ceux qui écrivent dans les journaux auraient sans les journaux fait de bons vers, de bons romans, de bonnes comédies ? Le journalisme est bien innocent de ces détournements intellectuels dont on l'accuse ; il séduit, il est vrai, par sa facilité apparente, des jeunes gens qui peut-être auraient fait de mauvais vers, de mauvaises comédies ou de mauvais romans, et qui, neuf fois sur dix, les font tout de même ; mais il n'a étouffé chez personne le grand instinct qui donne l'art d'écrire, et il amortit encore moins le mouvement intérieur qui pousse toujours à produire ceux que la nature a doués d'une fécondité véritable.

Est-ce aujourd'hui la foule qui manque dans les voix littéraires autres que le journalisme ? Ne se fabrique-t-il pas chaque année, en dehors des journaux, une quantité raisonnable de prose et de vers ? Mais le génie n'y est pas, s'écrie-t-on. D'accord, mais à qui la faute ? Est-ce les journaux qui l'accaparent ? On y verrait alors le génie déborder. Ils ne méritent pas, hélas ! un si beau reproche.

Notre confrère M. Viennet aurait pu nous compter, sur cette querelle des divers genres de littérature, s'accusant mutuellement de leur stérilité quelque jolie fable. Il nous aurait montré, par exemple, plusieurs ruisseaux appauvris coulant péniblement à travers la campagne et se reprochant l'un à l'autre d'avoir causé leur indigence.— Qui m'a pris mon eau ? dirait celui-ci ; n'est-ce pas mon voisin !— Parlez pour vous, répondrait l'autre : vous me dérobez la mienne. Et

la querelle pourrait durer jusqu'à ce que la source élevée de laquelle tous découlent prit la parole à son tour, pour leur apprendre qu'une main toute-puissante a réduit pour un temps et pour tous le flot mystérieux qui les nourrit.

De toute manière, ce n'est point porter remède à cette stérilité passagère que d'exhorter les lettres à se séparer de la politique, à laquelle les unit, comme on le voit aisément, une antique et féconde alliance, et les écrivains suivraient un conseil funeste s'ils aimaient, comme on le dit quelquefois, les lettres pour elles-mêmes. Le culte de l'art a été en tout temps le chemin de l'afféterie, de la subtilité prétentieuse et de la médiocrité. Les Muses sont femmes, dit-on ; c'est pourquoi elles veulent quelque fierté chez ceux qui les aiment, et passer sa vie à leurs genoux n'est pas le seul moyen de leur plaire.

Elles ne refusent pas tout, sans doute, à l'importunité du suppliant obstiné qui les implore, mais leurs faveurs les plus précieuses sont réservées au mortel courageux qui, en allant à son travail, les salue avec un mâle amour, qui, sans rester en contemplation devant elles, songe à leur beauté au milieu des combats de la vie, qui les prend en esprit pour compagnes de ses fatigues, pour témoins de ses efforts, pour consolatrices de ses épreuves, et qui leur apporte enfin, comme un tribut digne d'elles, de grandes pensées et de généreuses espérances ; voilà ceux d'entre nous qu'elles accueillent le plus souvent d'un divin sourire, qu'elles font passer brusquement à travers la foule banale de leurs adorateurs ordinaires, et que leur juste caprice revêt d'immortalité.

RAPPORT DE M. VILLEMEN.

Messieurs,

Le nombre accru sans cesse des ouvrages adressés à ces concours leurs mérites très divers de forme et d'influence, rendent chaque jour plus laborieux l'impartial jugement qui nous est demandé. Il ne suffit pas, tantôt de s'abstenir de questions trop spéciales et réservées à la science, tantôt de ne pas chercher les questions populaires, quand elles sembleraient trop polémiques. Sur le terrain de la philosophie et de l'histoire, partout se rencontrent de difficiles problèmes ; le secours viendra de la fidélité à maintenir le caractère de ses prix, à honorer, avant tout, la vérité bien étudiée et l'art bien conçu, la vérité dans les idées et dans le langage.

C'est ainsi que, parmi tant de recherches, de résumés et d'essais, dont

le nombre ne permet pas l'analyse, notre choix, sans être dominé par une œuvre éminente, a dû se fixer sur différents écrits d'intérêts élevés, d'enseignement salutaire et de saine littérature.

L'Académie nomme d'abord les travaux dont elle rapproche les titres. L'un est un livre de savoir et de goût, une peinture de la vie et de l'art dans le moyen âge, un fragment d'histoire et une biographie, sous une forte étude et une sincère émotion, Pétrarque, par Mézières, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

En conservant à la pensée de Pétrarque le platonisme qui en est le drame et la poésie, l'historien y joint les débris du passé et les illusions du temps, Rome et Rienzi. Il suit le réveil du génie et l'imitation renaissante de l'antiquité ; il aime et décrit le caractère moral de celui dont il sent l'inspiration poétique.

Son portrait de Pétrarque est une exhortation à la pureté d'âme, comme au plus parfait idéal. La variété des récits, les caractères mis en scène, les exemples de courage, de bonté, de vertu, d'amitié, la passion des lettres, le zèle de la patrie italienne, intéressent partout le lecteur que soutient le talent de l'écrivain.

Près de ce livre auquel est décerné un prix de 2,000 francs, se place, pour un prix semblable, un travail hautement instructif dans sa brièveté, *les Grandes Epoques de la France*, par MM. Hubault, professeur d'histoire au Lycée Louis le Grand, et Marguerin, directeur de l'École municipale Turgot. C'est un exercice de mémoire intelligente, de raison et de sentiment national, offert aux jeunes esprits. C'est l'histoire enseignée sous ses meilleurs noms, le pays montré par ses monuments, l'homme vu dans les grands hommes, et la nation signalée par quelques traits distinctifs de sa race. Sous cette forme, le travail a paru bien ordonné et vivement écrit, rappelant les souvenirs partis de rangs divers, et, près de la gloire et de la puissance de quelques hommes, attestant la part des institutions, des croyances, et le progrès ou les révolutions de mœurs publiques.

L'étude d'un tel livre est une leçon vivante. Elle instruit de bonne heure à s'honorer de sa patrie ; elle donne l'émulation de la bien servir. Elle la regarde, à travers les âges, grandissant par la durée et se retrouvant plus forte, après des malheurs et même après des fautes.

Une distinction du même ordre est attribuée à la traduction de saint Jean Chrysostôme, par M. l'abbé Bareille. En choisissant, dans ce savant travail inachevé, le volume des *Homélies* sur la sédition et l'amnistie d'Antioche, l'Académie croit justement honorer l'étude d'une grande tradition d'éloquence et d'humanité.

Un autre grand nom et les recherches qu'il excite attireraient aussi nos suffrages. C'est l'*Histoire de Descartes avant 1637*, et l'analyse du

Discours sur la méthode, par M. Millet, professeur de philosophie au lycée impérial de Montferrand.

Cette éducation du génie par la science mathématique et par les voyages, cet esprit de découverte accru par la solitude et la méditation, c'était là sans doute un exemple à reproduire et à démontrer pour notre temps. Le labeur de Descartes n'était pas moins instructif que ses créations. Par là, le nouveau biographe atteint aux racines de la philosophie cartésienne. Dans le géomètre inventeur, dans le physicien, il trouve le spiritualiste sublime ; et l'esprit d'observation ne lui paraît nulle part plus nécessaire et plus applicable que dans l'étude des vérités immatérielles.

La foi en Dieu est, pour lui, la preuve de la raison humaine. Il n'est besoin de dire combien ce spiritualisme primordial redevenu avec Descartes le principe même de l'observation, et, pour ainsi dire l'œil de la pensée abstraite, peut agir sur les doctrines de nos jours. Cela même recommandait l'ouvrage à notre choix pour un prix, comme les précédents.

Récompense égale pour des *Essais sur le droit public et privé de la république d'Athènes*, par Georges Perrot, ancien élève de l'École française d'Athènes. Ce n'est pas une étude complète, mais c'est une œuvre de talent. Le droit civil athénien n'est pas encore traité ; mais l'originalité du génie athénien est d'abord saisie. Ce merveilleux emploi de la pensée dans quelques milliers d'hommes libres donnant de si grands modèles, dans la guerre, la politique, l'éloquence, les arts, cette douceur du peuple athénien, cet ascendant de Périclès, ces orateurs ministres du peuple et ministres parfois assez durables, cet Aréopage respecté d'une telle démocratie, ce sont des traits à recueillir pour l'histoire du monde. Bien des contradictions et des fautes s'y mêlent, et le nouvel historien ne les épargne point. Il explique, il décrit, il admire bien Athènes ; il ne la propose ni ne l'espère en exemple.

Après de telles études, on peut placer, même dans des récits fort simples, les souvenirs d'une autre époque. La charité a eu ses grandeurs, comme la liberté démocratique. Montrer ce qu'elle fut au dix-septième siècle, à côté des pompes de la cour, c'est le livre : *Madame de Beauharnais de Miramion*, par M. Alfred Bonneau.

Ce livre, qui offre le début d'un roman, fait d'une jeune femme, veuve et mère, un appui et un modèle de la vie monastique, une bienfaitrice des hôpitaux, une fondatrice d'œuvres partout secourables, un ministre de bienfaisance publique, pendant les malheurs d'un grand règne et dans une longue vie. On ne peut résumer tant de sacrifices au devoir, tant de vertus pratiques et d'inventions charitables ; mais il faut admirer, dans l'éclat d'un siècle, ce génie de la bonté qui inspirait une femme et lui donnait tant de puissance. Une médaille de 1,500 francs est attribuée à l'auteur de cette biographie, que lira le public.

D'autres études, qui touchent aux mêmes influences, dictaient à M. Alfred Nettement ce qu'il appelle *Seconde Education des Filles*, et ramenaient sous ses yeux bien des images du dix-septième siècle et du siècle suivant : le caractère polémique du talent n'en diminue pas l'intérêt, et on remarquera dans cet écrit une critique habile de Rousseau et d'heureux souvenirs de Saint-Cyr, à toutes les époques. Une médaille comme la précédente est offerte à l'auteur.

Une autre est réservée à la biographie de Bernard Palissy, de l'ouvrier inventeur qui parvint à la fabrication de l'email. Cette vie de bon exemple, cette vie de travail et de souffrances trouvant, à force d'épreuves, une matière nouvelle, et la faisant servir à des œuvres d'un art plus parfait, cette puissance de découverte qui dans le fourreau du pauvre artisan lui fit surprendre quelques vérités premières de la géologie, comme son esprit inculte, en s'exprimant, rencontrait l'éloquence, rien n'était meilleur à raconter, près de la statue qu'une ville de France élève à la mémoire de Palissy.

Persécuté dans les troubles religieux, sauvé pour son art, praticien de la science dans les conférences populaires à Paris, puis mort à la Bastille, son nom représente une forme de génie à part dans le savant du seizième siècle. Peintre vrai, malgré quelques longueurs, son historien, M. Audiat, professeur au même lieu, recevra notre médaille littéraire près de la statue de Palissy.

Une égale distinction s'attache aux vers heureux et naturels de M. André Theuriet, sous le titre : *Chemin des bois, poésie et poèmes*. L'auteur, encore nouveau dans les lettres, a trouvé, pour les souvenirs de la forêt et de la vie rustique, pour le travail du bucheron et du laboureur, cette force de sentiment qui donne à la pureté du langage l'expression et le charme.

L'Académie cette fois vient de désigner beaucoup d'ouvrages comme utiles aux mœurs. Elle ne nomme pas cependant tous ceux qu'elle avait distingués. C'est un regret fréquent pour elle.

Dans le précédent concours, un écrit de M. de Poncins, les *Cahiers de 89*, original par les recherches, élevé par les vues, avait inspiré la plus sérieuse estime, sans obtenir de prix littéraire. Cette année, il n'appartient plus à l'examen. Mais il reste dans le souvenir, comme un écho de la pensée publique. C'est devant cette pensée que notre étude va se reporter sur les prix spéciaux d'histoire, que nous avons à juger, et d'abord sur le grand prix fondé par le baron Gobert, et déjà décerné deux fois à l'*Histoire de la Restauration* publiée par M. de Viel-Castel.

A part la condition imposée en faveur du morceau d'histoire de France le plus éloquent, l'Académie croyait toujours ne pouvoir admettre qu'un

travail supérieur en quelque partie, instructif en toutes. Après avoir satisfait à ce devoir par le choix réitéré du savant et complet travail de M. de Viel-Castel sur les événements, la politique et la diplomatie d'une époque encore récente, elle conçoit le retour vers des temps plus éloignés, vers une série d'annales françaises déjà tentée plusieurs fois, dans notre siècle mobile.

C'est à ce titre qu'elle a reçu l'*Histoire de France*, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. Daresté, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut.

Plus court, et moins hardi de conjectures que l'ouvrage de Sismondi, ce livre ne saurait être toutefois que trop imparfaitement apprécié par notre rapport. Comment résumer en quelques lignes une grande étude et l'expérience d'un long enseignement? Comment discerner assez la part de la nouveauté vraie dans le récit, et celle de la tradition reproduite? Formant six volumes, des origines barbares ou romaines jusqu'à la fin de Louis XV, l'ouvrage est encore un abrégé, mais plein de faits mémorables et de souvenirs choisis. Les temps les plus anciens revivent, et le récit se développe, en avançant vers la lumière. Attentif aux mœurs, aux coutumes, à la vie du moyen âge, l'auteur n'en fait pas de peintures outrées, et son admiration reste attachée aux vraies grandeurs.

Exact et impartial, il instruit par ses récits, sans étonner par ses opinions : il fait, dans chaque époque, ressortir quelques événements, dominer quelques hommes. Sans parti pris de blâmer ou de louer, il dit en général les fautes des princes, des grands, des corporations, des chefs et du peuple ; mais partout il saisit et met au grand jour ce qu'il rencontre de courageux efforts et de nobles sentiments. Ses récits du règne de Louis XIV intéressent, après ceux de grands témoins et de grands maîtres, et nous font pénétrer dans les principes de durée, les forces acquises et aussi les périls et les chances d'erreur que laissait une telle époque. Le jugement de l'historien sur le long règne de Louis XV ; rempli de faits curieux touchant l'état de la France, le travail des esprits et le besoin universel de réformes, n'est pas moins piquant par les détails que fortement instructif ; et il plairait au lecteur, même sans les épigrammes empruntées au roi de Prusse Frédéric II.

Extrait de toute part, avec précision et sagacité, composé, en général, selon la science critique et le sentiment français, écrit avec naturel dans un style parfois un peu moderne, animé dans le récit des transactions politiques et des guerres, fidèle aux meilleures notions de paix, de liberté légale et de progrès populaire, ce livre, parvenu à l'avant-scène des temps nouveaux de Louis XVI, obtient aujourd'hui le prix fondé par un généreux citoyen, à l'honneur du nom français, au profit de la vérité sur le passé, et des bons conseils pour l'avenir.

Le second prix demeure attaché à l'ouvrage de M. Félix Faure, à l'*Histoire de saint Louis*, de ce roi qui réunit sur sa mémoire les admirations de Bossuet et de Voltaire, de ce saint, qui fut un héroïque chevalier, et qui a mérité, de nos jours, d'être étudié, comme législateur, pour des institutions supérieures à son temps, et dignes de ses vertus.

L'histoire dans ses formes diverses, l'histoire érudite ou pittoresque, philosophique ou polémique, reste un attribut et une préoccupation de notre temps. Nous devons le retrouver dans toutes nos épreuves littéraires. Ainsi la fondation *Bordin*, pour l'encouragement de la haute littérature, fait sortir du concours une palme historique. Le choix s'est arrêté sur un récit important par l'étendue des recherches, les noms, les témoignages et la pensée actuelle : *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, par le marquis de Noailles.

L'ouvrage a trois volumes, dont le dernier formé de pièces officielles et de fragments d'archives. L'auteur s'est inspiré de la langue nationale, comme de l'aspect du pays. Le début est d'un haut intérêt par les choses qui touchent à la France, par les souvenirs tragiques de Coligny de sa confiance aux promesses de la cour, et de ses efforts pour servir la politique dont s'armèrent plus tard Henri IV et Richelieu.

L'ambition étrangère, conseillée à Henri de Valois par Coligny, ne cessa pas après le crime de la Saint-Barthélemy ; et le prince y vit alors un refuge autant qu'un trône. Mais tandis que le pouvoir ailleurs se concentrait, il était en Pologne plus isolé, plus combattu. Le pays s'était agrandi par des guerres contre l'ordre teutonique et l'empire. Il avait, sous les Jagellons, lutté contre la Moscovie, contre les Turcs et les Tartares. Il avait occupé la Lithuanie et d'autres provinces. Mais par là même s'augmentaient les dangers d'un pouvoir instable et divisé.

Cette difficulté se fait sentir dans l'ordonnance même de l'ouvrage. L'auteur interrompt la candidature de Henri de Valois, pour raconter la formation précédente de la Pologne. Il en décrit les institutions, les troubles, les conquêtes. Puis, après ces épisodes, il aborde l'élection et le nouveau règne, dont il touche aussi le terme. L'historien sans doute a voulu éviter l'inconvénient de paraître composer deux ouvrages à la fois, ou d'attacher une trop longue préface à un règne trop court. Mais cette condition du sujet en était inséparable. La nouveauté des faits, les descriptions heureuses, la vivacité des sentiments et du récit, corrigent ou dominent cet ensemble inégal. L'ouvrage est la vie entière d'une race. L'historien la cherche et la décrit dans le passé : il en affirme la durée, en racontant ses fautes et ses disgrâces qui n'ont pu la détruire. Il en réclame les droits dans l'ordre humain, au nom même des maux qu'elle a soufferts et peut souffrir encore. L'Académie décerne à cette étude éloquante, sans déclamation, le prix proposé.

Près de l'histoire généreuse, qui n'est parfois qu'une plainte méconnue, gardons une place à l'histoire politique. Là aussi se retrouvent Rome et la Pologne, et d'autres souvenirs glorieux liés à la France.

Le prix fondé par M. Thiers avec la couronne littéraire, dont il n'acceptait que le titre honorifique, méritait une destination comme celle qu'il rencontre aujourd'hui. Ce prix va récompenser un talent jeune encore et déjà mûr. Il honore un récit impartial autant que sagace et noble dans son patriotisme. Il est décerné au volume ayant pour titre : *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV*, par Marius Topin.

Que ce livre ajoute à la renommée diplomatique du Cardinal de Polignac, cela même est fondé. Mais, ce qu'on ne peut assez louer, c'est l'étude qu'on y trouve du grand sens de Louis XIV, même après les fautes d'une longue prospérité ; c'est la justice rendue à la dignité de sa vieillesse, comme à la France d'alors et de son gouvernement, à Torcy comme à Villars, aux négociateurs de la paix d'Utrecht comme au vainqueur de Denain.

L'ambassade de Polignac à Varsovie, ses conseils au roi Sobieski, ses projets d'alliance pour la Pologne, sa présence durant l'interrègne, son appui à la candidature d'un prince français qui ne veut pas de la couronne, ce n'est là qu'un épisode bien raconté de la vie du grand diplomate. C'est plus tard que, dans l'affaiblissement de la France et devant les périls suscités pour elle par l'avènement d'un prince français en Espagne, il est envoyé à Gertruydenberg, où domine la politique d'ennemis qui ne veulent pas même, avec tout avantage pour eux, souffrir la France en paix. Mais cette fédération de haines est ébranlée par un dissentiment que favorise la liberté politique. Le nouvel historien, non moins habile au détail des affaires que peintre expressif des événements, suit partout le mouvement des esprits

On voit le tory libre penseur, Bolingbroke, détachant l'Angleterre de la grande alliance. Sa rivalité d'homme d'Etat devant le général cher au parti contraire, et ses vues sur l'équilibre de l'Europe, lui font craindre la durée de la guerre et même du succès. Devenu ministre de la reine Anne, il est par son éloquence le conseiller irrésistible des idées de paix. Il en rend le vœu populaire. Il en fait arriver la pensée et les commencements au monarque intrépide sur le trône de France, et il en prépare le théâtre et les incidents favorables dans Utrecht. Ainsi, par le retour des événements, par la nécessité d'une France puissante en Europe, la paix était promise et assurée, même avant la victoire de Denain qui n'en fut que la parure. Par la fermeté que garda et les sages renonciations qu'admit Louis XIV, la paix sortait des conférences d'Utrecht, avec des résultats longtemps décisifs pour l'équilibre européen. Ce traité si favorable à la richesse d'une autre nation était une limite pour la France,

mais une limite glorieuse qui laissait à son territoire d'anciennes conquêtes, que le traité de Rastadt vint affermir encore.

L'Académie décerne à cette étude savante, précise et animée d'esprit français, le prix fondé par M. Thiers, historien et orateur politique.

D'autres prix étaient confiés à l'impartialité de nos suffrages. Le prix de la fondation Lambert, pour le talent digne d'une marque d'intérêt public, est accordé à Mme Blanchecotte, auteur de l'écrit : *les Impressions d'une femme*.

L'auteur d'un volume de vers, les *Chants de l'âme*, Mlle Adolphine Bonnet, jeune personne élevée dans la retraite, loin de Paris, est désignée pour le prix Maillié-Latour-Landry, après la lecture inattendue et vraiment poétique de quelques-uns de ses chants religieux.

Pour le concours des années prochaines, l'Académie n'indique pas un sujet de *prix de poésie* : elle donnera le prix aux deux cents vers qui rendraient le plus heureusement, à ses yeux, quelque pensée digne de notre temps.

Pour le *prix d'éloquence* à décerner dans deux ans, elle ne s'éloigne pas des traditions sur l'étude de la langue et du génie français. Elle propose l'éloge historique de Sully, considéré comme homme public et comme écrivain.

Aujourd'hui, elle ne doit faire connaître son jugement des discours sur J.-J. Rousseau, ce philosophe, ce novateur, ce grand artiste, ce génie et cet homme à part dans le dix-huitième siècle. Trente ouvrages étaient présentés, souvent excessifs ou faibles. Mais n'insistons pas sur des torts de paradoxe et d'inexpérience. Il suffit de dire que le nom proposé a inspiré quelques études mêlées d'éclat et un discours excellent pour l'équité, la justesse des vues et le talent d'écrire ; c'est le discours inscrit No. 19, avec cette épigraphe de Rousseau lui-même : " Je ne voyais personne penser comme moi." L'auteur est M. Gidel, professeur de rhétorique au lycée de Bonaparte.

Il ne nous appartient pas d'esquisser de nouveau ce qu'il a vivement senti, l'admiration véridique pour la force originale de l'esprit, la justice sévère pour des erreurs et des vices devenus des sophismes dangereux, et plus tard des remords éloquents. C'est ainsi que l'auteur explique et dépeint la double action de Rousseau sur son temps, sa lutte pour la liberté d'opinion et à l'appui de la réforme morale, sa recherche de popularité dans le monde et ses attaques à la société mondaine, ses hardiesses de penseur et ses retours au sentiment religieux.

Des considérations assez élevées et quelques tableaux bien tracés se remarquent dans deux discours que l'Académie désigne pour mentions à titre égal : le No. 6, portant pour épigraphe la pensée de Sénèque : " Qu'il n'y a pas de grand génie sans quelque mélange de folie," et le No.

24, dont l'épigraphe demande " justice et pitié pour le génie de Rousseau. " L'auteur de ce discours est M. Compayré, professeur de philosophie au lycée impérial de Pau. Le génie est surtout décrit et jugé dans le discours de M. Gidel, dans l'œuvre qui, d'un succès tardif de palme académique, ramenant Rousseau vers son enfance inégale, ses égarements de jeunesse, sa vie d'aventures et de travail, le suit dans ses changements d'existence, d'ardeur, passe du discours sur l'*Origine de l'inégalité* parmi les hommes à la lettre *sur les Spectacles*, pour arriver aux leçons et aux images de la *Nouvelle-Héloïse*, à la pensée systématique et aux vérités naturelles d'*Emile*, puis au joug du *Contrat social*. Que d'efforts, que de méditations, que d'accidents d'éloquence à recueillir et à définir dans cette vie de contradicteur opiniâtre et persécuté, d'ennemi redoutable à Voltaire lui-même, d'émule de Montesquieu, et de réfugié consolé par Malesherbes !

Et maintenant que l'ancien prestige est passé, que l'illusion du dix-huitième siècle n'est plus, quelles analyses à faire, quels motifs à donner des séductions de l'orateur sans patrie, qui, par le tribunal de la parole française, flattait, réprimandait et dominait ce siècle ! Quels avis, quelles lumières à recevoir des vérités et des erreurs de ce puissant esprit, de sa logique si savante et des exemples variés de sa passion et de son art ! On ne pourra, tout à l'heure, entendre ici qu'une part trop courte de cette brillante étude ; mais le sentiment public, se plaisant à l'écouter, en sera l'épreuve et la récompense.

LA FONTAINE ET M. SAINT-MARC GIRARDIN.

La Fontaine et M. Saint-Marc Girardin ! L'accouplement semblera bizarre à plus d'un lecteur. Qu'on se rassure ! Il ne s'agit point ici d'un parallèle à la façon de Plutarque, mais d'un simple rapprochement de noms, que je réunis en tête de cet article, comme je les trouve rassemblés sur la couverture du livre qui va servir de texte à ma causerie d'aujourd'hui. Je parlerai de La Fontaine à propos du récent ouvrage de M. Saint-Marc Girardin, et surtout de M. Saint-Marc Girardin à propos de son récent ouvrage sur La Fontaine.

" En publiant ce cours, écrit l'auteur, je n'ai pas l'intention de publier un livre. J'ai récrit, d'après mes notes et celles de quelques-uns de mes auditeurs, des leçons qui n'avaient d'autre mérite que celui d'entretiens

familiers sur le sujet le plus varié du monde, c'est-à-dire sur La Fontaine. Je n'ai pas cru devoir changer la forme de ces leçons et leur ôter leur caractère de conversation. Ceux de mes auditeurs qui auront la curiosité de les lire y retrouveront les souvenirs de leur vive et studieuse jeunesse et de leur vieux professeur ; ils m'en sauront gré. Quant à moi, comme ces souvenirs de bienveillance, perpétués et renouvelés pendant trente deux ans de professorat public, à travers bien des générations et deux ou trois révolutions, font le modeste honneur de ma vie, on ne s'étonnera pas que j'aie soigneusement conservé à ces leçons ce qui m'en rend la mémoire douce et précieuse."

On a pu recueillir par la sténographie, pour les envoyer directement à l'impression, les cours de l'illustre triumvirat qui fit jadis la gloire de la Sorbonne,—de M. Cousin, de M. Guizot et de M. Villemain.—Le livre se trouvait tout fait, dans son ordonnance harmonieuse et sévère. Il n'y avait rien de pareil à tenter avec les libres et familiers monologues de M. Saint-Marc Girardin, successeur non dégénéré, mais si différent, de ces maîtres célèbres ; non moins éloquent peut-être, mais à sa façon, c'est-à-dire d'une manière à la fois plus bourgeoise de ton et plus abandonnée d'allure. Il fallait les récrire, en émonder quelque peu les digressions trop touffues, donner au style plus de tenue et de cohésion, élaguer tout ce qui tenait de trop près à l'inspiration du jour et à la fantaisie du moment, s'il est permis d'appliquer les mots de fantaisie et d'inspiration à un esprit aussi rangé que celui de M. Saint-Marc Girardin, qui a toujours professé, avec l'amour du lieu commun, l'honneur des termes prétentieux et des formules romantiques.

Mais, en exécutant ce travail de reconstitution et de révision, il n'a ni pu ni voulu enlever à l'ouvrage sa physionomie primitive et, si j'ose ainsi dire, sa marque de fabrique. Ce qui en fait le caractère essentiel, et ce qui en fait aussi le charme, c'est qu'à chaque page, à chaque ligne, on y retrouve le professeur. M. Saint-Marc Girardin est né professeur, comme d'autres naissent académiciens ou diplomates. Il l'est partout et toujours, dans le journal et dans le livre, aussi bien que dans sa chaire. C'est sa faculté maîtresse, comme dirait M. Taine ; c'est le titre dont il aime à se parer, avec une modestie qui a son orgueil légitime ; c'est à la fois, enfin, l'honneur de sa carrière et l'originalité spéciale de son talent. Ses articles sont des leçons et ses livres des cours : pour peu qu'on l'ait jamais entendu, on y devine l'accent, on y met l'intonation et le geste. Il n'écrit pas, il parle, et, si l'on me permet cette métaphore hardie, que comprendront tous ceux de ses anciens auditeurs à qui il arrivera d'ouvrir *la Fontaine et les Fabulistes*, on le lit par l'oreille autant que par les yeux.

Je ne puis donc mieux faire connaître l'écrivain qu'en esquisant le portrait du professeur, tel que mes souvenirs d'étudiant me le représentent

vivement aujourd'hui encore, après douze ans d'intervalle. La chaire abandonnée trop tôt par M. Saint-Marc Girardin est le cadre où il faut le replacer, si l'on veut retrouver sa physionomie véritable.

La scène est dans la grande salle des concours de la Sorbonne. Dès midi et demi, les trois portes livrent passage à un public empressé, où quelques têtes blanches apparaissent çà et là dans une forêt de têtes brunes et blondes. Voici l'étudiant en médecine, barbu, mal peigné, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille et le tuyau de pipe passant par le coin de la poche. Voilà l'étudiant en droit, plus élégant et plus civilisé soignant sa taille et sa cravate,—ici le futur notaire, à la mise correcte, à la physionomie affable et grave à la fois; plus loin l'avocat futur, le lorgnon dans l'œil et l'air conquérant. Les amis se reconnaissent et s'interpellent dans l'auditoire qui grossit rapidement. Le public s'étagé sur les gradins—En avant les *piliers* des cours, vétérans de Henri IV et de Louis-le-Grand, pauvres *capettes* universitaires, aspirants à l'École normale, nourris de racines grecques et maigres de leurs orgies quotidiennes à dix-neuf sous par tête chez Viot l'*aquatiqué*; puis le groupe d'habitues qui se forme au pied de la chaire, causant familièrement avec le garçon de salle et lui donnant des conseils sur le chauffage ou la ventilation. Au centre, le bataillon compact des Facultés de droit et de médecine, enfermant dans ses flancs tumultueux quelques bourgeois timides, dépaysés, un peu inquiets, qui sont venus en partie de plaisir, et qu'on reconnaît aisément à l'ivoire jaune de leur crâne, aux lignes majestueuses de leur abdomen et à la courbe bénigne de leur dos vers les épaules, enfin au recueillement avec lequel ils demeurent assis, le chapeau à la main et les yeux à cinq pas devant eux. Par derrière et dans les encoignures, les auditeurs de passage qui restent debout, prêts à s'envoler après quelques minutes, à moins que tout à l'heure la chafne d'or de l'éloquence ne les suspende immobiles aux lèvres de l'orateur.

Il est midi trois quarts. La marée monte toujours. Bientôt l'escalier retentit de courses effrénées: ce sont les retardataires qui se hâtent,—ceux qui descendent de la bibliothèque de la Sorbonne et ceux qui montent du cours de M. Himly ou de M. Guigniaut, les vaillants, les intrépides, les auditeurs *pour tout faire*, comme il n'en manque pas au quartier latin, qui se reposent d'un professeur par un autre, et passent de la chaire de littérature grecque à la chaire de géographie ou de grammaire comparée, comme le papillon vole de fleurs en fleurs. Les derniers recoins de la vaste salle sont envahis. On se presse aux portes qui gémissent; des poussées se produisent et des apostrophes animées se croisent dans les rangs acculés contre le mur. Deux ou trois pieds s'avisent, pour tuer le temps, de frapper le plancher en cadence: c'est d'abord un *piano* hésitant et presque langoureux, qui semble interroger l'horizon; puis le duo devient

un quatuor ; le concert s'affermit, s'étend et finit enfin par éclater en un chœur formidable de quatre cents pieds, scandant l'air des *lampions* dans un tourbillon de poussière. Des plaisants procèdent à diverses scènes d'imitation, renouvelées de l'arche de Noé, et qui obtiennent un succès d'enthousiasme. On bat des mains, on siffle, le vacarme est à son apogée.

Une heure sonne. La petite porte à droite de la chaire s'ouvre, livrant passage à un appariteur, suivi par un homme de taille avantageuse, vêtu, comme un rentier du marais, d'une cravate modeste, d'un gilet fermé et d'une ample redingote marron, à la démarche allongée, au dandinement plein d'une grâce familière et nonchalante. Une salve nourrie d'applaudissements couvre et anéantit aussitôt les bruits suspects ; après quoi le silence se fait, respectueux et profond.

Cependant M. Saint-Marc Girardin s'établit commodément dans sa chaire, comme un homme qui rentre chez lui. Il choisit avec maturité, non sans changer plusieurs fois d'avis, un endroit propice pour y déposer son chapeau, donne un ordre au garçon, trempe ses lèvres dans le verre d'eau sucrée, tire son mouchoir, puis, les jambes croisées, renversé sur son fauteuil et le bras droit accoudé au dossier, d'une voix aiguë et perçante, montée dès les premiers mots au plus haut diapason, il commence par gronder amicalement ses jeunes auditeurs, qui rient pour confesser leur tort et applaudissent pour l'expier.

Dès cette première minute, on voit que M. Saint-Marc Girardin domine son public, qu'il le manie comme il veut, et l'on voit aussi comment il le domine. Il ne craint pas plus de le gronder, que celui-ci ne craint d'être grondé par lui. Il n'hésite pas à contrarier ses goûts, à combattre ses opinions, à railler ses préjugés courants, et ce public accourt toutes les semaines, avec une sorte de passion, aux mercuriales d'un Mentor qui est son favori. On applaudit jusqu'à ses gestes, on rit de ses intonations, on prévient ses bons mots, on souscrit à ses arrêts avant de les avoir entendus.

D'où vient cette domination sur un auditoire qu'il flatte peu et qu'il morigène souvent ? Sans doute, la plupart de ses reproches ne sont pas très graves et portent habituellement sur des défauts dont on ne redoute pas beaucoup d'être convaincu, sans compter qu'ils se présentent sous une forme qui en sauve l'amertume. Mais le vrai secret de cette popularité est ailleurs. Le jeune auditoire supporte tout d'un homme qu'il sait et qu'il sent son ami—qui a, d'ailleurs, la bonne foi et l'habileté de se mettre de moitié dans ses propres critiques, de se faire sa part, et, au besoin, de s'asseoir discrètement lui-même sur la sellette afin d'y faire asseoir le patient à côté de lui. Sa position vis-à-vis de son public tint toujours à la fois du professeur, de l'ami et du censeur bienveillant, mais assidu. Il ne promulgue point *ex cathedra* de pédantesques arrêts ; il s'épanche, il ouvre son esprit et son cœur. Sa tribune est un fauteuil d'où il entame

un dialogue avec ses auditeurs ; il les associe à ses impressions, descend au milieu d'eux, les interroge, et l'on entend leurs réponses. Nul mieux que lui ne sait tirer parti des circonstances, suivre le sentier imprévu qu'ouvre devant ses pas le hasard du moment, rattacher au fait ou à l'idée du jour ses études rétrospectives, pour les vivifier par une application directe. Il ne craint point de s'abandonner à la dérive, sûr qu'il est de ne jamais perdre pied et de remonter le courant dès qu'il le voudra.

Assurément, au point de vue de l'esthétique pure, l'éloquence de M. Saint-Marc Girardin, pas plus que son action oratoire, n'est irréprochable. L'une et l'autre ne sont pas toujours exemptes d'un certain ton naturellement déclamatoire, si je puis ainsi dire, qui revient à intervalles périodiques, comme un refrain lyrique dans une chanson bourgeoise ; elles offrent un mélange singulier de familiarité solennelle et de solennité familière, dont l'originalité forme le plus incontestable mérite. Cet organe un peu criard aurait besoin du joueur de flûte qui suivait Caius Gracchus à la tribune, pour le ramener quelquefois au diapason normal. Mais ces défauts, comme ces qualités, en lui constituant une physionomie bien à part, semblent faits tout exprès pour son rôle et servent à expliquer son influence. C'est par là qu'il dirige son auditoire, lentement, à son aise, en prenant *des temps*, à la manière d'un acteur sûr de tous ses effets. Il s'écoute, mais on l'écoute. M. Saint-Marc Girardin est de la race de ces bourgeois dont Ingres a tracé l'image typique dans le portrait de M. Bertin, et dont il se plaît à faire lui-même l'apologie : il en a les idées, le sentiment et le style dans leur meilleure expression, le culte des traditions joint à l'humeur indépendante, le bon sens railleur, le goût de la moralité pratique, la haine du paradoxe et l'amour du lieu commun, bien qu'il sache à merveille donner au lieu commun, pour le faire passer, la piquante saveur du paradoxe, et rajeunir les vieilles choses par de nouvelles formes. Il faut se laisser conduire où il veut nous mener, en se prêtant à tous les circuits de sa parole ondoyante, qui aime à voyager autour du sujet.

Si vous êtes pressé, ne le prenez pas pour guide : il ne l'est jamais. Si vous cherchez l'abondance des idées, les perspectives nombreuses et imprévues, les minuties de la curiosité et de l'érudition, adressez-vous à un autre : il n'est pas votre homme. Je me souviens du dépit que j'éprouvai d'abord, quand, étudiant laborieux, plus avide, je m'en confesse, de révélations littéraires que de considérations morales, j'assistai pour la première fois aux leçons de littérature française de M. Saint-Marc Girardin. Je m'étais muni de mon cahier de notes et me promettais une ample moisson, comme aux cours de M. Epper et de M. Patin. En vain je guettais chaque mot, l'oreille en alerte et le crayon à la main : au bout d'une heure, quatre lignes avaient résumé toute la causerie. Mais lorsqu'enfin j'eus compris que le professeur faisait un cours de morale autant et plus

encore qu'un cours de littérature ; que son but n'était point d'apprendre des faits, de former des érudits et de préparer des candidats à la licence, mais d'apprendre à penser, de former le goût et de préparer à la vie les jeunes esprits qu'il instruisait du juste et du bien en les instruisant du beau, je me décidai à remettre le cahier de notes dans ma poche, pour m'abandonner au courant, et je fus séduit comme les autres.

Je n'ai pu résister au désir de faire revivre un moment dans mon souvenir la souriante figure de ce professeur de Sorbonne, qui fut à sa manière le digne héritier de M. Villemain, et qui n'a pas encore d'héritier. Nous voilà bien loin, ce semble, de l'ouvrage de M. Saint-Marc Girardin sur La Fontaine : nous en sommes tout près, pourtant. Ou plutôt nous n'en sommes pas sortis. C'est l'écrivain que nous avons étudié à travers le professeur, et, en parlant des cours de celui-ci, il se trouve que nous avons déjà fait connaître et comprendre le livre de celui-là.

Si l'on a lu ce qui précède, on doit voir maintenant que La Fontaine devait attirer particulièrement M. Saint-Marc Girardin, et qu'il lui fournissait un thème à souhait. Aucun sujet ne se prêtait mieux à sa nature d'esprit, et il est permis de croire qu'il l'a traité avec prédilection. Je ne sais si M. Saint-Marc Girardin prend volontiers le plus long, comme le fabuliste, lorsqu'il va à l'Académie, mais il aime à prendre le plus long dans ses promenades péripatétiques à travers les jardins de la poésie française ; et qui ne devine combien de prétextes lui fournissait La Fontaine à ces excursions charmantes où ils *flânent* tous deux de compagnie, en causant de toutes choses et *de quibusdam aliis* ? Mais c'est surtout le moraliste qui le séduit en La Fontaine. Les questions littéraires n'ont jamais intéressé M. Saint-Marc Girardin que dans leurs rapports avec le cœur humain, par les leçons qu'il en pouvait tirer à l'adresse de son jeune auditoire ; et quelle mine précieuse, plus abondante que celle-là ? Ce livre sur La Fontaine est, pour ainsi dire, une succession de moralités aimables et de piquants tableaux de genre, où l'observateur se mêle au satirique, où la fable est éclairée par l'histoire, où la maxime vit en bonne compagnie avec l'épigramme, où la malice pique sans blesser, parce qu'elle s'enveloppe de bonhomie. Les rapprochements heureux, les digressions spirituelles, les applications ingénieuses, les anecdotes finement contées abondent en ces pages, d'un lumineux bon sens et d'une bonne foi parfaite. L'auteur fait revivre toutes ces petites comédies ravissantes, et il écrit lui-même ses apologues à côté de ceux de La Fontaine.

M. Saint-Marc Girardin montre la persistance de la fable, sa popularité universelle, qui s'explique par son universel intérêt, et il en suit à tradition dans tous les pays, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Mais La Fontaine est le centre et l'âme de cette étude ; c'est de lui qu'elle part et c'est à lui qu'elle revient toujours. M. Saint-Marc Girardin l'apprécie avec la justesse, la mesure et le goût qui distinguent sa critique. Il se garde bien d'en faire, comme d'autres l'ont essayé, un satirique implacable ou un révolutionnaire introduisant d'avance les principes de 89 dans sa bergerie ; un Saint-Simon déguisé, masquant sous le voile de l'allégorie ses portraits des gens de cour, ou une sorte de Jean-Jacques Bonhomme, poussant à la réforme sociale sans avoir l'air d'y toucher, — car telles sont les belles choses qu'un homme d'esprit, qui se croit philosophe et qui applique des qualités éminentes à fausser mathématiquement la plupart des questions qu'il touche, a découvertes dans ce charmant humoriste, dans ce poète au génie abondant, souple et varié comme la nature elle-même, dans ce moraliste sincère et naïf auquel les grands sermons font peur comme les longs ouvrages, et qui, pour nous prêcher, se borne à mettre son âme à nu devant nous.

Il s'est formé autour de La Fontaine un cercle de légendes, que M. Saint-Marc Girardin s'attache à ramener à leur vraie mesure. Ce prétendu solitaire, cet homme des champs et des bois, aimait le monde et y était aimé ; ce *fablier*, qui portait des apologues comme un pommier porte des pommes, révisait, raturait, refondait ses vers avec la sage lenteur recommandée par Boileau : il ne faut pas confondre la facilité du travail avec la facilité du génie. Mais si M. Saint-Marc Girardin aime La Fontaine, il sait et il dit les défauts de l'homme et du poète, — ce fond d'égoïsme, ce défaut d'élévation et de *chevalerie* qui caractérisent généralement sa morale. Les apologues, comme les proverbes, expriment la sagesse pratique de la foule, et cette seule observation suffirait, sans remonter jusqu'à l'origine orientale du genre, pour expliquer la prudence un peu craintive, le respect de la force et la résignation du faible qui résument ses enseignements, — sauf, toutefois, dans l'apologue religieux, dans la parabole biblique, où la leçon se relève au niveau du sentiment qui l'inspire. D'où vient pourtant que La Fontaine nous plaît et nous charme, même quand il semble prêcher les accommodements de la conscience avec toutes les difficultés de la vie ? Ce n'est pas seulement parce que le poète fait passer le philosophe, parce que le sens de la nature, l'art de peindre, de tracer des caractères, de créer des personnages, n'ont jamais été poussés plus loin ; c'est parce que, pour arriver à ces moralités, qu'on voudrait quelquefois plus hautes et plus fières, sans les souhaiter jamais plus justes et plus fines, l'écrivain a dépensé des trésors de philosophie, et qu'il reste toujours un moraliste de première force dans l'observation, dans les idées qu'il remue et suggère, sinon dans les préceptes

qu'il donne. C'est aussi parce que sa bonne foi et sa naïveté désarment et qu'il a commencé par séduire ses juges. Comme tous les grands écrivains, La Fontaine exprime des sentiments généraux, communs à toute l'humanité, sous une forme qui lui est propre et particulière, ce qui constitue l'une des conditions essentielles de la popularité dont il jouit. Il s'en prend à l'humanité, non à la société; il veut corriger l'individu, non réformer les lois, et laisse aux fabulistes du dix-huitième siècle, voisins de l'Encyclopédie, et à ceux du dix-neuvième, qui ont été conseillers d'Etat, pairs de France, députés de l'opposition ou philanthropes, la tâche d'aborder la fable politique et sociale, — celle-ci d'un intérêt plus piquant, mais plus passager; celle-là d'une application plus ambitieuse, mais moins juste.

Pour les ouvrages pareils à celui qui nous occupe, il importe plus d'en indiquer la physionomie que d'en donner l'analyse. L'intérêt est moins dans les détails que dans la façon générale dont l'auteur a compris et traité son sujet. On lira ces deux volumes, clairs, simples, ingénieux, amusants, tout à fait *français*, sans nul étalage d'érudition aride ou de métaphysique profonde, et qui prennent toutes les précautions possibles pour ne jamais ni fatiguer, ni humilier le lecteur. Le *moi* s'y montre souvent, mais il n'est qu'à la surface, et l'on peut dire du *moi* de M. Saint-Marc Girardin ce qu'il dit de celui de La Fontaine: il y a des *moi* aimables et naïfs qui échappent à la loi commune, auxquels il sied de se montrer, dont les confidences plaisent et dont l'humeur attire, quand même elle ne serait pas la nôtre. L'esprit s'y mêle au bon sens et la malice à l'émotion. L'émotion, ai-je dit! J'ai même çà et là reconnu la tirade pathétique, la fameuse tirade qui ne manquait jamais aux leçons du professeur, qu'on devinait d'avance, qu'on sentait venir à certains endroits, que les sceptiques accusaient d'arriver toujours à point nommé pour *extirper* les bravos et concentrer en une salve vigoureuse la quintessence de l'enthousiasme accumulé pendant toute la leçon. Je l'ai saluée comme une vieille, mais aussi comme une bonne connaissance, cette excellente tirade, qui, après tout, parle en beau style des meilleures choses du monde, et dont la pureté d'intention me paraît garantie par celle des principes; et en la rencontrant, j'ai su gré à l'écrivain de n'avoir rien négligé de ce qui pouvait rappeler fidèlement à l'esprit le souvenir aimé du *vieux professeur*.

LE GÉNIE DES NATIONS

DANS L'ARCHITECTURE.

Si le climat et la nature des matériaux disponibles ont influé partout sur le caractère de l'architecture, cette influence incontestable s'est fait sentir principalement dans la couverture de l'édifice ; quant au sens matériel de son développement, il est lié sans aucun doute par un rapport secret avec les idées de la nation, avec sa manière d'imaginer le monde moral et de comprendre la divinité. Chez tous les peuples, les plus anciens artistes furent des prêtres : voilà pourquoi l'architecture commença par être symbolique, et ce symbolisme s'exprime tout d'abord par le choix de la dimension dominante. Un coup d'œil jeté sur l'histoire nous fait apercevoir sur-le-champ trois genres de grandeur parfaitement distincts et sensibles dans les constructions humaines. Les temples de l'Inde sont profonds, les temples de l'Égypte sont larges, les églises chrétiennes sont hautes, et ces contrastes correspondent à des religions différentes ; ils expriment des pensées.

“ Les religions de l'Inde, dit Lamennais, renferment toutes une idée de panthéisme, unies à un sentiment profond des énergies de la nature. Le temple dut porter l'empreinte de cette idée et de ce sentiment. Or, le panthéisme est à la fois quelque chose d'immense et de vague. Que le temple s'agrandisse indéfiniment, qu'au lieu d'offrir un tout régulier, saisissable à l'œil, il force, parce qu'il a d'inachevé, l'imagination à l'étendre encore, à l'étendre toujours, sans qu'elle arrive jamais à se le représenter tout ensemble comme un et comme circonscrit en des limites déterminées, l'idée panthéiste aura son expression....”

Ces belles considérations ne sont pas d'un poète : elles se peuvent rigoureusement vérifier. Les temples indiens, ceux qui constituent véritablement l'architecture indigène, sont de vastes excavations dans le roc vif, pratiquées avec une patience qui a duré des siècles. L'Inde en est remplie, et tous les jours on en découvre en deçà ou au-delà du Gange. Les plus fameuses sont celles de l'île de Ceylan, des environs de Bombay, d'Eléphantia, de Bénarès, de Saisette, de Douhmar, de la côte de Coromandel... Aucun plan visible ne se fait comprendre dans ces monuments ; aucun ordre bien saisissable n'y règne. La pensée de l'architecte est obscure comme le sanctuaire qu'il a évidé sous le plafond

des montagnes ; elle est vague comme la divinité qu'on y adore, et il semble qu'en fouillant ainsi la nature, on ait voulu y poursuivre ce mystérieux Brahm dont le visage est partout, cet être universel qui réside caché, enveloppé dans les profondeurs de la création et confondu avec elle.

La religion des Indous, qui est un panthéisme mystique, a dû imprimer à leurs monuments le caractère qui les distingue, et c'est là sans doute la cause secrète d'une préférence aussi marquée pour la dimension indéfinie en profondeur. Même lorsqu'ils ont élevé des pagodes pyramidales, leur architecture, suivant l'observation de Thomas Hope, tout en adoptant des formes un peu moins lourdes, représentent encore la caverne creusée en plein roc et les matériaux amoncelés en pyramides à la surface du sol, après avoir été extraits du sein des rochers. Quant aux coupoles et aux minarets qui surmontent tant d'édifices dans l'Inde, ils ont été construits par des musulmans, et leur style n'a rien de commun avec le génie des Indiens.

Les Egyptiens qui étaient originaires de l'Asie, comme le prouvent l'anatomie comparée, l'analogie des langues et tous les travaux modernes depuis Herder jusqu'à Brügsch, les Egyptiens avaient conservé quelques traits d'une ressemblance éloignée avec la race indienne ; mais ils en différaient par la nature de leurs croyances et par un génie qui avait dû profondément modifier l'éternelle monotonie d'un climat brûlant. Il se peut, sans doute, que ce climat, en leur inspirant le goût de se créer des demeures souterraines, les ait habitués à une architecture massive, rappelant les énormes piliers de réserve que nécessite toute excavation ; mais il faut reconnaître aussi que leurs idées religieuses contribuèrent puissamment à cette prédilection pour une stabilité à la fois réelle et apparente.

Les Egyptiens croyaient fermement à l'immortalité de l'âme, et ils désiraient l'immortalité de la matière, pensant que cette âme immortelle rentrerait dans son corps au bout de mille ans. Ils regardaient la vie d'ici-bas comme le prélude d'une existence meilleure. Aussi n'avaient-ils guère soin de l'habitation des vivants, tandis qu'ils déployaient une extrême magnificence dans la demeure des morts. Leurs maisons n'étaient guère que des huttes de terre et de roseaux ; mais leurs tombeaux étaient bâtis pour les siècles, leurs temples même avaient une solennité sépulcrale, et leurs statues rigides comme des momies semblaient faites pour perpétuer cette image de la mort qui, sans les épouvanter, était toujours présente à leur esprit. Un peuple ainsi préoccupé de la vie future et qui l'espérait immuable, un peuple qui a conservé des cadavres plus de quatre mille ans, devait développer dans son architecture la dimension qui assure la solidité de l'édifice et en présage la durée sans

fin. L'immense largeur des bases devait être le trait caractéristique de ses monuments. Murs, piliers, colonnes, tout, en effet, dans la construction égyptienne, est robuste, épais et court. Et comme pour ajouter à l'évidence de cette inébranlable solidité, la largeur des bases est augmentée encore par une inclinaison en talus qui donne à toute l'architecture une tendance pyramidale.

Les pyramides elles-mêmes, celles de Memphis, dont la plus grande est le bâtiment le plus élevé de la terre, sont assises sur une base énorme : elles sont beaucoup moins hautes que larges. La pyramide de Chéops, par exemple, a 232 mètres 85 centim., à la base primitive, quand la hauteur verticale n'est que de 146 mètres 52 centim., c'est-à-dire que la base est à la hauteur exactement comme 8 est à 5. Ainsi tous les monuments égyptiens, même ceux dont l'élévation est célèbre sont cependant plus étonnants encore par l'étendue de leur dimension en largeur, dimension qui les rend et les fait paraître impérissables, éternels.

Tout autre est l'aspect de nos monuments dans l'architecture ogivale. Ils s'élèvent, ils s'élancent vers le ciel, et c'est la hauteur ici qui triomphe. La foi du moyen âge a soulevé la voûte romaine, le souffle de l'esprit a haussé les tours jusqu'aux nuages. Il faudrait résister à l'évidence pour ne pas voir dans nos cathédrales gothiques l'œuvre d'un sentiment religieux, une image parlante de l'aspiration du croyant au paradis. Jusqu'à la naissance du style ogival, l'idée chrétienne n'avait eu dans l'architecture qu'une représentation insuffisante ; elle n'avait pas eu son symbole de pierre et ne s'était pas encore matériellement exprimée et développée. " Il semble, dit M. Viollet Leduc (dans son précieux *Dictionnaire de l'architecture française*), que jusqu'au réveil de l'esprit moderne au douzième siècle, la tradition païenne laissait encore des traces dans les esprits, comme elle en laissait dans les formes de l'architecture."

Quelle que soit l'origine de l'ogive, et avant que nous en venions à rechercher cette origine, il est clair pour nous qu'une cause morale a poussé les prêtres et les architectes à vouloir et à construire des temples d'une aussi prodigieuse hauteur, et qui, étant très peu larges, y gagnent encore les apparences d'une élévation plus grande. Et comment ne pas reconnaître que le sacrifice de la dimension en largeur a été commandé par le désir d'émouvoir les âmes, aussi bien dans une petite église que dans une vaste cathédrale ? La Sainte-Chapelle de Paris, qui a 36 mètres d'élévation, ne paraît-elle pas beaucoup plus haute parce qu'elle a seulement 9 mètres de large ?

Il est vrai qu'un savant architecte, celui-là même que nous venons de nommer, croit trouver l'origine du système ogival dans les simples tâtonnements du constructeur en peine de bâtir des voûtes solides ; mais pourrait-on soutenir que la foi chrétienne, à son apogée, n'a été pour

rien dans ce besoin d'exhausser l'église et de se prêter ainsi aux élans de la prière comme à l'ascension du regard ?

Il n'est pas conforme aux habitudes de l'humanité qu'elle applique avant de concevoir au moins par instinct ; il n'est pas naturel qu'elle invente le moyen avant d'avoir aperçu le but. La pratique n'est pas la sœur aînée de l'esprit ; elle éclaire la théorie, mais ne la précède point. L'exhaussement des églises chrétiennes était déjà prémédité, lorsque l'architecte comprit que cette surélévation ne pouvait être obtenue que par le tracé de l'ogive. Et si la dimension en largeur dut être sacrifiée aux nécessités de la construction, c'est que la pratique se trouva vouloir ce qu'avaient désiré toutes les âmes. La pierre et le sentiment furent d'accord.

De tous les peuples fameux par leur architecture, les Grecs sont les seuls qui aient conservé une sorte d'équilibre dans les trois dimensions de leurs temples, et cela même trahissait leur génie, génie clair et simple, exquis dans sa sobriété, mesuré dans sa grandeur. Sans doute leurs monuments n'ont pas une longueur égale à la hauteur et à la largeur, car un édifice dont les trois dimensions seraient les mêmes, c'est-à-dire qui aurait une base carrée et une élévation cubique, serait dépourvu de sens et partant d'expression ; ce serait une abstraction muette, une monstruosité en architecture. Les Grecs ont presque toujours donné à leurs temples une largeur double de la hauteur et une longueur au moins double de la largeur.

Mais ces différences ne sont pas, à beaucoup près, aussi frappantes que celles dont les monuments indiens, égyptiens ou gothiques nous offrent le spectacle. Elles sont dus au sentiment de la beauté plutôt qu'au sentiment religieux.

Dans l'imagination des Athéniens, l'Acropole était aussi haut placé que l'Olympe, et le séjour des dieux mêmes était une montagne de la Thessalie. Revêtues des beautés parfaites de la force humaine, les divinités de la Fable étaient tout ensemble familières et adorées. Elles avaient consenti à descendre parmi les hommes, de sorte que les hommes n'avaient point à s'élever jusqu'à elles. Aussi les temples grecs, sous leur fronton doucement abaissé, ont-ils peu de hauteur. Bâtis sur un point d'où ils dominent la plaine ou la mer, ils n'ont de véritable élévation que celle de la colline ou du promontoire qui leur sert de piédestal. Ils sont toujours élevés sans être jamais hauts.

Ainsi se vérifie notre proposition, que le génie des différents peuples se trahit déjà dans les seules dimensions de leur architecture. Et maintenant, des observations qui précèdent, il résulte que la largeur est une qualité plus matérielle, tandis que la profondeur s'adresse au sentiment et la hauteur à la pensée.

En architecture, la profondeur étant horizontale, produit sur nous, au lieu d'une terreur physique, cet effet d'appréhension morale qu'engendre

le mystère. Quant à la vue des grandes hauteurs, elle nous détache un instant de la terre et en désintéresse notre âme. Dans les matières de l'esprit, comme dit Joubert, la grandeur se prend de bas en haut.

—*L'Union.*

LE REFUS DE SÉPULTURE.

Toutes les fois que sur quelque point de la France a lieu un refus de sépulture ecclésiastique, les organes de la démocratie autoritaire ouvrent les colonnes de leurs journaux pour dénoncer ce fait à l'autorité séculière, et saisissent avec empressement cette bonne fortune pour crier à l'intolérance religieuse. Ces écrivains connaissent bien le public auquel ils s'adressent ; ils savent que leurs accusations seront favorablement accueillies par des lecteurs déjà imbus de préjugés contre le catholicisme. Et cependant les notions les plus élémentaires du droit public, qui régit en France l'exercice du culte catholique, suffisent pour imposer silence aux injustes récriminations de ces prôneurs de liberté.

Le premier article du concordat de 1801 s'exprime ainsi : " La religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France : son culte sera public, en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique."

Le droit pour ce culte de s'organiser et de se gouverner selon ses principes et ses traditions, est une conséquence de la loi qui l'admet et le reconnaît.

Par cela seul que ce culte se trouve ainsi autorisé, il jouit d'une personnalité juridique distincte, et, à raison de son origine toute surnaturelle et divine, il est exempt de toute ingérence et compétence de l'Etat.

Le faire appel au bras séculier pour contraindre les représentants de la religion reconnue par l'Etat à des actes contraires aux prescriptions religieuses, c'est accorder à l'Etat le droit de dominer les doctrines, c'est détruire la liberté religieuse.

Des lois canoniques spéciales et parfaitement déterminées règlent dans le catholicisme la matière concernant les sépultures.

La liberté accordée à l'exercice du culte a pour corollaire le pouvoir accordé à l'Eglise de se conformer aux lois qu'elle a établies.

L'autorité ecclésiastique est *souverain appréciateur* du point de savoir si un individu est mort dans la communion catholique.

L'Eglise catholique a ses règles, ses lois, ses institutions, et le refus de sépulture n'est point une affaire abandonnée aux caprices du ministre de la religion : celui-ci ne peut pas s'en écarter sans se rendre coupable de prévarication. La discipline rigoureuse à laquelle il est soumis ne peut être modifiée au gré de ses désirs.

Dans l'accomplissement d'un devoir imposé par l'autorité de l'Eglise, il n'y a ni sévérité outrée ni acte d'intolérance.

S'il y a intolérance quelque part, c'est de vouloir arracher de force des prières des lèvres du prêtre.

L'Eglise a sa foi précise et parfaitement déterminée. Ceux qui la trouvent trop exclusive ont la faculté de s'adresser à un autre culte, et le prêtre ne se voit plus contraint, malgré la défense de l'Eglise, d'inhumer des apostats et des renégats qui, comme s'exprime satiriquement M. de Cormenin, pourront se faire *sépulturer* comme ils voudront.

“ La sépulture ecclésiastique, dit le cardinal Gousset, est de la compétence de la puissance spirituelle. L'Eglise seule a droit de prescrire des prières publiques pour les morts, et d'en priver ceux qu'elle en juge indignes. C'est aux Evêques, et aux curés conformément aux instructions de l'Evêque, à juger si tel ou tel est mort dans la communion de l'Eglise, et s'il doit être inhumé, ou non, dans le lieu destiné à la sépulture des catholiques. C'est aux ministres de la religion à interpréter les règlements canoniques au sujet de la sépulture, et à prononcer, toutes les fois que l'occasion s'en présente, si on doit accorder ou refuser les prières et les cérémonies ecclésiastiques. Ni les décrets de l'Empire, ni les décisions du conseil d'Etat, ni les instructions ou les circulaires du ministre des cultes aux Evêques, ne peuvent déroger aux lois de l'Eglise..... D'ailleurs, quoi de plus étrange que de vouloir nous forcer à faire pour un mort des prières qu'il regardait comme une superstition lorsqu'il était en vie, ou dont il s'est rendu indigne, soit en mourant d'une mort scandaleuse, soit en terminant ses jours par le crime ?”

“ L'Eglise, dit Mgr. Mermillod, dans un mandement adressé aux catholiques de Genève, doit être libre dans son ministère, ses sacrements et son culte.

“ Le prêtre n'est pas un vil ouvrier des choses saintes, que les magistrats peuvent, à leur gré, employer ou suspendre. Il n'a pas sur les mystères divins, dont il est le dispensateur, un droit de propriété souveraine ; il a ses règles, ses lois, ses canons de l'Eglise qui le guident et le protègent dans ses fonctions augustes ; il trahirait les devoirs de

sa conscience et l'honneur de son sacerdoce, s'il bénissait un mariage que l'Eglise réprovoque, s'il jetait sur un cercueil profané de l'encens et des prières, s'il confiait à la terre consacrée d'un cimetière chrétien les dépouilles d'un homme qui a repoussé, à la vie et la mort, les maternelles instances de la religion. Là, le prêtre, par la docilité aux lois de la société religieuse, est le gardien des droits de la conscience, tant il est vrai que rien ne s'aillie mieux que la fidélité à Dieu et la dignité à l'homme.

“ L'heure n'est plus à ces lamentables excès, où le gendarme forçait la porte d'une église, introduisait de vive force un convoi funèbre, et voulait imposer au clergé l'obligation d'une parade religieuse.

“ Cependant, plus d'un homme qui se dit libéral essaye encore de violer la terre sacrée du cimetière, et de confier à notre *église des morts* les cendres d'un étranger à notre foi. Les temples où nous prions, les autels où coule le sang divin, le sol béni par la liturgie catholique, les sépultures où nous voulons dormir dans la communion des fidèles, ne peuvent subir de sacrilèges servitudes. Par les résistances douloureuses auxquelles elle se voit condamnée, l'Eglise défend avec une indomptable et douce énergie les deux grandes consolations de la foi : la liberté de la prière et la liberté des tombeaux.”

“ L'Eglise catholique, dit Mgr Malou, manifeste ses croyances et ses dogmes dans son culte, et elle le sauvegarde par sa discipline. En violant ses lois pratiques, on blesse indirectement ses dogmes. Si elle accordait les honneurs de la sépulture ecclésiastique à un individu qui repousse ses croyances, ou qui méprise ses lois, elle briserait les liens de sa communion et abandonnerait une de ses croyances. Dans le christianisme, croyance, culte, pratiques, discipline, tout est lié. Il est donc vrai de dire que la doctrine catholique est lésée lorsqu'on viole les cimetières, en dépit des saints canons.”

“ Dans un *bérat* qu'il a fait publier récemment, l'empereur de Turquie ordonnait en ces termes de respecter le refus de sépulture : “ Les catholiques jouiront du libre exercice de leur religion ; les gouverneurs des villes, les généraux et les magistrats auront soin de ne pas troubler les catholiques dans l'exercice de leur religion ; ils ne devront chercher aucun prétexte pour exercer contre eux des avanies, ou pour les gêner. Quand un catholique mourra hors du sein de son Eglise, et que les prêtres refuseront la sépulture, conformément aux lois de leur religion, ni le cadi, ni le gouverneur, ni le commandant, ni aucune autorité quelconque, ne pourra faire enlever le corps du défunt, ni lui accorder les honneurs funèbres. Personne ne pourra les empêcher de suivre les usages prescrits en pareil cas.”

Nos grands prôneurs de liberté, qui accusent l'Eglise d'intolérance

et cherchent à mettre des entraves à ses institutions, pourraient méditer ces sages leçons de tolérance. Ils y trouveraient leur profit, si, dans leurs injustes accusations, ils se proposaient autre chose que de satisfaire leur haine invétérée contre le catholicisme et de soulever contre l'Eglise les passions populaires. Ils apprendraient que l'autorité civile n'est point juge de ces questions de refus de sépulture religieuse ; qu'elle ne saurait avoir le droit de s'ingérer dans ces matières ; qu'elle n'a point le droit de s'immiscer dans les questions de foi ou de discipline ecclésiastique à propos d'inhumations, et qu'elle n'a qu'un devoir, celui de protéger la liberté d'un culte reconnu par les lois nationales.

L'abbé GOYHENÈCHE,
Docteur en théologie.

MÉLANGES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

DE M. GUIZOT.

Dans sa touchante notice sur la princesse de Liéven, M. Guizot nous dit à propos du parti purement démocratique : “ C'est précisément la nature de ce parti, et l'un des plus graves périls des temps actuels, qu'il est presque aussi absent dans les hautes régions de la société européenne que puissant dans ses profondeurs ; ce qui fait qu'on l'ignore et qu'on l'oublie jusqu'au moment où il éclate par des tempêtes ”

Rien de plus juste, et ce qui est vrai en politique, ne l'est pas moins en littérature. Là aussi, et à des profondeurs alarmantes, existe et persiste une démocratie ardente, acharnée, implacable, que l'on oublie parfois ou que l'on dédaigne dans les hautes sphères sociales, mais qui, sous des noms différents et sous des formes innombrables, ne se lasse pas de multiplier ses produits et de grossir sa clientèle. Ceux qui refusent d'abaisser leurs regards, aperçoivent encore assez d'œuvres lumineuses, sérieuses et fortes pour n'avoir pas à rougir ou à trembler. Mais lorsqu'on est forcé, par état, de tout lire, de tout entendre et de tout voir, on est effrayé de rencontrer, jusque dans des genres frivoles, sous le couvert du roman, de la poésie ou de la chronique légère, cette note haineuse, irritée, qui vibre de bas en haut comme un cri de colère

et de menace. On dirait une chaude et noire vapeur s'échappant d'un soubirail. En ce moment surtout, il me semble que nous sommes aigris, mécontents les uns des autres, en proie à une de ces surexcitations intellectuelles et morales qui enveniment les questions, rouvrent les blessures, rejettent vers les extrêmes le groupe des conciliateurs et des sages, et donnent à la raison même l'apparence d'une violence ou d'un tort.

Le nouvel ouvrage de M. Guizot ne pouvait donc arriver dans un moment plus opportun. Vous me demanderez peut-être comment des souvenirs biographiques sur Mme Récamier, la comtesse de Rumford, la comtesse de Boigne, la princesse de Liéven, comment des études littéraires sur Edouard Gibbon ou sur les nouveaux historiens de Philippe II, peuvent peser de quelque poids dans nos querelles et nous aider à résoudre les problèmes qui nous divisent. Cette bienfaisante influence, je ne l'attribue pas aux sujets mêmes qu'a traités l'illustre écrivain, mais à son intervention personnelle dans cette série d'événements qu'il retrace et de figures qu'il fait revivre. Dans ce volume qui ne semble au premier abord qu'un recueil de morceaux écrits à diverses époques et sans lien visible qui les unisse, règne une remarquable harmonie de pensée, de ton et de langage. Que M. Guizot revienne, après plus d'un demi-siècle, sur l'inconséquence histoire de Gibbon, pour corriger par sa maturité les premiers jugements de sa jeunesse ; qu'il réveille avec Prescott et Motley l'ombre sinistre de Philippe II ; qu'il touche avec eux à cette période d'intolérance farouche dont il faudrait, pour bien faire, que tous les protestants parlissent avec calme et tous les catholiques avec horreur ; que, d'un crayon de plus en plus net et fin, il reproduise les traits de quelques-unes de ses contemporaines célèbres et recompose autour d'elles toute une société disparue ; enfin (pour finir par le commencement), que, dans une courte préface, il réfute éloquemment cette doctrine décevante d'après laquelle les morts que nous avons aimés n'auraient de droit à notre souvenir que pour s'être trouvés un moment en *communion* avec une sorte d'infini divin qui n'est ni un Dieu distinct de sa création, ni une âme distincte de son Créateur ; M. Guizot reste toujours le même. Nous le reconnaissons à ses persévérans efforts pour faire sortir de ses études ou de ses impressions individuelles des leçons de sagesse et des vérités générales.

Deux sentiments dominent ces *Mélanges biographiques et littéraires* ; la modération et la tristesse ; je dirais la mélancolie, si ce mot, souvent pris dans un sens romanesque, pouvait s'appliquer à une intelligence aussi saine et aussi ferme.

La modération, non pas cette modération froide et peureuse, qui

n'est qu'une variante de l'égoïsme et qui se tapit dans les milieux sous prétexte que l'agitation et le péril se portent aux extrémités ; mais celle qui devient peu à peu pour un noble esprit le fruit de ses expériences, la revanche de ses mécomptes, l'indemnité de ses expropriations politiques. Lisez avec soin ces pages si attachantes ; cherchez par quel lien Philippe II peut se rattacher aux amoureux de Mme Récamier et Gibbon aux romans de la comtesse de Boigne ; vous l'aurez bientôt trouvé. M. Guizot s'est placé à un point de vue dont l'élévation ajoute encore à la variété des horizons et au charme des perspectives. Il part de cette idée, toujours chère à quelques hommes de notre temps, plus honorés qu'écoutés ; que, depuis trois siècles, malgré nos fautes, nos excès, notre penchant à exagérer tour à tour ce qui nous passionne et ce qui nous décourage, en dépit de notre tendance à faire sauter par la fenêtre ce qui pourrait sortir par la porte, nonobstant les méfiances réciproques de tout ce que nous avons conquis et de tout ce que nous devons conserver, un principe, un parti d'équité, de liberté, de patriotisme, d'ordre et de mesure, résiste aux démentis, survit aux défaites, se continue à travers ses éclipses passagères, rarement vainqueur, souvent invisible, jamais anéanti, et gardant cette secrète certitude, que lui seul peut nous réconcilier et nous sauver. Je voudrais pouvoir citer les pages admirables (444 et suivantes) où M. Guizot suit cette idée à la piste, au sortir des sanglantes étreintes du moyen âge et des guerres de religion, et la conduit, au milieu de bien des vicissitudes, jusqu'au lendemain de notre dernière révolution ou à la veille de notre révolution prochaine. Cette esquisse, à grands traits, des trois peuples, des trois monarchies, des trois pays,—l'Espagne, l'Angleterre et la France,—qui occupaient en 1568 des situations si différentes et qui ont eu depuis lors des fortunes si inégales, peut être mise au niveau de tout ce que les chefs-d'œuvre d'histoire ont de plus solide et de plus durable.

Maintenant, appliquez cette idée de justesse et de mesure aux épisodes ou aux personnages que M. Guizot fait passer sous nos yeux. Vous reconnaîtrez aisément, au milieu de ces contrastes d'époques, de physionomies, de mœurs et de manières, un trait de ressemblance. Assurément, Mme Récamier est fort différente de la comtesse de Rumfort, et la princesse de Liéven ne ressemble guère à la comtesse de Boigne. Si l'on voulait caractériser par un mot chacune de ces femmes qui sont désormais sûres, grâce à leur biographe, d'échapper à l'oubli, on dirait que leur royauté de salon fut décernée à l'une par la beauté, à l'autre par la science, à celle-là par la politique, à celle-ci par la tradition mondaine. Mais toutes se sont entendues et rapprochées sur un point. Elles ont deviné que la première condition de leur

succès et de leur influence était de redoubler de modération bienveillante au moment où l'air extérieur devenait plus aigre, de créer chez elles un terrain neutre où les hommes de parti ne fussent plus que des hommes du monde, de tout combiner pour que les tempêtes du dehors vinssent expirer à leur porte. Cette préoccupation constante avait en outre le rare avantage de les obliger à n'accueillir que des gens d'esprit ; car l'esprit n'est pas violent, quoi qu'on en dise ou quoi qu'il en dise. S'il a parfois les semblants de la violence, c'est qu'il force sa nature pour obéir à une passion éphémère, ou qu'il est poussé par les gros bataillons qui refuseraient de le croire s'il ne consentait à les suivre.

Dans ces aimables groupes, tour à tour animés et tempérés par des femmes d'élite, M. Guizot n'a pas de peine à retrouver des traces d'un autre régime et d'un autre siècle. — “ Temps de noble et libérale sociabilité, qui a remué de bien grandes questions et de bien grandes choses, et n'en a pris que ce qu'elles ont de doux, le mouvement de la pensée et de l'espérance, laissant à ses héritiers le fardeau de l'épreuve et de l'action.” Voilà la note juste et jamais on n'a mieux parlé que M. Guizot de ce dix-huitième siècle, qui est pour ses petits-fils, en sens inverse, ce que les charmants mauvais sujets sont pour les mères ; une préférence qu'on se reproche, un tourment que l'on aime, une ruine presque rachetée par l'entrain et la grâce qu'ils mettent à se ruiner : un inexprimable mélange de trouble, d'attrait, d'inquiétude, de tendresse et de regret.

On rencontre, nous l'avons dit, une impression de tristesse dans maintes pages des *Mélanges biographiques et littéraires*. L'auteur, au milieu des luttes de la vie publique ou à travers le demi-jour de sa glorieuse retraite, a profondément ressenti les douceurs de cette sociabilité qu'il décrit excellemment, les charmes de cette intimité dont nous avons vu plusieurs exemples, et qui est comme un mariage idéal entre deux âmes résignées à vieillir ou fatiguées d'avoir vécu. Les femmes qui s'attachent ainsi au déclin des hommes illustres et se changent en rayons du soir, sont les Béatrix de la onzième heure. Elles n'inspirent pas, elles consolent ; elles n'exaltent pas l'imagination, elles apaisent le cœur. Dévouement ou habitude, besoin d'affection ou coquetterie d'esprit, goût des supériorités ou horreur de l'isolement, elles s'emparent discrètement et sans bruit des places vides dans les existences auxquelles le bonheur ne sourit plus et auxquelles la célébrité ne suffit pas. Ce sont des veuves qui se remarient à des intelligences et à des noms. Elles adoucissent à la fois le ressentiment des vieilles blessures et le chagrin de ne pouvoir en subir de nouvelles. Elles créent, elles perfectionnent à leur usage cette amitié féminine

amour sans sexe et hors d'âge, qui prouve la prodigieuse aptitude du cœur humain à se donner le simulacre de ce qu'il regrette et l'illusion de ce qui lui manque. Sans mensonge et sans effort, elles font de leur tendresse un art, et savent être artificielles en restant vraies. Ne pouvant plus et ne voulant pas procéder par éclats, elles excellent dans les nuances et se dédommagent de ne plus enivrer en donnant à la sobriété la saveur d'une gourmandise. Infirmières de la gloire lasse et du génie désenchanté, on les voit prendre autant de soin de l'orgueil que s'il était une vertu, conjurer la critique, surexciter la louange, capitonner les fauteuils d'Académie, clouer des Tapis sous les pas du Temps, et, par des effets d'acoustique dont elles ont le secret, s'arranger pour que leur grand homme n'entende que ce qui parle de lui. Science affectueuse et délicate dont il ne faut ni sourire, ni médire ! En terminant sa belle étude sur Mme Récamier, M. Guizot s'arrête un moment comme par une réflexion tardive ; que répondrait La Rochefoucault ? nous dit-il, et, par ce seul nom, il fixe tous les sous-entendus dont on ne peut se défendre en présence de cette merveille du factice dans le beau, le vrai et le bien. — Que penserait Jean-Jacques ? que crierait Diogène ? dirons-nous à notre tour en songeant à ces prodiges de civilisation mondaine, accumulés au profit d'une *personnalité* superbe ou d'un petit groupe d'élus, pendant que l'humanité poursuit son rude labeur. Mais bah ! La Rochefoucault était un pessimiste, Jean-Jacques un sauvage, Diogène, un cynique ; d'ailleurs, il cherchait un homme ; il vaut bien mieux chercher une femme ; on est un peu plus sûr de la trouver.

Sérieusement, lorsque ces douces images ont passé devant les regards, qu'on en a savouré le bienfait, et qu'elles ont pour jamais disparu dans le silence et la nuit, le survivant, alors même qu'il les immortalise, ne peut échapper à un profond sentiment de tristesse. Cette tristesse éloquente et communicative, M. Guizot nous la fait partager. Nous aussi, à peine plus jeunes que lui et assurément moins valides d'esprit et de cœur, nous sentons chaque jour, en nous et autour de nous, quelque chose qui existait et qui n'existe plus, qui s'en va et qui ne reviendra pas. Nos facultés d'affection et les objets de nos amitiés se resserrent peu à peu et s'amincissent comme des rangs de soldats décimés par une artillerie invisible. Nous assistons, au dedans et au dehors, à des séparations, à des adieux qui seraient trop amers, si on n'avait plus à espérer quand on se souvient et à croire quand on ne voit plus. Mais la tristesse, chez M. Guizot, n'a pas les âcretés désespérantes de celle de M. de Chateaubriand ; elle ne fait pas de la certitude de finir un regret d'avoir commencé, une envie permanente de nous cracher notre néant à la face, de se rouler d'avance dans sa poussière,

de tout abandonner, de tout maudire, et de se croiser les bras en attendant "cette dame blanche, un peu maigre" qui remplit les *Mémoires d'Outre-tombe* du cliquetis de ses os. Elle est paisible et féconde ; elle s'entremêle de résignation chrétienne, de reconnaissance envers Dieu, du sentiment d'une grande tâche, déçue et brisée par les hommes, mais continuée sous une autre forme et vaillamment remplie. A présent, savez-vous comment je voudrais m'en distraire ? car enfin il me semble que, dans ces jours de religieuse allégresse, nous tournons un peu au funèbre et au mélancolique ; en chantant, sans songer à mal, avec M. Guizot et avec vous, la chanson de *Vive Henri quatre!* Mais comme nous ne sommes pas sûrs de la justesse de notre intonation, et que le *vert-galant* risquerait de ne nous trouver ni galants, ni verts, je vais traduire cette chanson en prose. M. Guizot, Henri IV et mes lecteurs n'y perdront rien.

"Le triomphe de cette politique (la bonne) fut l'œuvre et la gloire de Henri IV. Ni l'Europe, ni même la France, qui a gardé de ce roi un souvenir si populaire, ne lui ont rendu pleine justice. Les protestants ne lui ont pas pardonné de s'être fait catholique, les catholiques d'avoir été protestant. Il fit les deux choses les plus grandes, les plus difficiles et les plus salutaires que demandât et comportât son temps. Au dedans, après les plus sanglantes discordes civiles, il rétablit la paix, non par un pouvoir rude et despotique, mais par un gouvernement modéré ; il donna la victoire à l'un des partis sans opprimer l'autre, en lui assurant, au contraire, plus de liberté qu'il n'en avait jamais possédé. Au dehors, il pratiqua une politique parfaitement indépendante et nationale, ne cherchant que la sûreté et la grandeur de la France, et dégageant les affaires extérieures de toute considération, de toute influence contraires à ces intérêts suprêmes. Il fit la paix avec l'Espagne, malgré l'humeur de l'Angleterre, son alliée. Il persista, malgré sa conversion au catholicisme, dans son alliance avec l'Angleterre et les protestants, sachant bien que là étaient les adversaires naturels des puissances ennemies ou rivales de la France et de lui-même. Esprit libre et tempéré, aussi juste que vif, aussi exempt de découragement que d'illusion, faisant aux divers intérêts, aux divers motifs d'action, leur place et leur part, et n'acceptant aucun joug, ni du dehors sur le dedans, ni du dedans sur le dehors, ambitieux avec mesure et patience, prompt à la sympathie et peu accessible à l'influence, se communiquant volontiers sans jamais se livrer, habile à faire accepter sa volonté et son pouvoir sans les laisser mettre en question, et aussi persévérant dans ses desseins que souple et varié dans ses moyens de succès. Jamais roi, venu dans des temps d'extrême violence, n'a,

“ par des procédés plus doux, mis fin à tant de mal, commencé tant de bien, et relevé la monarchie avec tant de ménagement pour les anciennes traditions ou les nouveaux besoins de la liberté.”

Cette belle page est extraite — vous l’avez déjà deviné — du fragment historique sur *Philippe II*, que je ne me lasse pas de relire et d’admirer. Mais voici qu’en essayant de me rasséréner, je crains de m’attrister encore. Ne trouvant pas une ligne, pas un mot à contredire dans ces *Mélanges biographiques et littéraires*, tenté de répéter après chacun de ces chapitres ce que Voltaire voulait écrire en marge des tragédies de Racine, c’est au dehors que je vais chercher, non pas, à Dieu ne plaise ! un sujet de satire, mais d’élégie. S’il m’était donné de ressusciter pour un moment, dans un de ces salons crépusculaires, une de ces femmes aimables et sérieuses, conciliantes et charmantes, dont M. Guizot nous présente les portraits fidèles, embellis peut-être par le regret et le lointain, je la prierais de lui demander à voix basse, avec le plus doux de ses sourires : comment a-t-il pu y avoir une complication quelconque d’événements ou de caractères, d’ambitions ou de rancunes, un enchevêtrement d’idées, une confusion de mots et de langage, si bizarres et si funestes, que l’homme qui parle si admirablement de Henri IV, lui ait un jour tourné le dos dans la politique en lui restant fidèle dans l’histoire ; qu’il ait, non pas souhaité et provoqué, mais accepté une révolution que Henri IV aurait regardée comme le commencement de la ruine de sa race et de son œuvre ? Et, pour mitiger la question en la généralisant, comment, tous tant que nous sommes, jeunes et vieux, blancs et bleus, grands et petits, glorieux et obscurs, quand nous n’avions qu’à être bons, spirituels, sensés, modérés, prévoyants, habiles, pour recueillir après deux siècles les bénéfices de cette politique si nationale et si française, avons-nous été assez déraisonnables, assez violents, assez cassants, assez rogues, assez aveugles, pour mériter qu’un beau matin le Béarn partit pour la Syrie, et que le *vive Henri-Quatre* fût remplacé par le jeune et beau Dunois sur les orgues de Barbarie ? Hélas ! c’est que la *jettatura* et la *mal’aria* révolutionnaires régnaient au-dehors, tandis que, dans ces élégants refuges, la politesse et le savoir-vivre ôtaient aux opinions leur tranchant et leurs arêtes. C’est que les habitués de Mme de Rumfort, de Mme de Boigne, de Mme Récamier, de la princesse de Liéven et de quelques autres femmes dignes de rivaliser avec celles-là, traitaient leurs passions politiques comme nous traitons nos manteaux et nos fourrures : ils ne les gardaient pas dans le salon, mais ils les portaient dans la rue.

BIBLIOGRAPHIE.

LE PALMIER CÉLESTE. — Nous avons reçu de la maison Benziger, frères, de New-York, un livre tout-à-fait charmant. C'est un recueil de prières et de pratiques pieuses de plus de 500 pages. L'âme dévote y trouvera tout ce qui peut nourrir et fortifier sa foi ; elle y trouvera surtout la prière sous toutes ses formes, la prière, cette " fille de Dieu et tout ensemble de l'homme, parce qu'elle procède à la fois de la grâce et de la liberté ; la prière qui est comme la respiration de la foi, le mouvement de l'espérance et l'élan de la charité."

" *Le Palmier Céleste*, a dit l'évêque de Bâle, a fait longtemps les délices des âmes pieuses ; composé en latin par un saint Religieux * brisé dans les durs exercices de l'ascétisme et versé dans les profonds secrets de la vie spirituelle, il réunit les fleurs mystiques que les Pontifes, les Pères et les Docteurs ont plantées dans le jardin de la dévotion chrétienne. Désormais nous pourrions lire en français, grâce au ciel, ce livre fait pour les savants tout aussi bien que pour les ignorants. Un théologien qui a prouvé la solidité de sa doctrine, un littérateur distingué, un prêtre selon le cœur de Dieu a traduit, commenté, complété le " *Cæleste Palmetum*," avec un rare bonheur. Il a mis dans son travail tant de grâces et d'attraits, tant de science et de piété que l'imitation française l'emporte sur l'original latin." Tel est le livre que la maison Benziger offre aujourd'hui au public. Ajoutez au mérite intrinsèque de l'ouvrage une typographie élégante et irréprochable, un papier satiné d'une grande blancheur et par dessus tout de belles gravures aux formes gracieuses et pensives dans le genre d'Overbeck, vous aurez un livre qui laisse peu à désirer.

Comme nous avons des relations avec la maison Benziger, frères, nous nous ferons un plaisir de faire les commandes que l'on voudra bien nous confier.

GROOPINGS AFTER TRUTH. — C'est un précieux opuscule d'au-delà de 150 pages que les MM. Sadlier, de New-York, ont fait déposer sur notre table. Cet ouvrage sera surtout très-intéressant pour ceux qui s'occupent de controverse. Il contient l'historique de la conversion

* Nous croyons que c'est le Père Nakaten, S. J., vers le milieu du 17^e siècle. — NOTE ED.

d'un puritain de la Nouvelle-Angleterre au catholicisme; de ses luttes, de ses hésitations, ses raisonnements, ses études et enfin sa conviction ou plutôt la grâce qui amena le grand acte de sa conversion. M. Huntingdon lui-même le dit : " J'ai prié constamment, j'ai prié nuit et jour que Dieu me fit connaître sa volonté. J'ai crié comme l'aveugle de Jéricho : " Jésus, fils de David, ayez pitié de moi; ô ! Seigneur, faites que je voie," C'est là ce que devrait faire tout homme qui a des doutes et qui désire connaître la vraie lumière. Que tout protestant se demande : pourquoi suis-je anglican plutôt qu'unitarien, presbytérien plutôt que Calviniste? Aussitôt qu'il cherchera à répondre consciencieusement à cette question, il ne sera pas loin du chemin de la vérité. L'ouvrage sera envoyé franco par MM. Sadlier sur réception de 25 centins en timbres ou autrement.

LE CANADA ET LES ZOUAVES PONTIFICAUX. — Voici un livre qui devra être populaire. Rappeler à nos souvenirs la foi, l'élan, l'enthousiasme avec lesquels tout un peuple a acclamé la noble et pieuse résolution des deux cent cinquante jeunes Canadiens qui se sont enrôlés pour courir à un danger presque certain, y courir cependant avec alacrité pour veiller à la protection d'un vieillard trois fois auguste; rappeler à nos cœurs encore émus le souvenir de cette décision grande comme un sacrifice, les préparatifs toujours douloureux qui préludent à une longue séparation, et ces tressaillements de l'âme que donnent les anxiétés du retour, voilà ce que l'on retrouve dans ce livre que M. de Bellefeuille vient de préparer avec tant d'habileté au nom du comité canadien. Qui ne s'est pas uni de cœur et d'âme à ce grand mouvement d'une nation entière, qui, tout en accomplissant un devoir sacré a, cependant, excité l'admiration du monde catholique? Les tristes événements de Rome avaient éveillé la foi et les vives sollicitudes du Canada si intimement religieux, les traits d'héroïsme de Castelfidardo l'avaient rempli d'étonnement et d'admiration, mais il était réservé aux héroïques combattants de Mentana de réveiller la vaillance de son bras. *L'Echo de la France* se propose, dans un prochain numéro, de mettre sous les yeux de ses lecteurs les faits d'armes glorieux de cette époque remarquable.

Le livre de M. de Bellefeuille renferme aussi de fort belles pages dans le discours de Mgr. Laflèche; c'est une véritable histoire des luttes de l'Eglise, écrite avec cette verve, cette profonde connaissance des hommes et des choses et cette force d'argumentation que l'on se plaît à reconnaître dans cet évêque si pieux et zélé; c'est un monument qui restera, et l'histoire le gravera dans ses fastes impérissables à côté du grand mouvement religieux de l'Eglise du Canada en 1868.

LE TRAVAIL DES FEMMES.

Les avocats des deux sexes qui font le saut d'éloquence entre deux bals à la salle du Pré-aux-Clercs, transportent quelquefois leurs exercices sur un autre point de Paris : à la salle de la Redoute. Nous en avons eu le spectacle il y a peu de jours, et nous devons avouer que si l'*aspect de la salle*, comme l'on dit, avait un peu changé à cause de la différence du quartier, la "scène" n'avait point varié. Mêmes discoureurs, nous l'avons dit, un peu plus solennels peut-être ; même façon de raisonnements, qui est de supprimer la logique ; même succès.

Il s'agissait toujours de la femme, que l'on veut bien décidément émanciper, comme si c'était chose à faire, hélas ! Seulement, au lieu du divorce, on n'avait ici la prétention que de traiter la question plus terre-à-terre du travail des femmes. Sur ce thème, nos orateurs se haussaient, et comme ils ne sont pas très fournis d'idées, peu à peu ils rentraient absolument dans les questions à propos desquelles ils avaient déjà vidé leur sac ailleurs.

Certes, si la société ne sort point de son malaise présent, ce ne sera point faute de réformateurs. Ils ont tous la rage de régénérer le monde, et chacun y propose son moyen, plus ou moins sauvage. Nous avons entre autres exposés, remarqué ce syllogisme récité en forme par un jeune imberbe, doux de voix et de visage, et qui nous faisait involontairement songer au paisible Robespierre : " Qu'est-ce qui entretient la misère du peuple ? l'ignorance. Qui propage l'ignorance ? la religion. Donc, il faut avant tout supprimer la religion." Cela paraissait assez l'avis de l'assemblée, qui applaudissait avec véhémence, quand le président intervint pour rappeler que la loi spéciale des réunions défendait de traiter les matières religieuses. Là-dessus tumulte d'un moment, grognements accentués contre la loi, et protestation d'un jeune terroriste au nom de la libre vérité. A nos côtés, une jeune femme protestait plus haut que tout le monde. Ils étaient là le père, la mère et l'enfant, un jeune collégien de neuf ans. Chaque fois qu'on entendait un passage plus violent contre la religion ou contre Dieu, la mère se penchait vers son enfant, le caressait et de sa voix la plus douce, accentuait la chose en répétant : " Tu entends ? Retiens bien ! " Pauvre enfant qui reçoit de telles caresses et de tels enseignements ! Le père se taisait.

Il vint un autre orateur, moins précis que "l'honorable préopinant," mais poursuivant les mêmes idées. Il s'embourba, et au moment où il exposait les moyens plus ou moins ingénieux d'amener le bien-être de l'ouvrier par la suppression du capital, une voix impatiente perça la foule en criant : "Concluez : le moyen est bien simple ; supprimez le patron." A quoi on répondit de toutes parts : Oui, oui, c'est cela. Et après un moment de repos solennel, un loustic qui n'en était pas à son premier mot, intervint encore par cette saillie funèbre : "Oui, il faut lui couper la tête !" Nous devons constater qu'autour de ce Jourdan septembriseur il se fit une légère rumeur, et nous saisismes ce reproche d'un ami : "C'est inconvenant !" Lui, debout, avec son feutre bosselé crânement campé sur les oreilles, demeurait impassible, tout fier de l'effet produit par sa courte harangue. Au bout d'un moment, l'orateur put reprendre. Il conseilla d'organiser des grèves, afin de mâter les patrons, et pour cela de créer ce qu'ils appellent "une caisse de résistance !" Ils en viennent tous là, ces amoureux platoniques du non-avoir. Pour commencer la guerre au capital, ils commencent par former un capital, une caisse. Ce mot fit fortune. Visiblement il interprétait à merveille l'état des cœurs. On applaudit.

Après ces horreurs, nous fûmes soulagé, le croira-t-on, en entendant M. Horn. En ces matières et par l'effet de la comparaison, le rédacteur de *l'Avenir national* nous parut plein de modération. Il eut soin d'écarter le débat religieux pour ne traiter que "les affaires," et il ne s'en tira pas mal. Il proposait, lui aussi, son orviétan, et même il était là-dessus en désaccord formel avec le rapporteur d'une commission nommée par l'assemblée pour rédiger des propositions pratiques concernant le salaire des femmes. Le moindre défaut de ces propositions, d'après M. Horn, était précisément de n'être point pratiques, tandis que la sienne, facile à réaliser, allait droit au but. C'était une vaste société coopérative, à laquelle les femmes pourraient être affiliées par permission de leurs maris, car en attendant le divorce, les maris se montreront faciles pour les volontés politiques des "citoyennes" leurs femmes. Cette société, au moyen de cotisations volontaires, constituerait un capital — c'est toujours par là qu'on commence, même en démocratie, — afin de soutenir les femmes en grève qui auraient résolu d'affamer leurs patrons injustes.

Cette idée fut goûtée, et après une assez chaude dispute avec les membres commissaires qui voulaient au contraire faire triompher leur projet, la proposition Horn fut acclamée. M. Horn en a dû ressentir d'autant plus de joie qu'on lui faisait bien voir par là les progrès de la fraternisation des peuples, car le rédacteur de *l'Avenir national*, Français de cœur, nous le voulons croire, *barle tu brocrès et tu drafail,*

tes ufriers et tes batrons avec le plus pur accent d'au-delà du Rhin.

Nous pourrions nous arrêter après ce résumé, dont nous garantissons absolument tous les détails, mais Mme Paule Minke se plaindrait avec raison du peu de cas que nous faisons de sa rhétorique. Avant de l'entendre, nous avons lu quelque part ses discours du Vaux-Hall, ses blasphèmes sur la Sainte Vierge et la religion. D'après cela, nous nous étions composé un visage de Furie, une Tisiphone aux cheveux perdus en serpents, avec un sifflement aigu s'élançant de la gorge comme un dard. Quelle déception ! De petits mots pincés du bout des lèvres, une voix traînante et grelette qu'on essaye de saccader par de petits mouvements de fièvre, et des roucoulements dans la voix au moment où l'on jette par la salle des phrases tonitruantes comme celles-ci : "Oui, le monde, en proie à une convulsion nerveuse, est près de s'écrouler avec un fracas épouvantable." Pour les gestes, aux moments les plus terribles de ses imprécations, Mme Paul Minke projette son bras vers l'ennemi comme si elle voulait briser une fleur en chassant un papillon du bout de son ombrelle. Nous eûmes ce spectacle durant un quart d'heure environ. Enfin, à bout de tirailler ses idées rebelles, quoique resassées, le réformateur féminin termina par cette phrase à effet, que nous rapportons textuellement, et qui, croyons-nous, clora dignement cette revue : "Nous l'aurons, la liberté, car j'espère bien que le vent qui souffle en Espagne ne s'arrêtera pas aux Pyrénées." Un sourd, insensible aux vibrations de l'air, aurait traduit le geste, le mouvement des lèvres et l'expression de la physionomie, par cette autre phrase d'un prosaïsme cru : "Martine, je vais sortir, car j'espère bien que le vent qui souffle depuis hier aura séché la boue."

L'Univers.

LE 26 OCTOBRE.

L'an passé, le territoire Romain était envahi. Monte-Rotondo, après s'être brillamment défendue, avait capitulé. Garibaldi était aux approches de Rome. Les attentats des sicaires avaient mis la terreur dans l'âme de tous les honnêtes gens. L'armée pontificale venait de faire des prodiges de constance et se montrait sublime d'abnégation ; mais elle était harassée et se sentait menacée par des forces vingt fois supérieures. C'était le moment où la flotte française, se débarrassant

des hésitations d'une politique trop confiante en l'Italie, avait enfin quitté Toulon et nous apportait un secours qui sera toujours à l'honneur et à la gloire de notre pays.

Pie IX a choisi cet anniversaire pour se rendre à Civita-Vecchia, où demeurent encore les braves soldats qui se sont battus à Mentana. Aussi sa première parole, en descendant de son wagon, a-t-elle été pour le général en chef, M. Dumont.

— Vous le voyez, monsieur le général, je viens vous rendre visite.

Dans ce mot dit avec un abandon et une grâce extrêmes, se trouvent l'hommage le plus significatif rendu à la France par le Pape, et aussi la preuve du fondement qu'il fait sur la fidélité et le dévouement filial de la France.

Le général était au débarcadère, entouré de tous ses officiers et des marins de l'*Actif*. Il y avait aussi trois cardinaux, LL. EEm. de Reisach, Guidi et Guiglia ; Mgr. l'Evêque de Civita-Vecchia et Corneto, Mgr. le délégué, le clergé de la cathédrale, les chefs d'ordres religieux, les municipalités de diverses villes, et le personnel des administrations, du corps d'officiers de la garnison pontificale du port et de la marine.

Le Pape, accueilli avec un enthousiasme extraordinaire, s'est rendu, ayant le général Dumont à cheval à la droite de la portière, de la gare à la cathédrale, où, après avoir assisté à la bénédiction du Très Saint-Sacrement, il est passé dans la sacristie et a admis les chanoines, les élèves du séminaire, des ecclésiastiques, des religieux et diverses personnes au baiser du pied. Puis, sortant de l'église, il a suivi à pied la rue qui conduit au palais apostolique. La population laissait éclater sur son passage des cris de joie et des exclamations d'amour filial. Entrée dans le palais, Sa Sainteté, après avoir reçu les hommages des divers ordres ecclésiastiques et civils, ainsi que des consuls des diverses puissances, a donné du haut du balcon qui regarde la place la bénédiction solennelle au peuple, puis s'est plu à assister, du haut du balcon qui regarde la mer, à des régates. Avant que de sortir pour visiter quelques travaux d'utilité publique, Pie IX a reçu les officiers de la garnison pontificale, puis M. le général Dumont et tout le corps des officiers français de terre et de mer.

Le général en chef, debout au pied du trône, a prononcé quelques paroles très nobles. Il a dit en substance qu'il avait l'honneur de présenter à Sa Sainteté les officiers de terre et de mer, et de lui exprimer leurs sentiments de respect et de dévouement, sentiments qui sont les mêmes que ceux dont ils étaient animés l'an dernier à pareil jour, lorsque, mandataires de la France, ils venaient faire respecter les droits du Saint-Siège.

Il m'est difficile, écrit notre correspondant, de redire les expressions

dont s'est servi le Saint-Père dans sa réponse, encore que je fusse là. Il ne m'en reste que le sens, tant j'étais ému de la royale majesté, du ton solennel de la voix et de la sainte attitude de Pie IX.

Je sais seulement qu'il a remercié d'abord le général.

—“ Je vous remercie, monsieur le général, a-t-il dit, pour les sentiments que vous exprimez, parce que je sais qu'ils ne sont pas seulement dans votre bouche, mais qu'ils y viennent du cœur.”

Il a ajouté qu'en accourant défendre le Saint-Siège, la France défendait sa propre sûreté ainsi que la justice, l'honneur et la vérité. Puis il a tracé un tableau très animé de la lutte à laquelle le monde est en proie, disant qu'il ne cessait, lui, de prier pour que les hommes de bien prissent la résolution de combattre énergiquement le mal, et pour que les hommes qui s'attachent à détruire tout ce qui est juste, honnête et vrai, rentrassent en eux-mêmes et se convertissent.

Là, il a insisté sur le désir, dont son âme est embrasée, que ces hommes mauvais se convertissent afin qu'ils évitent la punition divine ; comme Pape, il faut bien qu'il le dise, ces hommes persistant dans le mal seront punis. Il prie encore, il supplie Dieu de les épargner, de les ramener ; mais si Dieu a décidé de les punir...., qu'il les punisse ; car il est temps que le monde sorte de tant d'angoisses et que les vrais principes reprennent leur vigueur.

Le Saint-Père a ajouté qu'il allait donner sa bénédiction à la France, à l'armée française, à tous les officiers présents, aux absents, à leurs familles, à leurs amis ; que cette bénédiction toute particulière, il la donnait à la famille impériale, c'est-à-dire à l'Empereur, à l'Impératrice, au Prince Impérial, et qu'il désirait qu'elle servît à dissiper les obscurités dont l'horizon politique était chargé. Avant de prononcer les paroles de la bénédiction apostolique, il a eu sur les bienfaits de la bénédiction même des mouvements d'une éloquence très mouvante.

Puis tous les officiers se sont inclinés pour recevoir cette bénédiction, après laquelle le Pape a donné à chacun sa main à baiser.

Un déjeuner a été servi dans le palais apostolique, auquel ont pris part les personnages que nous avons désignés unis à la cour pontificale.

Sa Sainteté, repartie pour Rome à trois heures et dix minutes, y est entrée à cinq heures, et a été reçue au milieu des acclamations publiques par S. Em. M. le Cardinal Berardi, par S. Exc. le général Kanzler, ministre des armes, les colonels d'Argy, Allet, et beaucoup d'officiers et de princes et princesses romains.

VANITÉ.

A côté de l'autel de la Vierge Marie,
 Cette Vierge que l'âme avec tendresse prie,
 Rayonnait le portrait d'une candide enfant ;
 C'était un don offert à la Reine immortelle ;
 Mais, sur un des côtés de la toile, étincelle,
 Tout fier de ses couleurs, un blason éclatant.

Oh ! que l'orgueil de l'homme est une triste chose !
 A l'entendre, on croirait que son pouvoir dispose
 Des siècles à venir, lorsque, pour lui, Demain
 Est une grave énigme, et qu'en sa vie altière
 Rien n'est sûr que ce coin promis à sa poussière,
 Huit pieds carrés du sol qu'il foule avec dédain.

Vainement les honneurs rempliront sa carrière !
 Dans les bras de la mort, sourde à toute prière,
 Le temps doit le jeter tout palpitant d'effroi,
 Et, brisant les hochets dont il est tant avide,
 Le rendre, d'un seul coup de sa faux homicide,
 L'égal du laboureur comme l'égal du roi.

Oui, que l'orgueil, Seigneur, est une chose vaine !
 Car, il n'est que trop vrai, dans son âme hautaine
 L'homme a plus de faiblesse, hélas ! que de grandeur !
 Mais s'il trouve son nom trop faiblement sonore,
 Et s'il veut d'un blason le relever encore,
 Est-ce en face de toi, qui veux l'humble de cœur ?

Mme LOUISA S.

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sommaire de la 67e Livraison.

Les Merveilles de l'Horlogerie.—(<i>Chamber's Journal</i>).—J. M. G.....	7
Mosaïque.....	14 et 118
Fior d'Aliza (Suite)—Entretiens par M. de Lamartine.....	15
Pensées.....	22, 58 et 88
Lord Derby.—A. de Boissieu.....	23
Semaine Financière. La Bourse.....	32
L'Ordre du Saint Sépulture.....	34
Littérature Etrangère : L'ultima Communion—Poésie.....	36
Sénat.—Discussion sur la loi relative à la Presse—Discours de M. le Président Bonjean.....	37
M. Jules Favre à l'Académie Française.—A. de Pontmartin.....	47
Lord Brougham.—J. M. G. Gardet.....	54
L'Eglise Officielle d'Irlande.— <i>Gazette de France</i>	59
La Femme Chrétienne et Française.—Par Mgr. Dupanloup.—Extrait —M. Duru, professeur et ministre.....	62
Le Père Gratry à l'Académie Française.— <i>Semaine Littéraire</i>	68
Analyse du Discours du Père Gratry lors de sa réception à l'Académie française.....	74
Réponse de M. Vitet au Père Gratry le jour de sa réception à l'Académie.....	76
Notes de Voyages.—Le Times de Londres.— <i>Le Figaro</i>	84
Conférences de Notre-Dame par le Père Félix.—1ère Conférence.—Le Progrès par la Religion.....	88
Deuxième Conférence.—Décadence par l'athéisme.....	90
Troisième Conférence.—Vitalité de la Religion.....	94
Le Haut Enseignement en France.— <i>L'Univers</i>	96
Lettre de l'Evêque de Nîmes à Ls. Veuillot.—La Philosophie de M. Cousin.....	99
Les Lundis de l'Impératrice.— <i>Le Figaro</i>	105
Obsèques d'Arthur Guillemin.—Le Zouave Pontifical.....	108
Agnus Dei.—Leur origine et leurs vertus.....	111
Lettre de Rome.—Fête de Pie IX, le <i>cognomen</i> des Papes.....	115

Sommaire de la 68e Livraison.

Un Intérieur ou les Pélerines de Renève.—Lamartine.....	119
Pensées.....	131, 138, 155, 159, 181, 192
Conférences de Notre-Dame par le Père Félix.—4e Conférence.—Le Religion naturelle et les religions positives.....	132
Cinquième Conférence.—Le Protestantisme.....	133
Sixième Conférence.—Les Religions Schismatiques.....	135
La Communion Pascale à Notre-Dame.— <i>Gazette de France</i>	138
La Grande Chartreuse.—L'Abbé Désorges.....	139
Lettre de Rome.—Visite du Pape au Palais Altemps. Anniversaire du retour de Pie IX de Gaète.....	143
Un Mariage Espagnol et un Mariage Russe.—Le mariage du Comte de Girgenti et celui du Prince Achille Murat.....	148
Le Discours de M. Jules Favre à l'Académie Française.—Ls. Veuillot.....	152
La Robe Courte.— <i>L'Univers</i>	156
Les Alarmes de l'Episcopat justifiées par les faits.—Lettre à un Cardinal par Mgr. l'Evêque d'Orléans.....	160
Situation Politique de la France.— <i>Journal de Bruxelles</i>	171
Les Merveilles de l'Horlogerie (Suite).— <i>Chamber's Journal</i> .—J. M. G.....	174
Fior d'Aliza (Suite)—Entretiens par M. de Lamartine.....	182
Lettre du Gouverneur de l'Algérie.....	193
Réponse de l'Archevêque.....	195
Sénat.—Discussion sur la liberté de l'Enseignement Supérieur.—Discours de M. le Cardinal de Bonnechose.....	203
L'Abeille Butineuse de <i>l'Echo</i>	21

Sommaire de la 69e Livraison.

La Vierge aux Ruines.— <i>Revue de Marseille</i>	215
La Grande Chartreuse (Fin).—L'Abbé Desorges.....	223
Fior d'Aliza (Suite).—Entretiens par M. de Lamartine.....	228
Les Merveilles de l'Horlogerie (Fin).— <i>Chamber's Journal</i> .—J. M. G.....	239
Mosaïque.....	245, 260, 288, 310
La Femme Chrétienne et Française (Fin).—Par Mgr. Dupanloup.—Extrait.—M. Duruy, professeur et ministre.....	246
Réponse de M. Vitet au Père Gratry le jour de sa réception à l'Académie (Fin)..	252
Lord Brougham (Fin).—J. M. G. Gardet.....	261
Sénat.—Discussion sur la Loi relative à la Presse (Fin)—Discours de M. le Président Bonjean.....	265
Le Ruisseau et la Prairie.—Poésie.....	272
Le P. Gratry devant l'Académie Française.— <i>L'Univers</i>	273
La Fleur de la Reconnaissance.—Poésie.....	281
L'Expédition d'Abyssinie.—Entrevue de deux Généraux ennemis.....	282
Correspondance de Dublin.—Position relative des Protestants et des Catholiques.	285
Des Procédés Financiers de la Restauration et du temps actuel.— <i>Gazette de France</i>	289
Lettre de l'Evêque de Nîmes.—Réfutation de M. Duruy.....	295
La seconde Leçon de M. Jourdain.— <i>Semaine des Familles</i>	301
La Fensaison.....	306
Les Fruits et les Fleurs à Paris.—.....	309

Sommaire de la 70e Livraison.

Louis Jean Beethoven.— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	311
Histoire du Dogme Catholique pendant les trois premiers siècles de l'Eglise.—Par Mgr. de Grenoble.....	319
Sénat.—Discussion sur la liberté de l'Enseignement Supérieur—Discours de M. le Cardinal de Bonnechose (Fin).....	326
Les Alarmes de l'Episcopat justifiées par les faits.—Lettre à un Cardinal par Mgr. l'Evêque d'Orléans.....	336
Fior d'Aliza (Suite).—Entretiens par M. de Lamartine.....	346
Lettres d'un Passant.—St. Augustin—Le Cabinet du Bibliophile—Divorce de Napoléon.—A. de Boissieu.....	357
Mosaïque.....	365, 394, 404
Les Mémoires du Comte Beugnot.—Louis Moland.....	366
Clément d'Alexandrie et Origène.—Cours d'Eloquence Sacrée à la Sorbonne.—Par l'abbé Freppel.—U. Maynard.....	373
Littérature Etrangère—Poésie—A la Esperanza.....	381
La Seconde Education des Filles.—Par A. Nettement.—Victor Fournel.....	382
Verselets à Mon Premier Né.—Poésie.—Mad. C. de Surville.....	387
Le Petit Chien Noir.....	388
Histoire du Chou.— <i>La Petite Presse</i>	391
Le Cardinal Altieri.....	395
Un Intérieur où les Pélerines de Renève (Fin).—Lamartine.....	398
Le Luxe Refréné des Femmes.—X. Aubryet.....	411
Discours de M. Vitet, de l'Académie Française, à la distribution des Prix du Collège de Juilly.....	415
Le Journal des Débats et les Redevances du Pape.— <i>L'Union</i>	421
Polémique sur le Concile.—Ls. Veuillot.....	424
Lettre de Rome.—L'Ambassadeur d'Autriche—Visite du Pape à l'Atelier de M. Lafon.....	429
La Religion de l'Avenir, par l'Abbé Baunard.— <i>Le Contemporain</i>	432

Sommaire de la 71e Livraison.

Pauvre Père !	349
Fior d'Aliza (Suite).—Entretiens par M. de Lamartine	446
Les Alarmes de l'Episcopat justifiées par les faits.—Lettre à un Cardinal par Mgr. l'Evêque d'Orléans (Suite)	458
Le Concile Œcuménique.—L'Eglise et l'Etat.—La. Veuillot	472
Les Institutions de France à Rome.— <i>L'Univers</i>	480
Lettres d'un Passant.—Mgr. d'Orléans et le libre Enseignement—Un repas d'Epicuriens le Vendredi Saint—Le Général Husson.—A. de Bois-ieu	483
Sur une Critique d'Art.—A. de Lansade	493
L'Athée.— <i>Revue du Monde Catholique</i>	497
De l'Esprit Saint et du Miracle dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère.—Par J. E. de Mirville.— <i>Revue Bibliographique</i>	501
Discours d'Examen.—Discours de Mgr. Plantier sur le Diocèse de M. Sainte- Beuve.— <i>Gazette du Midi</i> —Discours du Cardinal Mathieu sur l'entreprise criminelle de quelques écrivains modernes contre Dieu, le Christ et l'humanité.— <i>L'Union Franc-Comtoise</i> .—Discours de S. Ex. M. Pinard, à l'Institution des Jeunes Aveugles.— <i>Le Moniteur</i> .—Discours de M. de Carné à la distribution des prix de vertu à l'Académie Française.— <i>L'Univers</i>	505
Pensées	500, 503
Mgr. Tizzani.—Sa cécité et ses travaux	532
Dis-moi Pourquoi?—Poésie	534

Sommaire de la 72e Livraison.

Le Jour de la Saint-Sylvestre.—Légende.— <i>Journal des Demoiselles</i>	535
Fior d'Aliza (Fin).—Entretiens par M. de Lamartine	547
Les Alarmes de l'Episcopat justifiées par les faits.—Lettre à un Cardinal par Mgr. l'Evêque d'Orléans (Suite)	556
Pensées	563
Histoire Ancienne de l'Orient.— <i>Journal de Bruxelles</i>	564
Du Matérialisme Médical et de son inanité.—Dr. E. Bertulus	567
La religion de l'avenir, par l'abbé Baunard.— <i>Le Contemporain</i>	570
Hamlet en Opéra	581
Clément d'Alexandrie et Origène (Fin).—Cours d'Eloquence Sacrée à la Sor- bonne.—Par l'abbé Freppel.—U. Maynard	584
Discours de M. Prévost-Paradol sur les rapports de la Politique avec les Lettres —Prononcé devant les cinq Académies réunies	592
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, sur les concours de 1868, lu devant l'Académie Française	598
La Fontaine et M. Saint-Marc Girardin.— <i>Gazette de France</i>	606
Le Génie des Nations dans l'Architecture.— <i>L'Union</i>	614
Le Refus de Sépulture.—L'abbé Goghenèche, Docteur en Théologie	618
Mélanges Biographiques et Littéraires—Par M. Guizot.—A. de Pontmartin	621
Bibliographie.—Le Palmier Céleste.—Gropings after Truth.—Le Canada et les Zouaves Pontificaux	623
Le travail des femmes.— <i>L'Univers</i>	630
Le 26 octobre	632
Vanité,—Poésie	635



TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PAGES	PAGES		
A La Esperanza.....	381	Discours de M. Pinard à l'Institut des jeunes aveugles.....	418
Abeille (L') Butineuse de L'Echo...	210	Discours de M. de Carné à l'Acadé- Discours de M. Prevost-Paradol sur les rapports de la politique avec les lettres	592
Agnus Dei; leur origine et leur ver- tu.....	111	mie française.....	523
Alarmes (Les) de l'Episcopat, jus- tifiées par les faits..160, 336, 458,	556	Discussion sur la loi relative à la presse.....	37, 265
Ambassadeur (L') d'Autriche.....	429	Discussion sur la liberté d'enseigne- ment supérieur.....	203, 326
Analyse du Discours du P. Gratry, le jour de sa réception à l'Acadé- mie.....	74	Dis-moi pourquoi ?.....	534
Anniversaire du retour de Pie IX de Gaëte.....	143	Divorce de Napoléon.....	357
Athée (L').....	497	Duruy (M.) professeur et ministre, 62,	246
Beethoven Louis Jean.....	311	Education (La seconde) des Filles..	382
Bibliographie.....	628	Eglise (L') officielle d'Irlande.....	57
Cabinet (Le) du Bibliophile.....	357	Eglise (L') et l'Etat.....	472
Cardinal (Le) Altieri.....	385	Entrevue de deux Généraux enne- mis.....	282
Chien (Le petit) noir.....	388	Esprit (de L') Saint et du Miracle dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère.....	501
Clément d'Alexandrie et Origène, 373,	584	Expédition (L') d'Abyssinie.....	282
Cognomen (Le) des Papes.....	115	Favre (Jules) à l'Académie fran- çaise.....	47
Communion (La) pascalle à Notre- Dame.....	138	Femme (La) chrétienne et françai- se.....	62, 246
Concile (Le) Œcuménique.....	472	Fenaison (La).....	306
Conférences de Notre-Dame, par le P. Félix.....	88	Fête de Pie IX.....	115
Conférence 1ère, le Progrès par la Religion.....	88	Fior d'Aliza...15, 182, 228, 346, 446,	547
Conférence 2nde, Décadence par l'Athéisme.....	90	Fleur (La) de la reconnaissance....	281
Conférence 3ème, Vitalité de la Religion.....	94	Fontaine (La) et M. Saint-Marc Girardin.....	606
Conférence 4ème, la Religion natu- relle et la Religion positive.....	132	Fruits (Les) et les Fleurs à Paris... 309	
Conférence 5ème, le Protestantisme " 6ème, les Religions schismatiques	133 135	Genie (Le) des nations dans l'archi- tecture.....	614
Correspondance de Dublin.....	285	Grande (La) Chartreuse.....	139, 223
Cours d'éloquence sacrée à la Sor- bonne.....	373	Gratry (LePère) à l'Académie fran- çaise.....	68
Critique (sur une) d'Art.....	493	Gratry (Le P.) devant l'Académie française.....	273
Discours de M. le Président Bon- jean.....	37, 265	Hamlet en Opéra.....	581
Discours de Jules Favre à l'Acadé- mie française.....	152	Haut (Le) Enseignement en France.	96
Discours de M. le Cardinal de Bon- nechose.	203, 326	Histoire du Dogme Catholique pen- dant les trois premiers siècles de l'Eglise.....	319
Discours de M. Vitet à l'Académie française à la distribution des prix du Collège de Juilly.....	415	Histoire du chou.....	391
Discours d'Examen.....	505	Histoire ancienne de l'Orient.....	564
Discours de Mgr Plantier sur le dio- cèse de M. de Ste. Beuve.....	505	Husson (Le général).....	483
Discours du Cardinal Mathieu au Collège de Besançon.....	510	Institutions (Les) de France à Rome.	480
		Intérieur (Un).....	119, 398

PAGES	PAGES		
Jour (Le) de la St. Sylvestre.....	535	Pauvre père.....	439
Journal (Le) des Débats et les Re- devances du Pape.....	421	Pélerines (Les) de Renève.....	119, 398
La Fontaine et M. Saint Marc Gi- rardin.....	606	Pensées.. 22, 58, 88, 131, 138, 155, 159, 181, 192, 500, 532, 534, 563	
Lettre de l'Evêque de Nîmes à L. Veillot.....	99	Philosophie (La) de M. Cousin.....	99
Lettres de Rome.....	115, 143, 429	Poésies.....	36, 272, 281, 381, 387
Lettre à un Cardinal, par Mgr d'Or- léans.....	160, 336, 458	Polémique sur le Concile.....	424
Lettre du Gouverneur de l'Algérie..	193	Position relative des Protestants et des Catholiques.....	285
Lettre de l'Evêque de Nîmes.....	295	Procédés (Des) financiers de la Restauration et du temps actuel..	289
Lettres d'un passant.....	357, 483	Rapport de M. Villemain, Secrétaire perpétuel de l'Académie, sur les concours de 1868, lus devant l'A- cadémie Française.....	598
Littérature étrangère.....	36, 381	Refus (Le) de Sépulture.....	618
Lord Derby.....	23	Réfutation de M. Duruy.....	995
Lord Brougham.....	54, 261	Religion (La) de l'Avenir.....	432, 470
Lundis (Les) de l'Impératrice.....	105	Repas (Un) d'Epicuriens le Ven- dredi Saint.....	483
Luxe (Le) réfréné des Femmes.....	411	Réponse de l'Archevêque d'Algérie.	195
Mariage (Un) espagnol et un ma- riage russe.....	148	Réponse de M. Vitet au Père Gratry le jour de sa réception à l'Acadé- mie.....	76, 252
Mariage du comte de Girgenti et celui du Prince Achille Murat....	148	Robe (La) courte.....	156
Matérialisme (Du) médical et de son inanité.....	567	Ruisseau (Le) et la Prairie	272
Mélanges Biographiques et littérai- res.....	621	St. Augustin.	357
Mémoires (Les) du comte Beugnot.	366	Seconde (La) leçon de M. Jourdain	301
Merveilles (Les) de l'horlogerie, 7, 174,	239	Semaine Financière	32
Mgr d'Orléans et le libre enseigne- ment.....	483	Sénat.....	37, 203, 265, 326
Mgr Tizzani ; sa cécité et ses tra- vaux.....	533	Situation politique de la France..	171
Mosaïques. 14, 118, 138, 245, 260, 288, 310, 365, 394, 414,	492	Times (Le) de Londres..	84
Notes de Voyage.....	84	Travail (Le) des femmes.....	630
Obsèques d'Arthur Guillemin.....	100	Ultima (L') communione..	36
Octobre (Le 26).....	632	Vanité.....	635
Ordre (L') du St. Sépulcre.....	34	Verselets à mon premier né..	387
		Vierge (La) aux ruines.	215
		Visite du Pape à l'atelier de M. La- fon..	429
		Visite du Pape au Palais Altemps..	143.

FIN DE LA TABLE.